COURS
DE
MORALE RELIGIEUSE.

TOME PREMIER.

Cette édition est imprimée avec autorisation de l'auteur, qui a fourni successivement aux éditeurs de Paris les feuilles revues et corrigées de sa main.

COURS

DE

MORALE RELIGIEUSE;

Jacques

PAR M. NECKER.

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.

PARIS,

GENETS, rue de Thionville, n.° 5.
CH. POUGENS, quai Voltaire, n.° 10.

AN IX. — 1800.

RT
N

582799
3.5.54

Cet ouvrage se trouve chez les libraires suivans :

AMSTERDAM, veuve CHANGUYON et d'HENGST.
AVIGNON, veuve SEGUIN.
BERLIN, METTRA.
BORDEAUX, AUDIBERT, BURKEL et Cie.
BOURG, BOTTIER.
BRESLAW, G. T. KORN.
BRUXELLES, LECHARLIER.
CHALONS-SUR-MARNE, BRIQUET.
COPENHAGUE, FUMARS.
FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, WARENTRAPPE et WENNER.
HAMBOURG, H. VILLAUME.
LEIPSICK, RABENHORST.
LEYDE, MURRAY, frères.
LIÉGE, LEMARIÉ.
LILLE, VANAKERE.
LONDRES, J. DEBOFFE Gerard street.
MADRID, DON DOMINGO ALONSO.
MANHEIM, FONTAINE.
MARSEILLE, CHARDON ; — MOSSY.
MAYENCE, LEROUX.
METZ, MOUXAUX.
MOSCOW, RISS et SAUCET.
NANTES, BERJOU, carrefour Casserie.
ORLÉANS, BERTHEVIN.
PAU, TONNET.
PERPIGNAN, ALZINE.
POITIERS, CATINEAU.

St. PETERSBOURG, J. J. Weitbrecht.
STOCKHOLM, G. Sylverstolpe.
STRASBOURG, Levrault.
TOULOUSE, Manavit.
TUBINGEN, Cotta.
WARSOVIE, Fietta.
VIENNE, Degen.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La nécessité de la morale se rapporte à la plus grande comme à la plus indestructible des causes, à la nature même de l'homme.

Nous sommes appelés par la diversité de nos sensations à former des vœux continuels ; et ces vœux ont dû se multiplier à mesure que les progrès du goût et de l'industrie, effets inséparables du tems, ont varié, ont nuancé les richesses de l'art et les fruits de la terre.

L'homme encore, par son organisation, n'est pas seulement envieux des biens qu'il connoît : l'imagination dont il est doué lui trace le tableau des choses qu'il ne voit point ;

et c'est par des fictions qu'il accroît encore le nombre de ses convoitises.

Cependant, avec tant de souhaits, avec tant d'objets qui l'émeuvent et qui remplissent sa pensée, son ambition, rencontre à tout moment des obstacles. La vaste demeure où il a été placé n'est pas un jardin enchanté où il peut cueillir, en se promenant, tout ce qui lui plait, tout ce qui séduit ses sens : il faut que le travail devienne la première source de ses plaisirs et de sa richesse ; il faut que les saisons secondent ses espérances ; et il faut encore que les fruits de son industrie soient mis à l'abri de l'injustice et de l'usurpation.

Enfin l'homme, en acquérant la connoissance de son esprit, en éprouvant ses diverses facultés, en découvrant sur-tout ses moyens de perfec-

tion, a dû chercher des relations habituelles avec ses semblables ; et l'état social, né de la réciprocité des premiers besoins, s'est affermi, s'est consolidé par la communication des lumières et par les étonnantes merveilles que cette communication a produites.

Voilà donc l'homme qui se livre à des intérêts nouveaux : il veut de la fortune, il veut des honneurs, il veut du pouvoir, il veut de la louange ; et l'activité de ses concurrens ne lui laisse aucun repos. Il attaque, il se défend, il est en combat continuel ; et le monde se présente à lui tantôt comme un champ de bataille où il peut distinguer ses ennemis, et tantôt comme un labyrinthe où il marche avec inquiétude, où tous ses pas sont incertains.

Quelle disproportion alors on

aperçoit entre l'homme et l'immensité de ses rapports ; entre l'homme et le nombre infini de combinaisons qui aboutissent à lui !

Comment seroit-il sorti d'une situation si compliquée, si les lois de la morale n'avoient pas simplifié sa tâche ; si elles n'avoient pas soulagé son esprit, en fixant d'une manière évidente la conduite qu'il devoit tenir dans le cours habituel de la vie ? Que seroit-il devenu sans un pareil guide ? Il auroit eu à se demander et à mettre en doute, non pas de tems à autre, mais à toute heure et à chaque instant, s'il lui convient ou non de dire la vérité ; s'il lui convient ou non de tenir sa promesse ; s'il lui convient de garder ou de rendre ce qu'il a reçu ; s'il lui convient de nuire sourdement à la réputation d'un autre, et de lui susciter des ennemis ;

s'il lui convient de dénigrer la vertu, ou d'en affecter le langage ; de pousser quelqu'un dans un piége, ou cette fois de lui donner un avertissement salutaire ; de recourir enfin à telle ou telle fourberie, ou cette fois d'user de franchise. Ah ! qu'on se représente un homme prenant son intérêt à conseil avant de se déterminer à aucune parole, à aucune action ; et l'on verra que la réunion de toutes ses facultés ne pourroit suffire à un pareil examen, à un semblable travail. Et si telle étoit notre condition, le premier ministre d'un vaste empire auroit moins d'affaires que le plus simple et le plus obscur des particuliers.

Nous avons donc eu raison de dire que les lois de la morale étoient parfaitement appropriées à notre nature ; qu'elles en étoient une dépen-

dance. Et l'ordonnateur du monde avoit conçu le beau système de ces lois, quand il fit à l'homme le don de la liberté, le don d'un attribut qui seroit devenu notre tourment, si, toujours foibles et ne devenant sages que par degrés, nous avions été forcés d'appliquer nos délibérations et notre jugement à tous les détails de la vie. L'Etre suprême a éclairé notre autorité spirituelle par des lois d'ordre, comme il a éclairé notre autorité physique par un instinct qui nous aide à discerner les alimens salutaires.

Ces lois d'ordre ont toutes notre bonheur pour motif et pour but; mais notre bonheur considéré dans l'espace assigné à la route entière de la vie.

Les passions, pour nous gouverner, réunissent toutes nos pensées

sur un seul moment, sur un seul objet; et la sagesse, ce génie de la morale, voudroit, en nous donnant des conseils, que l'itinéraire de notre voyage au milieu des hommes, que le tableau de nos divers rapports, fussent tracés devant nos yeux: elle voudroit que l'avenir fût éclairé pour nous comme le présent; le lendemain comme la veille. Aussi, plus nous serons forts en jugement et en prévoyance, et plus nous rendrons hommage à ce code, ancien autant que le monde, et dont la religion chrétienne a renouvelé les sacrés caractères; à ce code d'obligations réciproques qui sert de soutien à l'ordre social.

C'est à l'abri des lois de la morale, affermies et défendues par les lois civiles, que le cultivateur, sûr de recueillir sa moisson, travaille en

paix toute l'année ; qu'il provoque avec activité les libéralités de la terre, et qu'il multiplie ainsi les subsistances dont tous les hommes deviendront possesseurs ; tous les hommes indistinctement, chacun par un échange, et sans aucun trouble, sans guerre et sans confusion.

C'est à l'abri des lois de la morale que le négociant étend au loin ses pensées et s'abandonne avec confiance aux spéculations de son génie, sûr de trouver par-tout des principes conservateurs de sa propriété.

C'est à l'abri des lois de la morale qu'on fait usage de l'avenir par des promesses ; que la circulation des richesses s'anime et s'accélère, et que tous les biens ont des signes dont le mouvement semble imiter l'action de la parole.

C'est à l'abri des lois de la morale que les enfans profitent, par leur soumission, de l'expérience des pères ; et qu'au sein des familles, entre les époux, un principe d'ordre, un principe de réunion inspire de la patience, et devient, pour le bonheur commun, une autorité réparatrice.

Enfin, c'est à l'abri des lois de la morale que le foible vit sans inquiétude auprès des pouvoirs dont la force seroit en état de l'opprimer. Pauvres humains ! vous cherchez dans les institutions politiques une sauve-garde qu'elles ne peuvent jamais vous donner avec certitude ; et vous oubliez que les lois de la morale sont tout pour vous ; qu'elles sont la liberté, qu'elles sont l'égalité, qu'elles sont la meilleure représentation de vos intérêts.

Oui, la liberté ! car elle seroit aussi

entière que le mélange des hommes peut le permettre, si chacun, dans ses actions, observoit la limite de ses droits et de ses devoirs : chacun indistinctement; magistrats et subordonnés, jeunes et vieux, riches et pauvres.

Oui, l'égalité ! car nous n'aurions des supérieurs que par fiction, si la même justice appartenoit à tous, et si les véritables sources du bonheur n'étoient jamais détournées.

Oui, la meilleure représentation de nos intérêts ! car où est la science qui surpasse en lumières l'esprit de la morale; et comment pourroit-on nous faire le moindre bien en s'écartant de cet esprit ?

Lois de raison et de sagesse, sublimes lois qu'on ne peut étudier sans admiration ! vous nous êtes venues du ciel; et, en réprimant nos pas-

sions, en les réglant, en les dirigeant, vous avez mis de l'harmonie entre la véhémence de notre caractère et cet instinct social qui sembloit d'abord incompatible avec les autres conditions de notre nature.

Enfin, loin que la morale doive nous paroître l'ennemie de nos plaisirs, elle en est au contraire la bienfaisante régulatrice : elle nous recommande la modération ; mais cette modération n'est qu'une prudente distribution, une sage économie de nos moyens. Est-ce à nos passions que nous accorderions notre confiance ? elles n'ont point de système, et ne règnent sur nous que par emportement ; et quand elles nous ont égarés, quand elles ont joui de notre aveugle obéissance, elles nous abandonnent à nos regrets. Nous

essayons alors de nous reprendre aux conseils de la raison ; mais tout le tems que nous les avons délaissés, nous avons perdu le contentement qui naît d'une parfaite harmonie entre les plaisirs et la sagesse, entre les faveurs de la nature et leur ménagement entendu.

Ces faveurs n'ont pas été répandues sur la terre avec confusion ; toutes ont leur tems et leur durée, toutes ont leurs limites, toutes ont un rapport à notre organisation ; et c'est avec un sentiment d'ordre que nous devons en jouir. Voilà le devoir que les lois de la morale nous imposent ; et jamais ces lois ne sont en contradiction avec le bonheur auquel les hommes peuvent atteindre ; les hommes, à la vérité, considérés non pas dans un état d'isolement, mais dans leur communauté sociale,

dans cette grande relation où la justice est absolument nécessaire.

Réflexion importante, et dont les conséquences ont une grande étendue.

Les principes de morale sont simples ; mais souvent leur influence sur le bonheur n'est pas immédiate : et c'est en les rapportant, comme nous l'avons déjà dit, au cours entier de la vie, que l'expérience a consacré leurs utiles services.

Ces principes avoient donc besoin d'une autorité ; et la Religion, par sa sublime essence, devoit remplir sur la terre une si auguste fonction.

Que la morale de raisonnement soit présentée seule à l'homme armé de toutes les facultés de l'esprit, il dira que c'est son affaire de distinguer le moment où cette morale

seconde ses projets, et le moment où elle fait embarras dans sa route.

Que la morale de raisonnement soit présentée seule aux hommes passionnés, ils la considéreront comme une science abstraite qui ne sauroit convenir à l'ardeur de leurs sentimens; et l'étude même de cette science leur deviendroit importune.

Enfin, et par-dessus tout, que la morale de raisonnement soit présentée seule aux hommes en si grand nombre qui sont obligés de dévouer les premiers instans de leurs forces à des travaux corporels, cette morale dépassera leur entendement; et, faute de tems, ils ne pourront jamais en saisir ni l'enchaînement ni les motifs.

Les instituteurs qui rejettent l'assistance de la Religion en enseignant

la morale, s'efforcent de montrer que l'intérêt personnel s'unit à l'intérêt public; vérité juste, mais compliquée dans ses développemens; et qu'on rangeroit insensiblement au nombre des préceptes douteux et des maximes contentieuses, si la Religion ne leur donnoit aucune sanction.

Il faut aux hommes, tels qu'ils sont et par leur nature et par leur situation dans l'ordre social, il faut aux hommes une autre autorité que le raisonnement pour les attacher à l'observation de leurs devoirs; car ces devoirs commencent avant que l'esprit soit cultivé, et au moment où nous avons le pouvoir de faire du bien et du mal.

Rien donc n'importe plus aux nations, aux communautés sociales, que l'alliance de la morale et de la

Religion. Elle est vénérable cette alliance, et par le caractère de majesté que nous y voyons empreint, et par son magnifique but, l'ordre et le bonheur.

Nous aurons à rappeler et à développer une vérité si importante, dans le cours entier de l'ouvrage auquel ces réflexions premières servent d'introduction.

Et ne verrions-nous pas déjà le danger et les suites funestes d'une opinion répandue avec autorité, d'une opinion qui établit une séparation absolue entre la Religion et la politique ; entre la Religion protectrice de la morale, et la politique, cette science de l'ordre social ? Ah ! comment, avec le même but, la politique et la Religion pourroient-elles être désunies ?

Mais

Mais l'opinion dont nous parlons, cette opinion singulière, naquit dans un moment où l'on reprenoit, où l'on renouveloit toute l'organisation du gouvernement; et l'on crut alors n'avoir besoin d'aucun autre aide que du génie de combinaison.

On se tenoit sûr au moins de fonder une autorité sociale, capable de garantir l'ordre public dans toutes ses parties, et habile encore à remplir ce but sans offenser la liberté.

On ne tarda pas à découvrir qu'on s'étoit trompé.

Il n'est aucun pouvoir, même le plus absolu, qui puisse, avec ses seules forces, être le conservateur de la morale. Il fait bien sa ronde autour des actions des hommes; il la fait avec bruit et avec épouvantement, mais il ne sauroit parcourir qu'à grands pas un circuit de cette

étendue. Il n'a pas, comme la Religion, des surveillans stationnaires; il ne règne pas dans la conscience des hommes; il n'assiste pas au commencement de leurs projets et à l'origine de leurs pensées; il en impose aux scélérats hardis; il punit, il prévient les complots; il rend les routes sûres et les cités tranquilles : mais quel obstacle opposera-t-il au dépérissement des mœurs et au progrès journalier de tous les vices ?

Les statuts législatifs ne peuvent aussi régir la conduite des hommes que d'une manière forte et prononcée; et c'est par des degrés insensibles, c'est par des voies obscures que la morale s'altère et que l'esprit public se corrompt.

Auroit-on présumé que, par un mouvement nouveau donné à

l'opinion, son autorité, déjà plus active et plus subtile que l'empire de la loi, remplaceroit efficacement l'influence de la Religion ? Mais le genre d'opinion utile à la protection de la morale s'affoiblit au milieu du système de l'égalité ; car il résulte de ce système une telle multiplication, une telle continuité de prétentions ardentes, que l'attention à la morale devient au moins plus distraite.

Et peut-être encore que chaque gradation, détruite dans la hiérarchie sociale, dérange cette succession de supériorités, qui, par une surveillance exercée de proche en proche, entretient les idées d'ordre (*).

(*) Ingénieuse succession ! remarquable même sous un double rapport ; car si l'on considère les gradations sociales dans leur descendance, elles sont, comme nous venons de le dire, une garantie de

L'OPINION même, aux plus beaux jours de son règne, n'auroit jamais pu suppléer à l'influence des idées religieuses. Ses armes sont l'estime et le mépris ; et l'on y échappe sous le masque de l'hypocrisie. L'estime, d'ailleurs, a besoin d'un guide ; et comment le trouvera-t-elle, si le beau même n'a point de principe fixe ; et si la Religion, sans aucun ascendant, sans aucun pouvoir, ne consacre plus d'une manière universelle les actions dignes de louanges ?

L'estime alors ne sera plus évaluée de la même manière ; et, par degrés, on confondra ses jouissances avec tous les autres avantages que l'on

---

l'ordre ; et vues dans leur ascendance, c'est-à-dire en remontant des derniers rangs jusqu'aux premiers ; ces gradations alors résistent par une force insensible à la plus grande des immoralités politiques, le despotisme.

recherche ou qu'on dédaigne, selon la mesure des sacrifices auxquels il faut se soumettre pour les obtenir.

Enfin, si les récompenses de l'estime n'ont rien de sensible, rien de figuré, et si elles sont toutes à distance, si le tems seul peut les réaliser, quel usage en ferez-vous avec cette grande masse du peuple dont les intérêts sont instans et les besoins journaliers; avec cette multitude dont l'esprit, faute d'habitude, ne peut jamais saisir que foiblement les idées un peu composées?

La Religion est l'unique puissance morale qui agisse fortement sur le peuple : elle a bien aussi ses images vagues et lointaines ; mais elles sont rassemblées en traits frappans dans l'instruction qu'on donne à la classe nombreuse de la société. Les miracles dont l'homme est environné,

ces merveilles qui le préparent à l'adoration d'un Être suprême ; et sa conscience qui le dispose à la distinction du bien et du mal ; voilà les premiers élémens de l'autorité religieuse ; et il est aisé à l'instituteur le moins instruit de s'en servir efficacement, pour inspirer la crainte d'un Dieu et la soumission aux lois d'ordre.

Cependant le peuple qui, dénué de patrimoine et pressé de gagner sa subsistance par le travail ; le peuple, en même tems, qui regarde toutes les supériorités de fortune comme des supériorités de bonheur et qui s'abandonne à l'envie ; le peuple enfin, tel qu'il est dans l'ordre social, deviendroit insensiblement un composé d'êtres farouches, si l'on éteignoit devant lui la resplendissante lumière de la Religion ; s'il

ne voyoit plus aucun culte, et si l'idée d'un Dieu n'avoit jamais été jetée dans son cœur; si l'on avoit refusé de lui rendre cet éminent service dans l'âge où les impressions sont faciles.

La liberté, au milieu des fausses idées qu'on s'en est fait si long-tems, a plusieurs fois été présentée ou comme un remplacement des idées religieuses, ou comme un bien d'un si haut prix, qu'il devoit remplir à lui seul toutes nos pensées.

Il falloit donc, en la considérant ainsi, chercher la liberté qui plaît aux grandes ames; la liberté qui prête à l'homme de la dignité; la liberté qui s'unit à la morale, qui s'accorde avec la sagesse : et si on l'avoit trouvée cette liberté, si on l'avoit obtenue, on l'auroit honorée,

on auroit voulu la garder ; mais aucune liberté ne devroit rendre indifférent au secours bienfaisant de la Religion.

C'étoit peut-être à l'époque et pendant la durée de l'esclavage, que la Religion pouvoit paroître moins essentielle au maintien de la discipline sociale. Chaque patron, chaque maître, à l'aide d'un pouvoir sans bornes, fixoit alors impérieusement la conduite d'un certain nombre d'individus et la garatissoit ; mais plus l'homme est dégagé de liens, plus il devient nécessaire que la Religion le guide et le restreigne dans l'usage de ses forces.

Et une perspective lugubre vient s'offrir à nos regards à la suite de ces réflexions. Ce n'est pas sans doute le rétablissement de l'ancien esclavage que l'on doit craindre aujour-

d'hui ; mais on s'en rapprochera sous une forme dissimulée, si l'on éprouve que l'autorité la plus active ne peut contenir un peuple affranchi des liens religieux. Oui, l'on se procurera le silence et la subordination de l'esclavage, en levant, en entretenant d'immenses armées, en y jetant la jeunesse, en l'éloignant ainsi de la lutte des passions, en la soumettant au joug militaire ; et en se servant de ces mêmes armées, de leur force rapide et violente, pour inspirer une crainte universelle. O quel remplacement de la morale religieuse, de cette autorité dont les commandemens étoient si doux, l'action si paternelle ! Quel échange nous aurons fait ! on nous a bien trompés.

Ah ! combien la liberté, la liberté dans sa majesté sociale, combien la

liberté s'accordoit avec les principes d'une Religion simple, raisonnable et pure ! Est-il rien de plus propre à élever l'ame, que l'idée d'un Dieu protecteur, d'un Dieu le maître du monde ? est-il rien de plus propre à inspirer un noble sentiment de fierté? Sera-ce un prince de la terre qui opprimera les pensées d'un homme religieux ? elles sont plus hautes que sa puissance. Sera-ce un maître audacieux qui les subjuguera ? elles ont le ciel pour asile.

Est-il, au contraire, une liberté dont le règne pût être de longue durée au milieu de la corruption des mœurs, et au milieu d'une insouciance politique sur les moyens réparateurs qui naissent des principes religieux ! La liberté deviendroit alors un sujet de dispute, un jeu pour toutes les passions ; on la

sacrifieroit à un intérêt nouveau, ou elle resteroit vendable à de bas prix; enfin, acquise peut-être avec emportement, elle seroit défendue avec tiédeur, et perdue avec distraction.

La Morale et la Religion sont la garantie de nos biens les plus précieux. Et que seroit l'homme lui-même s'il existoit sans rapports avec un premier Être, avec une cause intelligente; s'il étoit la créature de la poussière; s'il étoit un des jets innombrables d'une aveugle nature? On pourroit encore s'occuper à le définir; mais toute idée d'honneur et de gloire seroit à jamais séparée de son nom.

Enfin, se voyant lui-même comme perdu dans l'immensité, se voyant rejeté sur sa vie d'un moment par la vanité de toute espérance, il fuira

jusques à l'aspect de l'avenir ; il se déplaira dans les idées sociales qui exigent de l'attente ; et laissant-là sur-tout l'intérêt public, qui revient à nous par un si long circuit, il ne vivra que du présent, et se séparera de toute autre pensée.

Aucune vertu ne peut s'élever, ne peut exister à cette condition ; et la morale n'a plus d'autorité quand ou lui ôte son espace, quand on refuse ses récompenses éloignées, ses dédommagemens à distance.

C'est une superbe pensée primitive au milieu de notre monde, que ce balancement mesuré entre les passions et la morale religieuse ; entre les impressions du moment et l'aspect de l'avenir. Étoit-elle inconnue, cette pensée dont les développemens ont tant d'étendue ;

l'étoit-elle aux hommes éclairés qui, de nos jours, se sont occupés sans passion des idées sociales ! Ils disoient cependant, ils disoient aussi *que la Religion n'avoit point de rapport avec la politique.* O aveuglement ! Et la Religion alors soutenoit encore l'ordre intérieur, de ses forces expirantes ; et la Religion servoit encore les mœurs au moment où l'on renonçoit à son autorité, au moment où l'on ne vouloit plus faire entendre ses commandemens et ses préceptes.

Que sera l'avenir ? On s'en inquiétera peut-être, si l'on fait avec nous une remarque importante.

Lorsque par degrés, et sous une domination tyrannique, la férocité se joignit à l'abandon absolu de tous les principes ; lorsqu'on insulta

publiquement aux signes extérieurs de la Religion ; lorsqu'on livra les temples à divers genres de profanation ; lorsqu'on essaya d'avilir les Ministres du culte, et qu'on les poursuivit avec cruauté ; enfin, lorsque ces farouches emportemens de l'impiété marquèrent le règne du crime, une partie de la nation se resserra dans l'obscurité vers l'idée d'un Dieu protecteur ; et de cette manière le foyer des idées religieuses fut conservé. Mais dans un tems plus calme, la morale continuant à se dégrader, et le malheur n'éveillant plus les besoins sensibles de l'ame, on verra la Religion s'affoiblir sans combat, s'affoiblir universellement et par degrés au milieu de l'indifférence paisible dont l'opinion publique les environnera.

Et se fait-on encore une idée de

l'effet que produira l'arrivée successive des générations nouvelles, de ces générations qui n'auront reçu aucune éducation religieuse? Une invasion de ce genre, au milieu du monde social, n'a jamais eu d'exemple; et le tems donnera peut-être une terrible leçon, si les systèmes sur la Religion, qui dominent actuellement, n'éprouvent aucun changement.

Il est possible aussi que, près d'un oubli absolu des opinions religieuses, il y ait par contraste un redoublement d'efforts de la part des personnes restées fidèles à ses opinions; et la nation se trouveroit alors partagée entre deux extrêmes; l'incrédulité sans bornes de l'athéisme, et les exagérations dangereuses d'une aveugle dévotion. Combien

on regretteroit, dans toutes ses suppositions, de n'avoir pas étudié plus soigneusement, s'il étoit vrai *que la Religion n'eût aucun rapport avec la politique;* s'il étoit vrai que toutes les éducations de l'esprit dussent être encouragées et surveillées par le Gouvernement, et que l'enseignement de la morale religieuse dût seul être excepté de cette loi; s'il étoit vrai que la tolérance et l'indifférence fussent deux idées inséparables.

Les décisions sur ces diverses questions n'eussent pas été telles qu'on les a prononcées ; n'eussent pas été telles, même au tribunal de la Philosophie, si l'on avoit fait plus d'enquêtes.

Mais les hommes du tems, en se livrant sans réserve aux passions politiques, n'ont voulu reconnoître que

que les autorités morales dont ils s'étoient faits les instrumens ; et ils ont applaudi des premiers aux systèmes qui mettoient la Religion hors des débats du monde. Aucun pouvoir aujourd'hui ne la protége ; aucun intérêt social ne veut faire alliance avec elle ; et la voilà déclarée, en quelque manière, une opinion de fantaisie. Quel sort inattendu pour une si haute pensée!

Politiques et guerriers ! vous croyez que votre science suffit au genre humain, et vous considérez avec dédain les idées religieuses ; mais dans l'espace qu'elles comprennent, on vous aperçoit à peine. Et que seriez-vous encore au milieu de notre monde terrestre, si des divisions en souverainetés différentes n'avoient pas fait naître ces rivalités qui ont rendu vos talens

nécessaires ? Veut-on bien connoître la grandeur comparative des idées religieuses ; plaçons le parallèle, non pas dans une de nos cellules politiques, mais au milieu de l'univers ; et supposons, en imagination, l'arrivée miraculeuse sur notre terre, de quelques habitans de l'une des sphères célestes jetées comme notre globe dans l'immensité de l'espace. Nous avons quelques momens la permission de leur parler, le moyen d'en être entendus. Quelles questions leur ferions-nous ? Mettrions-nous de l'intérêt à savoir si leurs princes vers l'Orient ont de plus grands Etats que leurs princes de l'Occident ; s'ils se font bonne guerre ; si leurs généraux, dans les batailles, font usage de l'ordre profond, ou s'ils aiment mieux l'ordre mince ; s'ils connoissent nos boulets serpen-

tans, nos mines souterraines ; s'ils ont la conscription, s'ils ont le feu grégeois ; de quelles armes enfin, de quelles armes destructives on se sert dans leur monde ? Non, ce n'est pas là sûrement la curiosité que nous leur montrerions ; nos guerriers même et nos politiques auroient d'autres pensées. Nous voudrions tous apprendre d'eux, si doués de facultés particulières, ou éclairés par une révélation, ils n'ont aucune notion de plus que nous sur l'origine du monde, sur l'existence d'un Etre suprême et sur les vues de la providence : nous désirerions être instruits de leurs conjectures sur l'avenir, de leurs espérances, de leurs idées religieuses, et de l'influence de ces idées sur leur système social.

Voilà l'homme et ses grands intérêts : et c'est par une primauté

accordée à des sentimens d'habitude que nous nous montrons, les uns aux autres, sous un aspect différent.

Ceux-là donc sont petits, et misérablement petits, qui sont honteux de manifester leurs inclinations religieuses ; honteux d'avouer que le secret de l'univers les occupe ; honteux d'avouer que l'idée d'un Dieu, d'un Moteur souverain, s'allie à leur raison et soumet leur respect.

Oui, c'est une indigne foiblesse de trembler devant les ris moqueurs de gens qui en savent si peu sur nos intérêts, qui en savent si peu sur notre destinée, et qui voudroient nous attirer en entier au culte de leurs opinions. Certes, les philosophes religieux, en présence des philosophes politiques, auroient de quoi leur rendre pitié pour pitié, et mépris pour mépris.

Ne vous découragez donc point, amis de la Religion, en voyant qu'elle a été traitée avec indifférence par des législateurs et au milieu d'une nation éclairée ; car ces mêmes législateurs ont commis des erreurs sans fin ; erreurs en morale, erreurs en politique, erreurs en finance, en commerce, en crédit; et toutes attestées par l'expérience. Et peut-être qu'ils se seroient préservés de ces erreurs, si, fixant haut leurs pensées, ils s'étoient occupés avec gravité des idées religieuses; s'ils avoient examiné ce qu'étoient ces idées à la morale, ce qu'étoit la morale à la politique. Il est des vérités d'une si grande origine, que leur étude est féconde en découvertes utiles; utiles aux hommes, utiles aux sociétés.

Mais toute l'Europe a remarqué avec quelle dégradation insensible

on a laissé là le nom même de l'Etre suprême : on eût dit que des maîtres d'un jour, des législateurs temporaires, étoient jaloux de la Puissance éternelle. O folie des folies !

Je crois que ces différentes réflexions sont une introduction naturelle au nouvel ouvrage que je publie ; mais je voudrois encore qu'elles me servissent d'excuse, si mes forces ne répondoient pas à l'importance de l'entreprise.

Certainement, je me suis proposé un but utile ; car il importe plus que jamais de donner de l'autorité aux principes religieux, et de les fixer dans l'esprit de la génération présente. J'ose rappeler que j'ai déjà traité ce sujet une fois, et au milieu du tumulte de la société : je le reprends aujourd'hui dans le silence

de la retraite ; et peut-être qu'en deux situations si différentes on considère sous deux aspects toutes les choses de la vie.

Ce fut entre mes deux ministères, qu'effrayé du progrès des idées nouvelles, je composai le livre *de l'Importance des opinions religieuses*. J'ai suivi le même cours de méditations, mais en le dirigeant essentiellement vers les devoirs de la morale, de la morale publique et particulière.

J'ai divisé mon ouvrage en Discours : et si j'ai de plus adopté une forme oratoire, une forme étrangère aux habitudes des gens du monde, ce n'est pas que je me croie aucune aptitude particulière à un genre nouveau pour moi ; mais, considérant les idées religieuses comme tout ce

qu'il y a de plus sublime dans le spectacle intellectuel offert à nos regards, j'ai cru que pour en parler dignement, il falloit s'aider de toutes les facultés de notre nature ; la raison, le sentiment et l'imagination : et le discours oratoire est le seul peut-être qui en présente le moyen dans les sujets religieux.

Il y a de plus des beautés d'un si grand caractère dans beaucoup de paroles de la Bible, qu'on les rappelleroit de choix, même dans un ouvrage purement philosophique.

Il m'a semblé encore qu'en prenant un texte pour guide, et un texte tiré des livres saints, on acquéroit plus d'assurance ; car, au moment où l'orateur l'a placé devant ses yeux, il croit avoir une tâche nécessaire, un devoir à remplir, et il ne songe plus à la mesure de ses forces.

Dois-je aussi l'avouer ? Fatigué des arides abstractions du tems présent, j'ai senti de la répugnance pour le style de nos controverses didactiques, et j'ai aimé la nécessité d'un langage plus ardent ou plus élevé.

Je n'ai pas cependant négligé les réflexions philosophiques qui s'unissoient naturellement à chaque sujet, et j'ai pu le faire avec d'autant plus de convenance, que ces Discours sont destinés à être lus, et qu'ils embrassent un système suivi d'instruction : c'est là même ce qui doit les distinguer essentiellement des recueils de sermons ; car, dans aucun de ces recueils, il n'existe un enchaînement entre les diverses matières traitées par l'orateur ; et souvent l'on y trouve les idées fondamentales de la Religion précédées

ou suivies d'une dissertation purement mystique, ou d'une discussion de controverse : le lecteur alors ne peut se former à lui-même un plan d'étude et de méditation, et il échappe aussi trop subitement aux impresions qu'il reçoit.

Enfin, les jeunes ecclésiastiques, comme tous les autres hommes, pressés de se faire connoître et d'attirer sur eux l'attention, ont souvent agrandi leurs premiers sujets ; et de cette manière ils ont dépouillé les seconds des richesses qui leur appartenoient naturellement.

Il est un usage observé dans les discours oratoires sur la religion, et dont je me suis écarté. On associe constamment l'autorité de la révélation, aux instructions que nous donnent l'esprit et la

réflexion ; mais la nature de mon plan m'obligeoit à suivre une marche différente. J'ai d'abord emprunté de la seule raison les lumières qui devoient m'aider à fonder l'autorité de la morale religieuse ; et j'ai montré ensuite, d'une manière générale, l'heureuse assistance que le christianisme prêtoit à la religion naturelle.

Les textes dont j'ai fait choix, et par leur enchaînement et par la force de l'expression, m'ont paru former à eux seuls un code succinct de morale religieuse. On les a rassemblés dans une table placée immédiatement après ce discours préliminaire ; et si l'on trouvoit qu'entre les paroles remarquables des livres saints, les plus douces et les plus sensibles eussent guidé mes ré-

flexions, on jugeroit de cette manière, à l'avance, du genre d'enseignement auquel j'ai donné la préférence.

J'AI supposé, par une fiction permise, qu'un pasteur, et un pasteur d'un âge avancé, prononçoit les discours dont cet ouvrage forme la réunion; et comme je me suis ainsi transporté dans la situation d'un orateur religieux en empruntant le langage de la chaire, j'ai rempli les conditions de convenance que la gravité des sujets m'imposoit.

JE me suis placé, sans dessein, au milieu de la France, en composant ces discours, parce que ma pensée est le plus souvent là; et en portant ma réflexion sur les principaux devoirs de la morale, si je

me suis approché quelquefois des circonstances politiques, avec une émotion douloureuse ou avec un sentiment d'indignation; on n'oubliera point, en le remarquant, que plusieurs de ces circonstances ont changé durant le cours d'une composition prise et reprise à divers momens dans l'espace de trois ou quatre années.

Le spectacle affligeant que j'ai eu souvent devant les yeux, et des observations générales, m'ont laissé une opinion que je soumets aux esprits éclairés. Les idées religieuses, un des premiers élémens de l'harmonie sociale, sont peut-être plus nécessaires à la nation française qu'à tout autre peuple. Cherchez en effet ce qui peut manquer à cette nation pour son propre bonheur :

ce n'est pas certainement des qualités brillantes ; la nature lui a donné tous les genres d'esprit, tous les moyens d'atteindre à un but, même nouveau pour elle ; mais ses mouvemens animés, et en même tems ses aperçus fins, délicats et flexibles, sont peut-être en contradiction avec la stabilité qu'exigent les sentimens et les opinions. Voyez comme elle s'est conduite en politique : c'est presque toujours avec son imagination qu'elle a manié les idées colossales de liberté, d'égalité, d'hérédité, de représentation nationale. Aussi, faisant des lois avec rapidité, c'est en peu d'années qu'elle a parcouru le cercle social ; et pourtant arrivée au point de lassitude, je ne sais si l'on pourroit encore désigner, avec une pleine confiance, son dernier avis et son dernier souhait.

Dira-t-on qu'on auroit tort de reprocher un manque de tenue, un manque de sérieux du moins, à une nation où pendant un trop long intervalle, les controverses politiques ont produit des violences sans bornes, des atrocités sans modèle. Mais l'histoire verra dans ces excès les symptômes d'une épouvantable ivresse, et n'y trouvera pas la preuve d'aucune disposition à des idées fixes. Le sérieux, dans les affaires publiques, se caractérise d'une manière absolument opposée : on les distingue à une juste mesure, à une sage appréciation des choses et de leurs rapports ; à une constance sur-tout, l'effet d'une volonté ferme et d'une détermination approfondie : on le reconnoît à ces traits ; jamais, ou rarement, à la véhémence des actions ou à l'exagération des paroles.

Il faut donc à une telle nation, plus qu'à aucune autre, une loi majestueuse, antique et immobile; une loi propre à lui en imposer, une loi qui la retienne autour de l'ordre social, ou qui l'y rappelle après des excursions passagères. Il faut en même tems, et toujours au milieu d'une telle nation, il faut, par un mélange singulier, ouvrir un grand espace à l'imagination, mais un espace où l'on puisse s'abandonner sans risque, où l'on puisse s'abandonner en devenant meilleur.

Je ne vois que la religion capable de remplir ces diverses conditions; la religion affranchie, comme elle l'a été par le tems, de l'intolérance politique, de cette funeste addition que les hommes y avoient faite; la religion rendue à sa belle nature;

nature ; la religion enfin, telle que le christianisme nous l'a donnée; chef-d'œuvre de morale, et que tant d'idées magnifiques, tant d'espérances environnent : religion majestueuse par sa simplicité ; et religion antique, non pas seulement à cause de son époque première à dix-huit cents ans de distance, mais à cause de son intime affinité, de sa pure union à l'idée éternelle d'un Dieu, d'un seul Dieu, l'auteur, le génie du monde.

Et pourtant cette nation, qui seule entre toutes a été soudainement dispensée de rendre un hommage éclatant au maître de la nature; cette nation, qu'on a voulu faire ingrate envers l'Être suprême, avoit-elle été abattue par la misère, découragée par ses privations? et dans les distributions de la providence,

avoit-elle paru déshéritée ? Non, non ; elle étoit appelée plus qu'aucune autre à l'espoir et à la reconnoissance : tout lui avoit été donné ; riche sol, beau climat, air suave et tempéré ; fruits précieux, fruits divers, et plusieurs en patrimoine exclusif ; situation encore au centre de l'Europe et au milieu des nations les plus civilisées ; communication en même tems avec les extrémités du monde, à la faveur des mers qui baignent ses rivages : enfin, tant de richesses du domaine moral ; esprit inventif, pénétrant, animé ; la patience unie au courage ; l'oubli si prompt après ses peines ; et, en modèle aux autres peuples, toutes les parures de la grâce et de l'imagination. Certes elle avoit été bien douée cette nation ; et nous avons pu dire avec raison, qu'aucune n'é-

toit plus appelée au sentiment précurseur de la piété, à la reconnoissance.

Qu'elle me pardonne donc de l'avoir eue particulièrement présente à ma pensée dans le nouvel essai que je fais de mes forces pour ranimer l'eprit de la religion. Et si, au milieu des sentimens tumultueux où tant d'événemens l'ont placée, son attention ne pouvoit être fixée par aucune idée générale, nous lui dirions que des réflexions sur la morale religieuse sont aujourd'hui d'un intérêt prochain ; qu'elles appartiennent essentiellement à la force et au bonheur ; qu'elles ont même un rapport immédiat avec les finances et avec les débats politiques. Fondez en effet, fondez, élevez sur une double et triple base la justice et la vérité ; et la confiance naî-

tra d'elle-même. Fondez encore, fondez, élevez sur une double et triple base la justice et la vérité; et les premiers soutiens de vos droits réciproques, une fois affermis, ce sera par-delà les colonnes de l'ordre social que les ambitieux se disputeront l'honneur ou le plaisir de vous gouverner.

EXPOSITION DE L'OUVRAGE.

C'est par Sections que les Discours sont classés.

La PREMIÈRE en renferme quatre, où l'on développe les principales notions propres à servir de base à la Religion naturelle et à la morale.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet l'existence de Dieu.

Et l'Eternel dit à Moïse : Je suis *celui qui suis. Il dit : Tu diras aux enfans d'Israël, Celui qui s'appelle* Je suis *m'a envoyé vers vous.* Genèse.

Le Discours second. Les perfections de Dieu, et les rapports de la morale avec ces perfections.

Car ses yeux sont trop purs pour voir le mal. Habacuc.

Le Discours troisième traite de la Providence céleste.

Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Eternel. Esaïe.

Le Discours quatrième. De l'immortalité de l'ame.

La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Ecclésiaste.

La SECONDE SECTION est destinée à l'examen des devoirs auxquels les hommes sont soumis dans tous les états et dans toutes les situations de la vie.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet le meurtre et l'indifférence à la vie des hommes.

Et Dieu dit à Caïn : Qu'as-tu fait ? voici, la voix du sang de ton frère s'élève de la terre jusqu'à moi. Genèse.

Le second. La justice publique et particulière.

La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples. Proverbes.

Le troisième. La charité publique et particulière.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel, qui lui rendra son bienfait. Esaïe.

Le quatrième. L'indulgence et la miséricorde.

Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. S. Jean.

Le cinquième. La reconnoissance et l'orgueil.

Et que tu ne dises pas en ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis toutes ces choses. Deutéronome.

Le sixième. La vérité.

L'Eternel a débat avec les habitans du pays ; parce qu'il n'y a point de vérité et qu'il n'y a que mensonge Osée.

La TROISIÈME SECTION est destinée à l'examen des devoirs particuliers aux différens âges de la vie, et à quelques états marquans dans l'ordre social.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet le mariage, et les obligations mutuelles dans cette importante union.

Et l'Eternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui. Genèse.

Le second. Les obligations envers l'enfance.

Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel. Pseaumes de David.

Le troisième. Le devoirs des enfans envers leurs pères.

Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils ont fait pour toi. Ecclésiaste.

Le quatrième. Le respect dû à la vieillesse.

Lève-toi devant les cheveux blancs, et honore le vieillard, et crains ton Dieu ; je suis l'Eternel. Lévitique.

Le cinquième. Les conseils utiles à la jeunesse.

Souviens-toi de ton Créateur au jour de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir. Ecclésiaste.

Le Sixième. Les devoirs des ministres de la Religion.

Il lui dit encore une seconde fois : Simon, fils

de Jonas, m'aimes-tu? Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Eh bien, pais mes brebis. S. Jean.

Le septième. Les devoirs des princes et des magistrats suprêmes.

Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être, et par votre conduite et par vos œuvres? S. Pierre.

La QUATRIÈME SECTION est destinée à l'examen des sentimens intérieurs et des habitudes qui peuvent nous rendre coupables ou malheureux.

Le Discours premier de cette Section traite de l'envie et des moyens propres à réprimer ce sentiment, ou à en adoucir l'amertume.

Ne crains point quand tu verras quelqu'un enrichi, et quand la gloire de sa maison sera multipliée; car quand il mourra, il n'emportera rien; sa gloire ne descendra point après lui. Pseaumes de David.

Le Discours second aura pour sujet la vanité.

Qu'il ne s'assure point sur la vanité qui le séduit, car la vanité sera sa récompense. Job.

Le troisième. L'ambition.

On ne peut servir deux maîtres. S. Mathieu.

Le quatrième. Le travail et le jour du repos.

Tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre : mais le septième est le repos de l'Eternel ton Dieu ; tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là. Exode.

Le cinquième. L'ordre dans sa fortune, et l'ordre dans la direction des finances publiques.

Qui ne gouverne pas par ordre sa maison, aura le vent pour héritage, et le fou sera serviteur du sage de cœur. Proverbes.

Le sixième. Les secours que l'on peut tirer de la raison dans les peines de la vie.

L'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni. Job.

Le septième. Le besoin des consolations de la Religion dans plusieurs situations auxquelles la raison ne peut apporter aucun adoucissement.

Les consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ? Job.

Le huitième. Les habitudes.

Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde. Proverbes.

Le neuvième. La mort.

La vie n'a point de défense quand il faut aller au tombeau. Ecclésiaste.

La CINQUIÈME SECTION réunit aux principes de la Religion naturelle l'autorité de la Religion révélée, et retrace les beautés principales de la morale évangélique.

On examine ensuite et l'on combat les idées du tems et les systèmes irréligieux.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet la Religion chrétienne; et l'on a choisi pour texte ces paroles même de Jésus-Christ, *Ils m'ont haï sans cause;* paroles dont chacun sentira la juste application aux opinions nouvelles et au système politique qui les a consacrées.

Le Discours second traite d'une manière générale, des systèmes irréligieux et de leurs dangers.

Prends garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres. S. Luc.

Un DERNIER DISCOURS est destiné à consacrer, par des actions de grâces, le retour annuel des fruits de la terre.

Les campagnes sont revêtues de troupeaux, et les vallées sont couvertes de froment; elles en triomphent et elles en chantent. Pseaumes de David.

COURS

COURS
DE
MORALE RELIGIEUSE.

SECTION PREMIÈRE.

Bases de la Religion naturelle et de la Morale.

DISCOURS PREMIER.

De l'Existence d'un Être suprême.

Et l'Eternel dit à Moïse : *Je suis celui qui suis.* Il dit: *Tu diras aux Enfans d'Israël, celui qui s'appelle* Je suis *m'a envoyé vers vous.* Exode, chap. 3, ℣. 14.

Lorsque nous entreprenons de traiter, le grand, le majestueux sujet empreint si fortement dans les belles paroles de notre texte, une première réflexion se

présente à notre esprit, et nous nous étonnons un moment de voir les hommes, cette race dispersée sur l'un des globes innombrables qui remplissent les voûtes célestes, de voir cette peuplade que notre terre entraîne dans son cours, de voir enfin des créatures sans force et sans durée, des créatures qui s'ignorent elles-mêmes, discuter cependant l'existence d'un Dieu suprême, et quelquefois la mettre en doute avec hardiesse. On est effrayé de voir de foibles mortels interroger l'esprit qui les régit; et du milieu de leur vie, d'un moment, appeler en cause et en jugement les tems et l'éternité. Mais cette raison, dont nous faisons usage dans nos recherches et dans nos méditations, cette raison superbe est un don du ciel, et il nous est permis de la laisser aller où elle peut atteindre. Ah! n'en doutons point, elle nous rendra respectueux envers la religion; elle nous retiendra près des autels d'un Dieu unique et suprême; d'un Dieu l'ordonnateur souverain de tout ce qui vit, de tout ce qui

existe, de tout ce qui se passe, et sur cette terre, et dans les régions célestes, et dans l'immensité de l'univers. Développons cette vérité en rapportant nos réflexions aux paroles de notre texte : *Alors Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis. Il dit : Tu diras ainsi aux enfans d'Israël, celui qui s'appelle* JE SUIS *m'a envoyé vers vous.*

Je suis celui qui suis. Quelle est grande, qu'elle est imposante cette expression, pour nous donner une idée de l'essence du Créateur et du Maître du monde ! C'est comme s'il eût été dit aux enfans d'Israël, et par eux à toute la terre : Aucune définition, aucune image, ne peuvent expliquer à votre esprit, ne peuvent représenter à vos sens un Être éternel, un Être infini, qui a mis une distance immense entre lui et le plus haut période de vos facultés morales, entre lui et le dernier terme des recherches et des conquêtes du génie.

Oui, les cieux des cieux sont entre Dieu

et l'homme ; qui pourra les franchir ? Hélas ! notre propre intelligence nous ne pouvons l'entendre ; notre volonté est un secret dont nous ne pouvons pénétrer l'organisation ; et l'essence de notre liberté est de même hors de notre atteinte. Nos propriétés naturelles, nos qualités les plus magnifiques, sont déposées en nous sous le sceau de l'Eternel ; nous ne pouvons le rompre. Oui, l'homme médite, l'homme réfléchit ; mais la spiritualité qui forme sa pensée lui est inconnue : il choisit, il délibère, il hésite, il compare, il se résout ; mais il ignore et comment ses pouvoirs sont guidés, et par quels moyens ils se succèdent : enfin l'homme a une volonté, et ses forces vitales y obéissent ; mais le principe et le développement de ce phénomène sont des secrets pour lui. Et s'il essaie de pénétrer le mystère de son intelligence ; s'il essaie de monter, pour ainsi dire, à la cime de son esprit pour observer l'origine et l'action première de la pensée, il éprouve à l'instant sa foiblesse et l'inutilité de ses tentatives. On diroit qu'il y a

là, sur les hauteurs de notre empire intellectuel, des gardes qui en défendent l'approche et qui semblent nous dire : Ici sont les premiers symboles de l'essence mystérieuse de la Divinité ; l'abord en est interdit aux foibles mortels ; attendez le jour solennel des grandes révélations, l'époque et le tems où vous serez promus à des connoissances nouvelles.

Cependant, si telle est la consigne immuable qui, au-dedans de nous-mêmes, arrête nos recherches et borne nos conquêtes, comment nous formerions-nous une idée de l'Être suprême ?

Nous ne pouvons le concevoir ce grand Être, le Dieu unique, le Maître de la nature ; nous ne pouvons le concevoir, nous ne pouvons en parler qu'en empruntant des expressions dont le sens vague dépasse notre pensée. Et en est-il aucune entre ces expressions, en est-il aucune où la majesté paisible de l'Eternité soit plus fortement empreinte que dans les paroles de notre texte. « Alors Dieu dit » à Moïse : *Je suis celui qui suis* ».

Les siècles se sont écoulés depuis l'époque sacrée où Moïse instruisoit les Hébreux au nom de l'Eternel ; et dans l'intervalle qui sépare cette époque de l'âge présent, les connoissances se sont étendues, les découvertes se sont multipliées, et avec un tel progrès que le résultat a donné de l'orgueil aux enfans des hommes. Ils ont cru, ils croient encore témérairement, qu'aucune vérité ne peut échapper à leurs recherches ; et cependant les paroles de notre texte renferment toute leur science sur l'Etre suprême, et ils ne peuvent rien dire au-delà.

Nous venons toutefois vous entretenir aujourd'hui de cet Être infini, notre Dieu, notre Maître, l'objet de notre culte et de notre premier respect ; nous venons vous retracer les preuves de son existence, et raffermir votre confiance dans une vérité qui est le commencement de toutes les idées religieuses, le principe de nos devoirs, la source de nos espérances.

Hélas! fut-il jamais une époque où cette

méditation ait paru plus nécessaire, où elle ait été plus appelée par les circonstances et par l'esprit du tems? Exista-t-il jamais une époque où l'on ait éprouvé davantage le besoin de retremper les armes de la foi, et de donner au courage de la piété de nouveaux moyens de défense contre les attaques des ennemis de la Religion, contre la philosophie destructive des uns, et l'indifférence licencieuse des autres?

Oui, il existe ce Dieu que l'univers atteste ; il existe, il se montre avec magnificence, et dans la splendeur des cieux et dans les richesses de la terre. Par-tout on voit l'empreinte d'une intelligence suprême; l'utilité dans le but, l'ordre dans l'exécution, l'harmonie dans l'ensemble.

Racontez-nous les plus grandes merveilles, vous qui avez su découvrir la marche régulière des globes célestes, vous qui les suivez dans leur cours, vous qui voyez, qui contemplez avec admiration la ponctuelle obéissance de leurs mouvemens à une loi simple et majestueuse.

Annoncez-nous les plus grandes merveilles, vous qui vous êtes placés, par votre génie, au milieu des astres lumineux dont le firmament étincelle ; au milieu de ces soleils innombrables qui servent à éclairer des sphères planétaires, à diriger leur rotation et à les rendre habitables, à éclairer par-tout des êtres animés, des êtres sensibles, et plus sages, peut-être, plus reconnoissans que nous. Annoncez encore les plus grandes merveilles, vous qui, par des calculs astronomiques, les uns positifs, les autres conjecturals, nous présentez comme vraisemblable l'existence de cinq cent millions de masses terrestres parcourant dans une orbite elliptique la vaste étendue de nôtre système solaire *, et qui nous montrez ainsi le rapport de cet immense espace avec la multiplication des êtres, avec ce but si superbe et si généreux. Annoncez enfin les plus grandes

* Voir *le Système du monde*, ouvrage de Lambert, publié par Mérian. C'est à la partie de ce Système relative aux comètes, qu'on applique ici le mot de *conjectural*.

merveilles ; vous qui, secourus par de nouveaux instrumens, avez déjà reconnu d'une manière certaine, et dans une petite portion du firmament, cent seize mille étoiles fixes; et si les autres parties de la sphère céleste étoient également peuplées, on pourroit croire à l'existence de près de quatre milliards huit cent millions d'étoiles fixes visibles de notre globe, et visibles à l'aide seulement du meilleur des télescopes connus. Et si ces quatre milliards huit cent millions d'étoiles fixes, ces quatre milliards huit cent millions d'astres de feu, avoient, comme notre soleil, cinq cent millions de masses terrestres à mouvoir et à éclairer, le calcul et son résultat seroient presque effrayans. Et néanmoins tout marche, tout procède avec ordre et sans confusion dans l'espace assigné à ces globes innombrables. Enfin une lueur s'aperçoit au-delà des limites où l'art des astronomes a pu s'étendre, et cette lueur nous annonce des soleils encore inconnus; elle nous annonce des mondes nouveaux et la prolongation de l'univers.

Nous ne sommes donc, avec tous nos pas en avant, qu'aux premières barrières de l'immensité, et sur le seuil de ses portes. C'est uniquement à notre imagination qu'il appartient de s'en former une idée. Et que dis-je encore ? cette imagination elle-même n'est qu'un organe moral dont l'action est de beaucoup dépassée par l'imagination des êtres mieux doués que nous. Et les tableaux que se forment tous les mortels disséminés dans l'univers, ne sont rien peut-être auprès des perspectives qui appartiennent aux esprits célestes ; et celles-ci rien encore auprès des réalités dont un seul Être a la science. O grandeurs incommensurables ! nous manquons de signes pour les tracer et d'expressions pour marquer notre étonnement. Abymes que nous ne pouvons sonder ! hauteurs que nous ne pouvons atteindre ! espaces, nombres, tems, que l'infini dévore, vous êtes pourtant dès les commencemens par-delà nos regards, par-delà notre pensée : mais notre ignorance comme notre savoir, nos vaines recherches comme nos

premiers succès, tout nous appelle également à baisser un front respectueux devant les ouvrages de l'Eternel. « Alors » Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui* » *suis*. Il dit aussi : Tu diras aux enfans » d'Israël, celui qui s'appelle *Je suis* m'a » envoyé vers vous ».

Nous avions à pénétrer vos cœurs, nous avions à remplir votre pensée d'une Puissance infinie ; et nous avons d'abord élevé vos regards vers ces hauteurs où les grandes masses de l'univers, où des terres et des soleils sans nombre, annoncent par leur ordonnance et par leurs mouvemens réguliers une volonté souveraine, une intelligence parfaite. Cependant nous n'avions pas besoin de ces majestueux phénomènes pour éveiller votre attention et pour vous unir par un saint respect à l'idée d'un Etre suprême ; car des miracles de science et des secrets magnifiques sont autour de nous ; et le moindre de tous suffit pour accabler notre entendement.

Il y a des systèmes de vie, des systèmes

de végétation plus admirables encore que les systèmes solaires ; et l'infini se découvre dans la diminution successive des grandeurs, comme dans leur extension continuelle.

Nous marchons en maîtres sur cette terre abondante en richesses; et nous ne saurions répondre aux brins d'herbe que nous foulons de nos pieds, s'ils nous interrogeoient sur le principe de leur organisation, et sur le genre d'action ou de mouvement qui les fait sortir d'un germe inanimé, qui détermine leur croissance, vivifie leur tissu, anime leurs veines, diversifie leur coloris, et les abandonne ensuite à une puissance destructive, à une puissance également inconnue, qui les flétrit et qui les dessèche. Ah! tout est obscurité pour l'homme quand il entreprend d'expliquer les premiers secrets de la nature; mais le but a été mis en dehors, et les causes finales ne nous sont point cachées.

Ce but est le bonheur des êtres animés; et nul autre terme ne s'offre à nos

regards au milieu du monde que nous habitons. Nous ignorons le principe des forces concurrentes qui meuvent avec harmonie la multitude innombrable des sphères célestes ; mais nous voyons que la distance établie entre notre terre et son brûlant soleil assure avec précision le degré de température nécessaire au maintien de notre existence. Nous ignorons les propriétés élémentaires des rayons de lumière qui viennent éclairer notre demeure ; mais nous savons que leur ténuité est exactement proportionnée à la délicatesse de notre vue ; et nous pouvons nous étonner que les émanations d'une masse de feu dont la circonférence est d'un million de lieues, se trouvent en rapport parfait avec ce champ de quelques lignes dont la prunelle de notre œil est formée, qu'elles le soient encore avec ce point imperceptible, le foyer visuel des insectes découverts par nos microscopes ; avec le foyer visuel de l'animalcule vingt-sept millions de fois plus petit que le ciron.

O prodiges! prodiges! et qui passent notre entendement. Mais tout se fait dans l'univers, tout s'explique, par deux principes éternels; la toute puissance du Maître, et son immense bonté.

Encore un moment de votre attention, avant de quitter, sur un si beau sujet, les témoignages de la nature. Nous ignorons par quelle impulsion notre terre tourne sur son axe, et poursuit en même tems avec rapidité son cours annuel autour du soleil; mais ne verrions-nous pas avec surprise que les habitans d'une demeure en si grande agitation n'entendent aucun bruit, n'éprouvent aucune sensation pénible, et pourroient tous imaginer qu'ils sont placés dans un monde contenu par une ancre ou reposant sur des colonnes immobiles.

Qu'une autre combinaison singulière attire encore notre attention. La terre, par son mouvement diurne sur elle-même, laisse tour-à-tour sans clarté l'un de ses hémisphères; et cette alternative répond

au besoin que nous avons tous d'abandonner le travail pour nous livrer au sommeil. Ainsi, non-seulement rien n'est mal, mais rien n'est perdu pour le grand but que nous supposons au Régulateur des mondes, au Maître de nos destinées. Majestueuse vérité, qui reparoît sans cesse dans le tableau de la création!

Regardons maintenant autour de nous; et nous apercevrons par-tout que l'Être suprême, en se couvrant d'un voile aux regards curieux de notre esprit, s'est communiqué sans réserve à nos sentimens et à notre amour. Nous ne connoissons pas les lois mystérieuses de la végétation; mais chaque année nous voyons la terre se plaire à charmer nos sens en renouvelant pour nous sa brillante parure; nous la voyons plus généreuse encore, et ponctuelle dans ses bienfaits, nous prodiguer, aux mêmes saisons, les fruits nécessaires à notre subsistance; et, comme une tendre mère, se défiant de notre inconstance ou de notre satiété, elle varie

ses dons et les distribue encore dans l'ordre de succession le plus conforme à nos vœux et à nos besoins. Les plus douces sensations nous appellent à en jouir, mais nous sommes avertis de n'en point abuser, par un instinct fidèle et toujours éclairé. Et c'est ainsi que d'autres éveils, inhérens également à notre nature, nous garantissent des dangers, nous servent de défense ou de précautions ; et qu'indépendans du raisonnement, ils diminuent la tâche de notre esprit dans le gouvernement de nous-mêmes.

Quels nombreux et riches détails ne trouverions-nous pas encore dans la belle ordonnance de la nature, qui tous nous rappelleroient à l'existence d'une souveraine intelligence ! La terre en est parsemée. Et depuis la source des fleuves, depuis les hauteurs des montagnes jusqu'aux profondeurs souterraines où les métaux sont enfouis, on trouve à chaque pas, non-seulement des merveilles éparses, mais encore des systèmes complets de sagesse dans tous les genres de productions.

Mais

Mais tant de phénomènes, dont un seul pris au hasard seroit un sujet perpétuel d'étude et d'admiration; tant de phénomènes et tant de prodiges, que sont-ils tous ensemble près du miracle de l'homme et de son intelligence? Il remplit, ce miracle, et bien au-delà, toute notre capacité de voir et d'observer, et il épuise à l'instant notre méditation. L'homme est *nous*, et nous ne pouvons l'entendre; l'homme est *nous*, et nous ne pouvons l'étudier qu'imparfaitement. C'est en lui toutefois, c'est dans son incompréhensible nature, que nous voyons paroître l'image confuse d'un Être créateur, d'un Être ordonnateur, d'un Être au-dessus de ses œuvres!

Sans doute avant l'homme, ou à part de lui, il a pu exister un spectacle abondant en merveilles; mais pour approcher de l'idée d'un Dieu, il falloit un exemple de l'intelligence, et l'homme nous l'a donné; il falloit un exemple de l'esprit d'ordre et de combinaison, et l'homme nous l'a donné; il falloit un exemple de la mémoire et de la prévoyance, et

l'homme nous l'a donné ; il falloit un exemple de la liberté, et l'homme nous l'a donné ; il falloit un exemple de la volonté, et l'homme nous l'a donné ; il falloit enfin, et par-dessus tout, un exemple de la puissance active de cette volonté, et l'homme encore nous l'a donné.

Ah ! qu'il est imposant un pareil exemple, pour amener et pour fixer la croyance dans l'existence d'un Dieu ! Et déjà nous serions étonnés et presque épouvantés, si, après avoir étendu, multiplié dans notre imagination, les dons, les pouvoirs et tous les riches attributs de notre nature, nous les rassemblions dans un seul être. Cependant, au milieu des mondes innombrables qui remplissent les voûtes célestes, et à la vue d'un tems, d'un espace sans bornes, comment oserions-nous penser que nous sommes à l'extrémité de la chaîne, en aucun genre de facultés ? N'en doutons point : si l'on s'adressoit à des êtres habitans de quelqu'une des planètes dont le firmament est parsemé, à des êtres nos égaux

ou nos supérieurs en intelligence, mais doués d'une nature différente de la nôtre, ils regarderoient peut-être comme fabuleux, comme incompréhensible, tout ce qui leur seroit raconté d'étranger à leurs notions et à leur expérience. Et, sans étendre si loin la supposition, sans porter nos regards au-delà de notre globe, au-delà de notre île aérienne, ne savons-nous pas qu'au milieu de nous l'homme de génie est un être inconnu pour le plus grand nombre de ses spectateurs? et si nous pouvions connoître l'opinion d'instinct ou de raisonnement qui appartient à l'abeille, nous verrions l'industrieuse ouvrière, éprise de son talent et fière encore de son agilité, considérer sa ruche et le cercle où elle voltige comme le but de la création et les limites du monde.

Cette dernière réflexion nous donne une idée juste de l'orgueilleuse vanité des philosophes de notre siècle. Ils mesurent, ils apprécient tout avec leur raison, cet instrument imparfait dont ils ont l'usage;

et là où les forces de leur intelligence s'arrêtent, ils marquent le terme des miracles de la nature, ils fixent des bornes à l'infini. L'homme a sa ruche comme l'abeille, et il la prend aussi pour l'univers dans les momens où il dénie l'existence de tout ce qu'il ne sait point.

Cependant, au milieu de notre demeure, nous sommes témoins de tant de merveilles, que si nous n'en avions pas l'habitude et si nous les avions découvertes par succession, aucun des doutes de l'incrédulité n'auroit combattu les opinions religieuses.

Vous, en effet, à qui l'observation d'un phénomène éclatant, mais isolé, n'auroit pas inspiré l'idée d'une cause première, ne l'auriez-vous pas adoptée, ne l'auriez-vous pas fait avec transport, au moment où une harmonie universelle seroit devenue le résultat des élémens et des forces de la nature ?

Vous à qui cette harmonie n'eût pas encore suffi, et qui auriez demandé, pour condition de votre foi, d'apercevoir un but

moral près des magnificences du monde physique, n'auriez-vous pas été satisfaits, n'auriez-vous pas été pénétrés d'une religieuse admiration, en apprenant que la terre se couvroit d'êtres animés, d'êtres doués de divers sens, l'origine ou l'appel des jouissances les plus variées? N'auriez-vous pas été satisfaits, n'auriez-vous pas été pénétrés d'admiration, en voyant tous les miracles de la terre, tous les miracles de l'univers correspondre immédiatement avec la félicité de l'homme; et en voyant ainsi le système des causes finales se développer et s'étendre d'une manière universelle et avec autant de régularité que de précision?

Et vous encore, vous qui, pour être entièrement persuadés de l'existence d'un Ordonnateur suprême, auriez osé former un vœu de plus; quel eût été ce vœu? Nous le cherchons et nous le présumons. Vous auriez demandé quelques notions sur un phénomène prodigieux sans doute; vous auriez demandé s'il étoit concevable qu'un Être, par l'acte seul de son

commandement, pût diriger, modifier, animer les élémens, les atomes, l'esprit et la matière. Et nous nous représentons votre extase au moment où vous auriez vu les mouvemens et les actions de l'homme obéir à l'instant; obéir, avec la rapidité de l'éclair, à un simple désir, à un simple souhait, à cette autorité mystérieuse que nous avons appelée LA VOLONTÉ.

Enfin, pour dernier terme à votre étonnement, et pour combler en quelque manière le vague de votre imagination, on vous auroit montré les globes innombrables qui peuplent la voûte céleste; on vous auroit appris que ces globes lumineux sont autant de soleils destinés, selon les apparences, à éclairer des mondes habités; habités, comme la terre, par des êtres intelligens; et que, de nous à ces êtres, et des uns aux autres, il existe peut-être des degrés de facultés qui atteignent par leur succession à une connoissance distincte du Dieu de l'univers.

N'en doutons point; si des observateurs philosophes avoient assisté au déve-

loppement que nous venons de supposer, à ce développement graduel du système du monde, ils seroient devenus les plus fervens adorateurs d'un Être suprême. Mais le miracle de la nature s'est offert à leurs regards dans son entier : leur esprit, s'y accoutumant de bonne heure, a considéré ce miracle comme un fait simple; et jamais un mouvement de surprise n'est venu les exciter à contempler l'Eternel dans ses œuvres. Etudiez-les ces œuvres magnifiques, et suivez-en le cours majestueux; étudiez-les, et vous verrez que l'existence d'un Dieu nous a été annoncée dans la forme la plus solennelle, et avec l'éclat qu'exigeoit une proclamation de la première des vérités. Et, s'il est un dernier mot qui nous manque encore, il nous sera dit au tems marqué par la Sagesse éternelle.

Devancez ce tems par votre pensée, et en vous aidant de tous les moyens d'instruction qui vous ont été donnés. Votre esprit, votre sentiment, votre conscience, seront pour vous des sources de lumières:

écoutez ces inspirations secrètes qui vous annoncent l'existence d'un Dieu protecteur ; écoutez cet instinct qui vous fait chercher un ami dans le ciel, lorsque les hommes vous oppriment. Et ne disputez jamais dans votre cœur contre les impressions qui vous ramènent, de tant de manières, à l'idée d'un Être suprême.

C'est ici, toutefois, que nous croyons entendre les athées nous adresser un reproche, et nous dire : Nous craignez-vous, que vous n'osiez faire entendre notre principale objection contre l'existence d'un Être suprême, et contre toute espèce de système religieux ? Nous leur répondons : Sans doute, on doit vous craindre, puisque vos argumens, vos paroles blessent notre sentiment, et s'attaquent à tout ce que nous avons de plus cher; mais nous ne voulons pas dissimuler votre raisonnement aux fidèles qui nous écoutent. Appelés qu'ils sont à vous entendre, à vivre près de vous et au milieu d'une société que vos leçons,

que vos doutes corrompent, ils ont besoin, peut-être, d'un soutien ; et leur ami, leur Pasteur, doit leur prêter assistance. Plus heureux pourtant les hommes qui, soumis sans réserve aux principes de la piété, ne se mêlent jamais aux conversations des philosophes du siècle, n'entrent jamais en lutte avec eux, et suivent avec sécurité les inspirations d'un cœur sensible, et les avertissemens d'une conscience éclairée par une lumière céleste.

Ils disent, les chefs d'une secte infortunée, ils disent que la beauté du monde ne leur échappe point ; qu'ils y découvrent aussi un rapport entre le but et les moyens, un ordre admirable dans la succession des effets et des causes, une harmonie générale dans l'ensemble : mais ils ajoutent, qu'ils ne rejettent pas moins l'idée d'un Dieu créateur, puisqu'aucune matière, aucun corps, aucune chose, ne peuvent sortir du néant ; qu'ainsi tout ce qui existe doit exister de tout tems, et sans la médiation d'un Être éternel : quelques-uns seulement se bornent à

admettre l'éternité d'une matière divisible à l'infini, et attribuent ensuite au hasard, secondé par des chances innombrables, la formation de l'univers.

Observons d'abord que les deux suppositions se rapportent à un même système, à l'éternité du monde. Car une matière organique, propre à servir d'élément à toutes les forces productrices de la nature, propre encore à composer des êtres animés, à créer des penseurs et des pensées; une telle matière, existant de tout tems, seroit un phénomène peu différent de l'éternité du monde. Et où placeriez-vous en imagination l'époque de cette conversion d'atomes en mondes réguliers? Choisissez un moment: il sera toujours tardif d'une éternité; car tous les momens ont une éternité qui les précède, comme une éternité qui les suit.

C'est donc uniquement l'éternelle existence de l'univers qu'il faut mettre en parallèle avec l'éternelle existence d'un Dieu créateur.

Vous ne comprenez pas, dites-vous,

comment aucune puissance auroit eu la faculté de faire sortir la matière du néant ; mais quand vous la rendez éternelle cette matière, vous accablez aussi notre entendement. Le néant, il est vrai, n'est plus alors à la vue de notre imagination ; mais il demeure en abstraction le cercle idéal d'une existence éternelle. Notre esprit va toujours le chercher, ce néant primitif ; tant l'absence d'un commencement dans les objets successifs et variables, dans les objets de notre nature, est une proposition que nous ne pouvons saisir! Nous reculons le passé pour y parvenir ; et en arrière des tems que nous connoissons, nous rattachons des jours à des jours : mais nous n'allons pas loin dans cette marche rétrograde de notre esprit, et nous apercevons bientôt le dernier terme de nos efforts.

Cependant les athées se placent avec avantage lorsqu'ils attirent le combat sur les bords de l'infini ; car là toutes les pensées des hommes deviennent égales, tant elles sont en disproportion avec l'objet de leur méditation.

Qu'il nous soit donc permis, en descendant d'un degré de la plus haute métaphysique, de rendre ainsi notre discussion moins vague et moins abstraite.

C'est l'apparition hors du néant, des premiers élémens de la matière, que les ennemis de la foi, que les athées rejettent comme inconcevable. Nous supposerons donc, pour un moment, l'existence éternelle de ces premiers élémens; et nous dirons que cette hypothèse ne seroit point en opposition avec l'existence d'un Être suprême. Oui, nous aurions également notre Dieu lorsqu'il seroit seulement le Régulateur des cieux et de la terre, l'Ordonnateur des mondes et de l'univers, l'ame et le mouvement de tout ce qui respire, le Maître souverain de nos destinées. Oui, nous aurions également notre Dieu, lorsque les premiers matériaux de ses œuvres seroient en coïncidence avec son existence éternelle.

De quel argument alors se serviroit-on pour défendre le dogme de l'athéisme? Essaieroit-on de nous persuader qu'un

ordre parfait, existant de lui-même, seroit une supposition plus vraisemblable qu'un ordre parfait allié à une puissance morale, à une puissance éclairée; et fixé, soutenu par elle ? essaieroit-on de nous le persuader ? et refuserions-nous d'assigner à l'univers entier un guide et un maître, lorsque nous avons la connoissance d'une magistrature individuelle, destinée à régler et à gouverner le système de nos actions? Ce que nous voyons en petit, ne le soupçonnerions-nous pas en grand ? Ah ! n'en doutons point, le majestueux univers a son moteur, a son maître, comme notre organisation a le sien ; et les perfections de cet Être suprême, sa puissance et la force de sa volonté, sont, avec nos facultés agissantes, dans la proportion qui doit exister entre l'atome et la grandeur infinie, entre notre moment et l'éternité.

O Dieu! vous nous avez assez donné, puisque vous nous avez mis en état de connoître votre existence, de la préjuger du moins avec une confiance éclairée;

vous nous avez assez donné, puisque vous avez joint aux lumières de notre esprit un avertissement intérieur qui nous appelle à vous par la crainte et par l'espérance ; vous nous avez assez donné, puisque vous nous avez permis de vous aimer, de vous adorer, de recourir sans cesse à votre protection paternelle.

Hélas ! pour l'homme capable de réflexions, l'image d'une collection immense d'êtres sensibles, jetés çà et là dans l'univers, sans aucun patron, sans aucun défenseur, seroit tellement effrayante, qu'en s'y arrêtant, ne fût-ce qu'un moment, on éprouve un saisissement dont aucune de nos émotions ne peut donner l'idée. Eh quoi ! nos sentimens, nos pensées, ne répondroient à rien ; nos larmes ne seroient point aperçues ; nos gémissemens ne seroient point entendus ; et une abstraction silencieuse serviroit d'abyme à nos vœux et à nos espérances ? Nous serions sous l'empire d'une fatalité aveugle ; et dans l'immensité des combinaisons appartenant à un tel règne,

dans cette immensité placée au milieu de l'éternelle durée, le malheur continuel et la douleur sans terme seroient une chance aussi probable qu'une autre; car l'épreuve d'un jour que nous faisons sur la terre, ne pourroit être reçue en garantie dans les calculs de l'infini.

Oui, l'univers existant sans cause, sans ordonnateur; l'univers sans relation avec une Sagesse suprême, avec une Volonté éclairée; l'univers sans aucun assujettissement à une puissance morale, ne seroit plus pour nous qu'une nature insensible, une nature étrangère à la distinction du bonheur et du malheur; et les bases constitutives de notre repos ne subsisteroient plus.

Quel abri nous resteroit-il en effet dans le vague de l'avenir? La mort, diriez-vous : mais nous ne nous sommes point encore trouvés après elle; et dans la marche inconnue d'une nature sans guide, serions-nous certains de n'être pas rappelés à des souvenirs et à des peines? Et en supposant que le *nous*

d'aujourd'hui fût éteint, serions-nous sans intérêt au sort de tous les êtres qui, dans la succession infinie des siècles, pourroient être le jouet et les victimes souffrantes d'une impassible fatalité? Ces êtres ne sont pas *nous*, mais ils ne sont pas *eux* encore ; et si, par une force aveugle, ils devoient être précipités dans un abyme de ténèbres ou dans un gouffre de feu, si par une force aveugle ils devoient y conserver le sentiment, serions-nous étrangers à ces horribles chances, par la seule raison qu'il n'y a point d'identité sans souvenir? et nous croirions-nous suffisamment rassurés par une idée métaphysique, même la plus juste en apparence?

Ah! fuyons, fuyons ces épouvantables pensées! Qu'elles avertissent, qu'elles effraient les athées des conséquences de leur système; mais que jamais elles n'altèrent notre paix et notre repos! N'en doutons point ; la nature a son Maître ; et l'univers, l'harmonieux univers vous l'atteste : la nature a son Dieu, et ce

Dieu

Dieu c'est le nôtre ; c'est lui qui règle tout aux cieux et sur la terre ; c'est lui qui est notre défenseur, notre ami secourable ; c'est lui qui entend nos prières et qui veille sur notre sort. O Dieu ! vous existez, vous régnez sur les mondes, et c'est un des rayons innombrables de votre bonté qui tombe sur nous ; c'est un de ces rayons innombrables qui a gravé dans nos cœurs votre image et qui nous a donné l'espérance. Nous ne pouvons parler dignement du Roi des Rois, du Seigneur des Seigneurs, et nous ne pouvons atteindre, ni par la pensée, ni en imagination même, à un Être éternel, à un Être infini ; mais nous répéterons ces paroles sacrées, nous les répéterons avec respect et avec tremblement : « Et » Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui suis.* » Et il dit aussi : Tu diras ainsi aux en- » fans d'Israël, celui qui s'appelle *Je suis* » m'a envoyé vers vous ». O qu'il est grand notre Dieu ! nous l'adorerons en présence des Anges qui environnent son trône, et nous le célébrerons avec tous

les peuples de la terre. Il nous a dit ce qu'il étoit, et un jour peut-être nous apprendrons de lui ce que nous sommes, ce que nous sommes dans l'ordre général de ses conceptions et de ses vues; un jour nous connoîtrons le secret de notre destinée; un jour peut-être nous serons appelés à considérer les merveilles *que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues;* un jour enfin nous approcherons de ces sources fécondes de félicité qui annoncent la demeure de l'Eternel. Mais pour mériter tant d'honneur et pour devenir les élus de notre tendre père, il faut que nous puissions lui offrir le tribut de notre vie; *car ses yeux sont trop purs pour voir le mal:* belle parole des livres saints, qui sera le sujet de notre premier discours. Puissent nos forces s'accroître, en continuant notre route! puisse notre amour suffire à votre instruction, et notre zèle répondre à la tâche que nous avons entreprise! O Dieu! soutenez l'interprète timide de vos grandes pensées; élevez son esprit,

animez son langage, et que la piété des fidèles appelés à l'entendre, soit de jour en jour excitée et rendue plus fervente par les inspirations de votre grâce et de votre souveraine puissance !

DISCOURS II.

Union de la Morale aux Perfections divines.

Car ses yeux sont trop purs pour voir le mal.
Habacuc, chap. 1, ℣ 13.

L'HOMME qui s'est convaincu de l'existence d'un Être suprême ; l'homme qui s'est pénétré de cette vérité, et qui en a, pour ainsi dire, abreuvé son cœur et nourri sa pensée ; l'homme qui vit au milieu des consolations et des espérances attachées à une si douce croyance, est appelé, sans doute, à réfléchir sur l'usage qu'il doit faire des dons de son Maître, et des largesses de son Bienfaiteur.

Nous ne vivons pas sous l'empire absolu d'un instinct qui nous marque à chaque instant notre route. Un examen précède nos vœux ; un doute, nos résolutions : nous avons reçu le glorieux pouvoir de juger, de comparer, de choisir ; et l'esprit

qui multiplie nos idées, l'attention qui les fixe, la prévoyance qui étend au loin nos calculs et nos combinaisons, cette union majestueuse de propriétés morales; tout nous avertit que sur la scène du monde nous avons un rôle à jouer, et des devoirs à remplir. Nous sommes liés à un but hors de nous, et notre intérêt propre doit être en traité continuel avec l'intérêt des autres : telle est la condition, tel est l'effet nécessaire du libre essor de nos actions et de nos pensées.

Que devons-nous donc faire pour nous conduire avec sûreté dans ces routes croisées, et dans une carrière qui nous est inconnue, au sortir du néant ? Nous devons examiner s'il n'existe point de principe régulier, destiné par la nature à nous servir de guide.

Nous en trouverons un à l'origine de nos idées et au commencement, pour ainsi dire, de tous nos intérêts ; c'est le désir, c'est l'ambition de correspondre aux vues de celui qui nous a donné le jour, qui nous a placés sur la terre ; car nous le

savons bien, nous existons, nous allons de la vie à la mort sans aucun pouvoir dérivant de nous-mêmes. Mais connoîtrons-nous les vues de notre souverain Maître, si nous nous plaçons, comme nous le faisons à présent, avant les lumières de la Révélation ? Oui, nous pouvons les connoître, les préjuger du moins, en nous étudiant nous-mêmes, en élevant nos regards vers les cieux, en les promenant sur la terre, en réfléchissant sur l'esprit et le but d'une si vaste et si merveilleuse ordonnance.

Nous apercevons alors deux grandes vérités ; l'une, que la formation de l'univers appartient à un sentiment de bonté; l'autre, que l'amour de l'ordre éclate éminemment dans les œuvres de l'Eternel. Développons davantage ces deux vérités, avant de tirer les conséquences qui doivent servir de fondement à notre système de morale.

Que l'Auteur divin des mondes et de la nature ne soit un être bon, généreusement

bon; pouvons-nous en douter? N'est-ce pas à sa volonté, comme à sa puissance, que doit être rapporté ce système ingénieux des sensations diverses, source constante et féconde de tant de plaisirs? Et quelle part abondante n'avons-nous pas obtenue dans les riches dispensations de notre Père et de notre Dieu! Hélas! il nous seroit permis de croire que tout a été fait pour l'homme, pour cet être de choix aux regards de la Souveraine intelligence. Il n'est aucune des merveilles prodiguées autour de lui qui n'ait une relation avec sa faculté de jouir, avec ses besoins ou avec ses vœux; et, depuis les hauteurs des cieux, d'où l'astre du jour jette en torrens sur notre demeure ses magnifiques rayons, jusqu'aux retraites cachées où germent en silence les plantes salutaires et les fleurs destinées à embellir la terre, par-tout nous pouvons distinguer l'empreinte d'une intention bienfaisante. C'est par les délices du goût, c'est par l'attrait d'une saveur mystérieuse, que le Roi de la nature nous

appelle à profiter des sucs nutritifs devenus nécessaires à notre subsistance ; et c'est par d'autres enchantemens qu'il nous appelle à l'accomplissement de ses vues. Toujours des formes douces et séduisantes pour nous fixer à notre intérêt ; il semble nous dire : Mes amis, mes enfans, je vous demande, je vous prie, de vivre et d'être heureux. Mais la mort, la douleur !.... Attendez. Nous examinerons les objections des uns, les reproches des autres. Laissez-nous parler encore des signes éclatans de la bonté suprême.

Nous tenons de notre Maître le don, le précieux don de l'intelligence ; mais, en nous attribuant cette glorieuse prérogative, il a limité notre gouvernement, et ne s'est reposé sur nous du soin de notre conservation qu'avec une mesure véritablement paternelle. Il a tracé le cercle extérieur où notre liberté pouvoit agir ; mais il s'est réservé l'entretien tutélaire du mécanisme admirable, le ressort de nos sens et de nos plaisirs. C'est lui qui, par sa seule puissance, met en état

de vie ces fibres délicates et ces muscles nerveux assujettis à l'empire de notre volonté; c'est lui qui, par sa seule puissance, anime notre sang et le fait circuler à travers les vaisseaux innombrables dont notre organisation se compose. Toute cette partie de nous-mêmes subsiste et se perpétue sans nous, sans nos conseils et sans notre génie; ou, du moins, nous ne concourons à ce but que par des soins faciles et dans les limites de notre instinct. Notre esprit reste donc libre pour la tâche morale qui lui est confiée, et nous pouvons le consacrer tout entier au sage emploi de la vie, au progrès de nos connoissances, au culte d'amour et de reconnoissance que nous devons à l'Etre suprême. Nous pouvons, par lui, jeter un regard sur l'avenir, et jouir à tout moment des délices de l'espérance. Ah! qu'il y a de bonté dans cette division de notre être en deux administrations, et que l'idée en est magnifique! Le libre essor de notre intelligence, ce libre essor qui nous semble propre, nous auroit fait

oublier la dépendance où nous sommes d'une Autorité divine ; mais notre organisation matérielle nous ramène sans cesse à cette idée , en nous donnant le sentiment intime d'un assemblage harmonieux de moyens et de forces que nous n'avons point formé, et dont nous ne pouvons pas même pénétrer le mystère.

Etudions le système de nos facultés physiques et de nos facultés morales ; étudions les vues de notre divin Maître et leurs rapports avec notre bonheur ; regardons en nous et autour de nous , chacun selon le degré d'attention dont nous sommes susceptibles , et nous découvrirons chaque jour de nouveaux sujets de reconnoissance.

Quelle bonté encore dans l'idée sublime de l'espérance , dans cette association du présent aux jouissances de l'avenir, dans ce vague indéfinissable qui, terminant d'une manière douce et insensible notre horizon moral , achève et complète le système admirable du monde spirituel , et le rend parallèle au système du monde physique!

Elles sont attrayantes sans doute, les perspectives dessinées par notre imagination, puisque nous quittons pour elles les plus beaux spectacles de la nature!

Ah! qu'elles paroissent grandes et variées, les grâces que l'Eternel nous a faites! mais nous nous y accoutumons, nous naissons, nous vivons avec elles, et l'habitude nous y rend insensibles. Combien nos idées seroient changées, si nous obtenions par degrés les divers dons du ciel. Et pour faire mieux sentir cette vérité, servons-nous encore de la supposition dont nous avons fait usage dans notre discours précédent, mais en l'appliquant d'une manière différente.

Admettons un moment que l'homme fût un être riche seulement de trois ou de quatre sens; un cinquième, un nouveau dont il ne pouvoit se former aucune image, lui est tout-à-coup accordé; il en éprouve les délices, et des cris de bénédictions s'élèvent de la terre pour célébrer les bontés du Dieu tout-puissant. Oui, l'on remplit les temples, on y court, on

s'y presse, on verse des larmes de joie, et l'on ne sait de quelles expressions se servir pour manifester les divers sentimens dont on est pénétré.

La même reconnoissance, le même enthousiasme éclateroient en tous lieux et d'un mouvement unanime, si nous acquérions, pour la première fois, l'une des facultés morales dont notre puissance spirituelle est composée. Ah! quels seroient nos élans vers le ciel, notre ferveur religieuse, et l'abandon, le délire de nos actions de grâces, si, jusqu'à nos jours, simples êtres pensans et méditatifs, le miraculeux empire de la volonté sur l'action et le mouvement nous étoit enseigné; si, peu de tems après, il s'associoit à nos autres prérogatives, et formoit ainsi, comme à notre vue, un des accroissemens de notre apanage.

C'est donc pour avoir reçu toutes ensemble les magnifiques largesses de notre souverain Bienfaiteur, que nous ne fixons plus nos regards sur sa bonté; et ce sont nos longues jouissances qui nous ont fait des ingrats.

Je viens à vous maintenant, téméraires censeurs des intentions généreuses du Dieu de l'univers; oui, je viens à vous et avec tristesse, car je vous plains de contester ou de mettre en doute l'idée la plus nécessaire à l'homme. La vie, dites-vous, est un mélange de peines et de plaisirs; souvent même elle est importune, et la mort que se donnent plusieurs individus atteste cette vérité. Comment donc concilier un tel ordre de choses, ou avec la Toute-puissance ou avec la Bonté parfaite?

Nous pourrions d'abord répondre : Ce n'est pas à nous, ce n'est pas à des créatures bornées dans leur esprit, bornées dans toutes leurs facultés, que l'on doit demander de mettre en accord parfait deux idées infinies, deux grandeurs incommensurables. Nous ne connoissons de la puissance de Dieu que ses immenses ouvrages; et c'est assez pour notre respect, assez pour accabler notre entendement. Cette Puissance pourroit avoir des limites, que nous ne le saurions pas.

Nous voyons d'ailleurs que l'objection dont nous venons de parler, doit avoir un défaut, puisqu'elle subsisteroit dans toute espèce d'hypothèse figurée par notre imagination ; dans toute espèce de supposition, même la plus libre et la plus fantastique. En effet, si tous les êtres connus de nous étoient complétement heureux, on pourroit encore, en opposant la Puissance infinie à la Bonté infinie, demander pourquoi le nombre de ces êtres n'est pas plus considérable ; on pourroit demander pourquoi la matière inanimée, les rochers, les métaux, les sables de la mer ; pourquoi les feux du soleil, les rayons de lumière occupent dans l'univers un si grand espace ? L'Etre tout-puissant, sollicité par sa bonté, ne devoit-il pas réserver cette place à des êtres susceptibles de bonheur ? Enfin, après avoir admis toutes les multiplications d'êtres que l'imagination peut concevoir, l'objection ne seroit pas détruite ; car on pourroit encore demander pourquoi d'un être animé on n'en a pas fait plusieurs ; et à l'aide de la

subdivision à l'infini, ce principe de l'école, qu'on ne peut ni admettre ni contester, l'argument n'auroit point de fin. Ah ! fuyons les embarras que nous donne notre petite science, en faisant l'aveu de notre foiblesse. Nous ne pouvons définir ni connoître l'Esprit moteur qui régit l'univers ; et nous ne pouvons nous placer, même par la pensée, au milieu des perfections divines. Le poids que nos bras leveront est fixé par des lois immuables ; et de même le période auquel nos facultés morales atteindront, est irrévocablement déterminé. Tu iras jusque-là, nous a dit l'Eternel, et tu ne passeras point cette borne. Qu'il nous suffise donc de concevoir la suprême Puissance, en regardant les miracles sans nombre dont nous sommes environnés. Qu'il nous suffise de concevoir la suprême Bonté, en considérant les rapports établis entre le système général de la nature et notre bonheur habituel.

Ce sont les grandes masses qui doivent nous frapper, et non les exceptions en

petit nombre dont nous ne pénétrons pas le secret. Vous exagérez les peines semées sur notre route ; et en citant quelques suicides, l'expression peut-être d'un sentiment instantané, vous ne tenez aucun compte de cet amour de la vie si généralement senti ; vous dissimulez les soins continuels de l'homme pour conserver ses jours, non pas seulement dans la jeunesse, mais encore à cet âge où déjà le tableau du monde commence à pâlir, et où l'espérance redemande ses couleurs et son pinceau.

Enfin, vous vous rappelez toujours la Puissance de l'Auteur de la nature, quand vous voulez accuser sa Bonté ; mais avez-vous songé que non pas cette grande Puissance dont nous ignorons la limite, mais une Puissance de quelques degrés seulement supérieure à la nôtre, eût suffi pour faire de la demeure des hommes une vallée de larmes et de gémissemens. Nous le savons, et quelques tyrans nous l'ont appris ; les œuvres de persécution sont faciles : et si le Maître souverain de

l'univers

l'univers n'eût pas été bon, ce n'est pas lui qui auroit manqué de cavernes ténébreuses pour nous y renfermer, et d'apprêts infernaux pour varier nos tourmens et perpétuer nos douleurs.

Ainsi, lorsque le plus commun de tous les degrés de puissance auroit suffi pour condamner les êtres animés à un malheur sans interruption, ne croirons-nous pas à la Bonté divine en voyant la terre et les cieux s'unir et s'accorder ensemble pour composer nos plaisirs ? Oui, nous y croirons à cette Bonté ; nous y croirons avec émotion, avec reconnoissance, avec tous les sentimens qui peuvent être offerts en hommage au souverain Arbitre de nos destinées. Hélas ! nous en avons besoin de cette Bonté, lorsque nous offensons si souvent notre Protecteur par des plaintes injustes ou par nos murmures.

O Dieu ! vous nous pardonnerez. Nous sommes, envers vous, notre souverain Maître, ce que sont les enfans à notre égard ; nous les environnons de notre surveillance, nous leur prodiguons nos

soins; et à la moindre privation, au plus léger refus, ils murmurent ou se dépitent. Nous les aimons toujours; vous en ferez de même, généreux Bienfaiteur, Être des êtres, qui n'avez aucun besoin de nos louanges et de nos hommages. La bonté est en vous le complément de vos perfections; elle est essentiellement unie et à votre suprême sagesse et à votre puissance infinie. Oui, la bonté a marqué le but de vos œuvres; elle est ainsi de part dans leur magnificence : car selon nos idées, l'utilité est une des conditions du beau, du vrai beau, du beau pour le tems et les siècles : ainsi la conception de l'univers, ces mondes sur des mondes, ces astres rayonnans de lumière, cette pompe des cieux et les richesses particulières de la terre, celles que nous parcourons de nos regards, que notre esprit admire; tant de merveilles enfin ajoutées à tant de merveilles, que seroient-elles encore sans le but que nous voyons partout, le bonheur des êtres animés?

Oserions-nous le dire, la bonté est

l'intérêt personnel d'un Être sans rival, d'un Être au-dessus de tous les autres. Notre imagination du moins ne peut lui en attribuer aucun autre.

Oui, nous devons chercher notre Dieu dans tous les symboles qui annoncent la bonté. Il est, il vit essentiellement pour nous dans les plus doux mouvemens, dans les plus touchantes impressions de la nature; il est, il vit à perpétuité dans le bonheur de ses créatures, dans ses vues présentes et dans ses projets paternels; il vit, et dans le moment dont nous sommes témoins, et dans cet avenir qu'il a préparé pour ses élus. Il veille sur notre sort, il écoute nos plaintes, et il nous dit à tous, *Quelle affaire as-tu, Elie?*

Nous venons de retracer les principaux motifs de notre confiance en la bonté du Dieu de la nature : cette confiance est la vôtre sans doute; vous seriez trop malheureux s'il en étoit autrement. Aussi, dans ce moment, nous avons moins songé à vous rassurer qu'à montrer dans son

éclat la première perfection de la Divinité, celle qui doit servir de fondement à notre système de morale, et qui nous garantit la vérité des paroles de notre texte : *Car ses yeux sont trop purs pour voir le mal.*

Oui, ses yeux sont trop purs pour voir le mal; donnons à ce grand principe de nos actions un nouvel appui. Nous le trouvons encore dans le cercle de la Religion naturelle, le seul que nous parcourons en ce moment.

Dieu aime l'ordre, nous n'en pouvons douter. Il y a un but et une marche régulière dans tous ses ouvrages ; une pensée bienfaisante, un sentiment moral, sont en rapport continuel avec les lois qui régissent toutes les puissances physiques de l'univers. L'Auteur de la nature veut répandre le bonheur ; voilà le terme qu'il se propose ; et guidé par cette généreuse intention, il donne des sens aux êtres animés : et les rayons de lumière, la température de l'air, le cours des saisons, la variété, la saveur des plantes, tout,

aux cieux et sur la terre, est mis en relation avec ces mêmes sens, les premières sources de nos plaisirs.

Un pareil enchaînement, une égale sympathie, se font remarquer dans cette admirable union des deux élémens qui forment notre essence. L'esprit et la matière, l'action et la volonté, les réalités et les espérances ; tout est combiné avec une harmonie parfaite : et la méthode semble placée au milieu même des mystères dont nous n'apercevons que les effets. Enfin, notre force a sa mesure, notre intelligence son étendue, notre imagination son cours, notre liberté sa consigne ; et notre système moral, considéré dans son ensemble, n'est pas moins un prodige en régularité qu'un miracle perpétuel de Pouvoir et de Science.

O Dieu, quel ordre magnifique est déployé devant nous ! Nos regards en sont étonnés, et notre esprit s'élève aux plus hautes pensées ; mais pour suivre notre sujet, c'est à nos obligations et à nos devoirs que nous voulons en ce moment ramener votre attention.

L'homme, enrichi de tous les dons qui peuvent l'enorgueillir, découvre aisément, en s'examinant lui-même, que l'état social est sa destination sur la terre. La faculté de communiquer nos pensées, la faculté de les transmettre jusqu'aux générations les plus éloignées; les progrès que nous faisons dans la science par l'émulation; les encouragemens que la louange nous donne, et l'assurance qu'acquièrent nos idées au milieu des comparaisons et des parallèles; ces divers résultats qui s'accordent si complétement avec la perfectibilité dont nous sommes susceptibles, nous marquent distinctement notre route, et nous apprennent que nous sommes appelés par la nature à vivre avec nos semblables.

Nous la trouverons belle cette vocation, si nous réfléchissons qu'elle nous associe aux vues générales de l'Être suprême, de l'Etre éminent en bonté, de l'Être qui se répand sans cesse autour de lui pour semer et multiplier le bonheur; de l'Être enfin qui exécute avec ordre et avec régularité tous les projets conçus dans son

amour, tous les desseins tracés par sa sagesse. Oui, les vertus sociales et le système de moralité qui en forme la base, sont une imitation des grandes pensées de notre Dieu, et en même tems le plus beau culte que nous puissions lui rendre!

La vie solitaire tient oisives et inutiles une grande partie des facultés dont le ciel nous a doués; et ce n'est pas là ce que veut de nous notre souverain Maître. Mais pour se réunir avec ordre en communautés nombreuses, pour établir un concert entre les intérêts de chaque individu, pour apaiser le tumulte des passions rivales, il faut y élever avec respect l'autorité de la morale religieuse; autorité précieuse, l'image ou la ressemblance de cette force toujours agissante choisie par l'Être suprême pour tenir en harmonie tous les élémens et toutes les substances de l'univers. Conformons-nous dans notre empire terrestre, dans cet empire confié à notre pouvoir intellectuel, conformons-nous à l'esprit des lois divines, et recherchons, étudions nos devoirs dans le plus

magnifique et le plus imposant de tous les livres, dans les œuvres de l'Eternel.

Ces œuvres, nous l'avons dit, rappellent sans cesse à notre esprit l'ordre dans l'exécution, la bonté dans le principe. Et la morale est-elle autre chose que l'union de l'ordre avec la bonté? La bonté, distinctement exprimée par la tendance de tous nos devoirs à l'affermissement du bonheur commun; et l'ordre, également nécessaire, lorsque, sous le nom de *justice*, il sert de garant aux propriétés, de mobile au travail, de sauve-garde à la paix intérieure, et de soutien perpétuel au système ingénieux et bienfaisant des sociétés politiques.

La bonté de Dieu est infinie comme son amour; l'ordre qu'il fait observer est vaste comme sa pensée.

La morale des hommes s'applique à une administration circonscrite, à une administration proportionnée au petit espace dont nous avons été rendus possesseurs; mais cette morale est de même empreinte, et empreinte uniquement,

des deux caractères sublimes que nous remarquons dans la formation et le gouvernement du monde.

Ce rapprochement fixera sans doute votre attention : il grandit, il relève nos fonctions sur la terre ; et nous devons nous plaire à retrouver par-tout le sceau du même Maître.

Enfin, je suppose un moment les hommes devenus indifférens aux leçons que leur donne le grand spectacle de l'univers, aux leçons que leur donnent les œuvres du Très-Haut, cette image vivante de ses perfections ; je les suppose encore absolument distraits, et devenus incapables de recevoir aucune instruction par la méditation de leur esprit : n'auroient-ils pas un intérêt secret qui leur serviroit d'éveil ? n'auroient-ils pas une conscience, un œil intuitif, où les principaux traits de la Divinité, où ses rayons se réfléchiroient ?

D'où vient en effet ce mouvement général de la part des hommes, ce mouvement

naturel qui les porte à invoquer l'Être suprême au milieu de leurs inquiétudes et de leurs alarmes? d'où vient-il ce mouvement presque involontaire, si ce n'est du sentiment qu'il existe au ciel un Dieu de bonté ?

D'où vient en même tems ce combat, ce remords de la part des hommes, quand ils enfreignent ouvertement les lois de la morale, quand ils s'abandonnent à des actions criminelles ? d'où vient-il ce remords, si ce n'est de la conviction que, par une telle conduite, ils offensent un Maître puissant *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal ?* Ils ne peuvent méconnoître, ils ne peuvent oublier, même dans l'étourdissement de leurs passions, qu'ils ont un usage à faire de leur vie, un compte à rendre de leur liberté ; et ils ne sauroient sans peur dire à l'Être suprême : Nous avons tourné contre vos vues bienfaisantes l'esprit que vous nous aviez donné, la force que vous nous aviez communiquée, les facultés dont vous nous aviez enrichis.

Ah! n'en doutons point; la tranquillité du vice et la croyance en Dieu sont incompatibles. Ce Dieu que nous adorons, ce Dieu qui a formé les cieux et la terre, réunit en son essence le beau moral dans le plus haut degré de perfection ; et nous ne saurions concevoir autrement sa nature et son être. Oui, c'est en lui que nous pouvons, que nous devons chercher le pur, l'inaltérable modèle des vertus que nous estimons sur la terre. Heureux que nous sommes d'être placés sous la protection d'un tel Maître! heureux que nous sommes d'élever avec espérance nos regards jusqu'à lui!

Hélas! nous serions d'abord effrayés, en pensant que nous adressons nos prières à celui qui tient de la même main la trame de notre existence et les ressorts des cieux ; à celui qui, de la même force, anime notre souffle de vie, et met en mouvement les mondes innombrables dont le firmament est peuplé : mais nous sommes plus que les cieux, plus que les mondes, auprès d'un Dieu de bonté, auprès d'un Dieu

qui s'est épris du bonheur dont il pouvoit être la source. Douce consolation! adorable pensée! et qui nous conduit naturellement à vous montrer un nouveau rapport de la morale avec les perfections divines.

Nous sommes aimés de notre Créateur; ce nom que nous donnons au Dieu de l'univers, ce nom seul, l'expression d'une relation sublime, doit nous remplir d'espérance. Nous sommes aimés de notre Créateur; nous en sommes aimés. Nous devons donc aider ses vues pour le bonheur des êtres intelligens et sensibles qu'il a faits à son image; et pour atteindre à ce but, le seul moyen qui nous soit donné, c'est la morale, la morale et les devoirs qu'elle impose. Nulle association politique ne peut subsister sans elle; et, de même, nulle confiance entre les particuliers, nulle union dans les familles, nulle sûreté dans le commerce, nul repos dans la possession, nul pacte de durée entre les nations, nulle tempérance même dans

les mesures du gouvernement. Jugez si la morale n'est pas bienfaisante de sa nature, et s'il est sur la terre un autre tribut digne d'être offert en reconnoissance à l'Être des êtres, au Dieu qui nous anime, et qui, du haut des cieux, nous protége par sa puissance, et s'unit à nous par sa bonté.

La morale, considérée dans nos rapports d'homme à homme, est une sympathie raisonnée ; et dans nos rapports intimes, dans les relations de nous avec nous, elle sert de guide à nos déterminations et de frein salutaire à notre liberté. La morale est encore dans l'ordre social la plus douce des autorités ; et dans l'administration, dans le maniement des affaires publiques, elle est la meilleure sagesse. La morale enfin, sous l'aspect de la Religion, est le point de réunion des pensées de l'homme avec les pensées du Créateur ; et rapprochée de nos intérêts à venir, elle devient le principe de nos espérances, puisqu'elle indique la route où nous pouvons obtenir un mérite auprès

d'un Dieu de justice, auprès d'un Dieu de compassion et de charité.

La morale réunit ainsi les plus grands caractères; et c'est encore un de ses traits remarquables d'être sans cesse présente à nos regards ou à notre souvenir; de l'être autant par les remords, au moment où nous nous éloignons d'elle, que par la paix de l'ame au moment où nous lui rendons un culte. O Dieu parfait! c'est de vous que nous tenons une législation dont l'esprit sublime se rapporte exactement et à notre nature, et à notre félicité: elle nous vient de vous cette législation gravée au fond de notre conscience; elle nous vient de vous, et nous ramène à vous.

Ah! quel hommage de reconnoissance pourrons-nous offrir chaque jour à notre généreux Bienfaiteur! Nous sommes ses créatures, que ferions-nous pour lui? Nous n'avons point d'héritage à part de ses dons; nous ne possédons rien qu'il ne puisse reprendre. Ah! du moins nous nous dirons, nous nous souviendrons que-

ses yeux sont trop purs pour voir le mal, et nous cercherons à rendre dignes de son approbation nos actions et nos pensées. Nous nous dirons, nous nous souviendrons qu'il est le Dieu de bonté, le Dieu de l'ordre, de l'ordre universel ; et nous observerons les lois de la morale, ces lois de sagesse et de charité ; enfin, toujours respectueux envers l'Être suprême, nous voudrons que notre conduite soit en rapport avec ses perfections ; et notre vie d'un moment, avec les tems éternels dont il dispose. Veuille l'Etre suprême seconder nos efforts, et nous guider par sa lumière dans le chemin difficile que nous avons à parcourir ! Ce chemin mène à lui ; manquerions-nous de courage? Ce chemin mène à lui; y entrerions-nous avec nonchalance, y marcherons-nous d'un pas incertain ?

O notre Dieu, que vos regards paternels ne se détournent point de nous ! *vos yeux sont trop purs pour voir le mal ;* mais voici : nous renoncerons à nos habitudes vicieuses, et nous renaîtrons à la

vertu, nous renaîtrons aux sentimens que vous aimez, et nous nous réjouirons d'être aperçus de l'Eternel ; nous nous réjouirons de sa toute-présence. Malheur à celui qui craindroit cette pensée ! Malheur à celui qui demanderoit aux ombres de la nuit de l'environner, et aux tènèbres du sépulcre de le couvrir! Hommes infortunés, qui fuiriez la justice de l'Être suprême, et qui ne connoîtriez pas sa miséricorde ; que la Religion, ses enseignemens, ses consolations, vous préservent d'un si triste sort, en préservent chacun de vous en particulier! Ah ! puisse cette Religion sainte vous purifier, vous éclairer, et vous mettre en état de paroître sans frayeur aux regards du Maître du monde, aux regards de celui *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal!*

DISCOURS III.

Sur la Providence.

Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Eternel. *Esaïe, chap.* 55, *v.* 8.

Les hommes doivent se défier de leurs lumières ; les hommes doivent se montrer réservés et circonspects, lorsqu'ils se permettent de juger les décrets de la Providence : *car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Eternel.*

Les réflexions que nous offrirons sur ces belles paroles, auront un rapport immédiat avec les enseignemens retracés dans notre précédent discours.

Nous avons montré que la morale étoit essentiellement fondée sur la connoissance des perfections de Dieu, sur la connoissance des perfections d'un maître *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal.*

Vous aurez remarqué peut-être qu'en approfondissant, comme nous l'avons fait, une vérité première dans l'ordre des vérités religieuses, nous avons gardé le silence sur une objection importante ; mais nous nous étions proposé de la traiter séparément, et nous le devions, puisqu'elle se trouve unie à un vaste sujet, à l'idée que nous pouvons nous former de la Providence divine.

On dit, on le répète : Comment croirions-nous à la peinture qui nous est faite des perfections de l'Être suprême, à son amour pour la vertu, à sa haine du crime ? comment y croirions-nous, lorsque nous voyons sans cesse le triomphe des méchans et le malheur des justes ? Ou le Roi des cieux n'a point de puissance, ou il détourne ses regards de la conduite des hommes, appréciant avec indifférence le bien et le mal, la sagesse et la déraison. Voilà le langage de l'impiété ; voilà l'argument dont se saisissent les hommes sans principes, sans mœurs, et que l'idée d'un surveillant inquiète ; voilà

l'argument aussi qui jette dans le doute plusieurs ames honnêtes, mais craintives, et trop souvent en défiance de leur jugement, de leur instinct, de leurs premiers sentimens.

Méditons en commun sur une difficulté digne sans doute de notre attention. Hélas ! il en est plusieurs dans le système du monde moral, comme dans le système du monde physique, qui peuvent embarrasser notre esprit ; car l'objet de nos études est immense, et l'étendue de nos facultés est bornée. Elles disparoissent cependant ces difficultés, elles s'affoiblissent du moins sensiblement, lorsqu'on cherche l'instruction de bonne-foi, et qu'on désire sincèrement d'affermir sa confiance aux idées religieuses, idées si fécondes en vérités simples, et la source en même tems de nos plus précieuses consolations.

L'INTERVENTION continuelle de la Providence au milieu des actions des hommes ; la prompte récompense des unes, la

punition subite des autres ; cette intervention, toujours agissante, seroit incompatible avec le système universel que Dieu s'est proposé dans sa haute sagesse : elle seroit une sorte d'atteinte à la beauté de notre nature morale ; elle seroit encore destructive de nos plus chers intérêts. Voilà les grandes vérités que nous aurions à examiner, avant d'accuser la Justice divine, avant de nous livrer à d'aveugles murmures. Soutenez ici votre attention.

Dieu a voulu placer au milieu de ses œuvres, des êtres intelligens et libres : cette superbe conception, ce dessein magnifique de la part du souverain Auteur de la nature, a dû régler et dominer, pour ainsi dire, toutes les autres dispositions émanées de sa sagesse.

La liberté de l'homme n'eût point existé, n'eût existé du moins qu'imparfaitement, s'il eût subi une punition, s'il eût joui d'une récompense, à mesure qu'il se seroit éloigné ou rapproché des lois de la morale. Guidé alors dans toute sa conduite par des motifs instans et décisifs, sa raison,

sa prévoyance, lui seroient devenues inutiles. L'avertissement de la douleur, ou l'appel à un plaisir prochain, auroient fixé toutes ses déterminations; et son esprit eût été soumis à des lois aussi impérieuses que son être physique. Ce n'est point là le système que Dieu s'est proposé dans la formation de l'homme moral, de l'homme intelligent, de l'homme libre. Nous lui demanderions d'agir dans un sens différent de ses hautes pensées, si nous attendions sans cesse au milieu de nous l'intervention de son pouvoir suprême. Ce seroit alors un autre plan, une autre architecture, s'il est permis de s'exprimer ainsi; et cette combinaison n'auroit pas pu s'accorder avec la dignité que le Maître du monde vouloit donner à notre nature. On pourroit presque le dire, ce seroit aspirer au rang d'automates, que de solliciter des récompenses et des punitions soudaines, et de ne laisser ainsi aucun champ, aucun espace à l'action de la liberté, au jeu de la raison et de la prévoyance. *O Eternel! nos voies ne sont*

pas vos voies, nos pensées ne sont pas vos pensées !

Voyons maintenant comment le même ordre de choses que nous semblons regretter, seroit destructif de nos plus précieux intérêts.

Notre vie sur la terre n'est que d'un instant ; mais la perspective de l'avenir, une espérance vague, indéterminée, anime nt, embellissent notre rapide passage. Nous nous voyons environnés de l'éternité, et nous sommes doués d'un esprit qui s'étend à une distance infinie ; d'un esprit qui franchit les plus grands intervalles. Nous avons ainsi, même sans le secours de la Religion, une confiance plus ou moins affermie dans le retour ou la continuité de notre existence. Or cette confiance, si douce, si précieuse, seroit-elle la même, si, par des punitions et des récompenses soudaines, notre sort étoit complété sur la terre ? Ah ! nous ne voudrions pas que cette vie fût notre unique apanage ; nous désirons qu'elle soit

un commencement dans notre destinée, et nous devons aimer le système qui l'offre sous cet aspect à nos regards. Nous sommes ainsi liés à l'avenir par les objections même que nous trouvons à faire au présent.

Bénissons donc notre Dieu d'avoir mis le dernier but loin de nous, si c'est à ce prix seul que nous sommes libres, si c'est à ce prix seul que nous acquérons un mérite. Et rendons hommage aux lois de sa Providence, à cette belle ordonnance morale, toujours en rapport avec la dignité de notre nature, toujours en rapport avec les espérances qui charment notre cœur et l'associent aux jouissances de notre imagination. Respectons les mystères que nous ne pouvons pénétrer. Nous sommes les créatures, et non les conseillers du Très-haut; nous sommes l'œuvre de ses mains, et non les agens de sa force, ou les régulateurs de sa puissance.

Fixons, arrêtons nos regards sur les grandes vérités qui nous rendent certains de la bonté de notre souverain Maître,

et recherchons leur abri ; retirons-nous vers elles quand notre foible raison ne peut ni tout expliquer ni tout entendre. *Ce sont les hauteurs des cieux, qu'y ferois-tu? C'est une chose plus profonde que les abymes, qu'y connoîtrois-tu?*

En développant, comme nous venons de le faire, la contradiction formelle qui existeroit entre le beau système du monde moral et l'intervention immédiate de la Providence au milieu des actions des hommes, nous nous sommes proposé un but cher à votre cœur, et digne, sous tous les rapports, de l'intérêt des fidèles. Nous avons voulu repousser les objections dont se servent les hommes irréligieux pour supposer à l'Etre suprême un sentiment d'indifférence au bien et au mal.

Vous vous garderez, sans doute, de donner à nos réflexions une étendue qui en dénatureroit et l'esprit et le sens. Dieu n'a pas voulu rendre vaine la liberté, il n'a pas voulu rendre inutile l'intelligence de l'homme, en se montrant à chaque

instant le rémunérateur ou le vengeur de nos actions et de nos pensées. Mais on s'aveugleroit volontairement si l'on refusoit de reconnoître l'amour de l'Etre suprême pour la vertu, et sa haine du crime, Il apparoît, ce sentiment, non pas dans un jugement instantané qui nous travestiroit en esclaves, mais dans le plan général auquel la race humaine est unie : il apparoît, ce sentiment, dans les rapports habituels de la morale avec le bonheur ; rapports que les exceptions seules obscurcissent à nos regards.

Les gens de bien, dites-vous, sont malheureux, et les méchans triomphent. Oui, quelquefois; mais la société, l'ensemble de la vie, nous présentent un autre spectacle. Venez à notre aide lorsque nous soutenons cette vérité ; venez à notre aide, hommes vertueux, vous qui avez été fidèles aux lois du devoir ; vous qui avez respecté les droits des autres, et qui n'avez point enté votre intérêt sur leur dommage ; vous qui avez fait du bien selon vos forces, et qui avez aimé Dieu dans

votre prochain, venez à notre aide, et parlez-nous du bonheur dont vous avez joui lorsque vous rentriez en paix au-dedans de vous-mêmes, et lorsque vous cherchiez avec confiance les regards de l'Etre suprême. Parlez-nous du bonheur dont vous avez joui lorsque vous trouviez toujours un guide dans la morale, et que vous ignoriez ainsi les tourmens de l'incertitude et les persécutions du remords. Dites-nous si vous avez jamais regretté les avantages qu'auroit pu vous procurer une action mal-honnête, et si l'estime que vous avez recueillie ne vous a pas mieux servis dans vos calculs personnels que la fraude ou l'injustice n'auroient pu le faire ?

Mais nous n'avons pas besoin de vous interroger : la sérénité qui règne sur votre visage, et qui peint si bien le repos de votre ame ; cette sérénité, l'apanage du juste, répondroit seule à tous nos doutes. Vous avez été jeunes avec pureté, vertueux à l'âge mûr ; et vous entrez dans la vieillesse environnés de souvenirs qui vous donnent de la confiance et vous prêtent

de la dignité. Ah ! que cette dernière empreinte d'une belle vie a d'expression pour nous; elle marqueroit seule la récompense attachée à l'observation rigide et soutenue des principes de la morale. L'homme vertueux a connu, comme d'autres, les traverses de la vie; il éprouva de même ou les persécutions de la haine, ou les traits de la calomnie : mais on ne l'a point abattu, on n'a jamais troublé sa piété. Il a dit au fond de son cœur : *Mon droit est auprès de l'Eternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu.*

Qu'elle est différente la destinée des hommes d'un caractère opposé; ce sont eux-mêmes que nous appellerions en témoignage : et n'en doutons point; si, parvenus au terme de leur carrière, ils jetoient un regard sur le tems qui n'existe plus pour eux ; s'ils le considéroient fixement, et s'ils nous racontoient leurs pensées, ils diroient presque tous qu'en abandonnant le culte de la Religion et de la vertu, ils n'ont fait aucun profit en bonheur. Ils

ont quelquefois obtenu, par des voies répréhensibles, l'objet de leur ambition ; mais les jouissances qu'ils se promettoient se sont flétries, et le mécontentement d'eux-mêmes leur est resté. Qu'ils l'avouent ; ils ont considéré avec envie la marche assurée de l'homme de bien, et ils regrettent les sacrifices qu'ils ont faits à des illusions. Ah ! si nous pouvions, disent-ils, recommencer la vie ; si nous pouvions faire usage de notre expérience, nous ne quitterions pas la sagesse : cette sagesse, c'est la morale.

Tel seroit encore le langage intérieur de tous les hommes, même de ceux qui ont le moins de reproches à se faire aux regards du monde. Hélas ! en est-il qui n'aient pas à joindre le souvenir d'un revers au souvenir d'une faute ! Les peines attachées à la violation de nos devoirs deviendroient une vérité commune et générale, si les hommes ne résistoient pas à l'aveu de leurs foiblesses ; s'ils ne dissimuloient pas leurs repentirs ; s'ils ne renfermoient pas au-dedans d'eux-mêmes,

et sous le scellé de leur amour-propre, les instructions acquises par leur expérience; instructions quelquefois sévères, et que nous ne dévoilons jamais en entier, même à nos plus intimes confidens, tant nous avons le goût, le besoin, l'habitude, de nous parer aux yeux des autres. N'en doutons point; si nous pouvions connoître ou suivre de près les actions de ceux qui accusent la Providence, et qui la dénoncent comme indifférente au bien et au mal; si nous pouvions parcourir le registre de leur conscience et les feuillets qu'ils passent eux-mêmes, nous remarquerions peut-être que les disgraces douloureuses d'un ambitieux ou d'un ardent ami des honneurs, du pouvoir et de la fortune, se lient par un rapport immédiat, ou par un enchaînement prolongé, à une faute, à un premier pas, dont une observation plus rigide de la morale les auroit préservés.

Oh! non; ce n'est pas le système du monde qui est en discorde, ce n'est pas son Auteur qui se méprend; mais quand nous pourrions tout expliquer par nos

torts et par nos foiblesses, nous échappons à la vérité, et nous sommes séduits par un négociateur rusé qui cherche à nous égarer: ce négociateur, cet intermédiaire, c'est nous-mêmes; défenseur toujours prêt à nous excuser et à rejeter sur la destinée le résultat de nos erreurs et de nos passions criminelles.

Nos réflexions sur la connexion fréquente du malheur des particuliers, avec l'usage qu'ils ont fait de leur intelligence et de leur liberté, s'appliqueroient de même aux sociétés politiques. L'histoire, toujours tardive dans ses instructions, ne nous transmet qu'une partie des élémens propres à former notre jugement; mais nous voyons, en l'étudiant, que de grandes fautes en morale, ou de la part des nations, ou de la part des gouvernemens, ont été souvent l'origine première des adversités éclatantes dont les annales du monde ont conservé la mémoire.

Demanderoit-on, pour embarrasser notre foi, quel étoit le mérite des vainqueurs, et de quelles vertus ils avoient à

se renommer ? Nous répondrions qu'ils pouvoient être de simples instrumens dans l'ordre de la Providence ; et qu'au sein même de leurs triomphes, ils songeoient aux disgraces dont ils étoient menacés ; et quelquefois, devenus oppresseurs, ils n'apercevoient, au faîte de leur pouvoir, que la profondeur des abymes dont ils se trouvoient environnés.

Ne les avez-vous pas vus, ces désolateurs de la France, ces tyrans sanguinaires, ces monstres cachés sous nos traits ? Hélas ! étoient-ils pour nous le *fléau du Seigneur ;* ou devons-nous uniquement leur apparition à la corruption du siècle et au cours inconnu des passions, qui sont une dépendance de notre nature ? Ils disoient avec triomphe : Le crime nous réussit, et nous seuls en avons découvert la puissance ; nous savons employer avec habileté la violence et l'hypocrisie : nous avons asservi le peuple à des mots auxquels nous ne croyons pas nous-mêmes, et nous l'avons habitué à nous chercher des victimes ; nous avons sacrifié l'innocence selon

nos goûts et notre caprice ; nous avons fait comparoître devant nos tribunaux abominables les femmes et les enfans, les malades et les vieillards ; et là, nous les avons tenus attachés comme des brebis aux portes d'une boucherie. Nous avons invoqué la justice pour ravir le bien d'autrui ; la liberté, pour multiplier les chaînes et pour interdire les plaintes ; l'humanité, pour arroser de sang les places publiques. Ils disoient encore : Nous avons mis en mépris tous les devoirs, et nous avons offert à la dérision toutes les vertus ; le père a désavoué son fils, le fils a paru comme accusateur de son père ; et, pour allumer toutes les haines, nous avons encouragé le mensonge, récompensé la calomnie, et salarié le faux témoignage. Enfin, nous jouant du ciel autant que de la terre, nous avons renversé les autels de la Religion, et nous avons chassé des lieux saints les adorateurs du Maître du monde. Nous avons fait tout cela, ont dit les impies, et les foudres du ciel ne nous

ont

ont point frappés, et la lumière du jour ne s'est point obscurcie. Le Dieu des vengeances ne songe point à nous ; il nous laisse vivre en triomphe au milieu de nos victimes, et il n'a point brisé le couteau destiné à nos sacrifices. Chaque jour, au contraire, notre force s'est accrue, notre autorité s'est élevée ; et cette grande nation, que nous appelions *nos concitoyens* par moquerie, s'est agenouillée devant nous.

Ils parloient ainsi dans leur aveuglement, ces hommes devenus célèbres par tant de crimes ; ils parloient ainsi, et le plus haut période de *leur orgueil* a été l'heure de leur défaite et le signal de *leur écrasement.* Ils ont été renversés, maudits, et foulés aux pieds ; et leurs derniers momens ne leur ont présenté qu'un désert ; aucun regard de pitié, aucune parole de consolation, n'ont adouci les tourmens de leur conscience, n'ont calmé leur épouvante sur l'avenir, n'ont suspendu la rage qu'excitoient en eux une humiliation si honteuse, un abaissement

si précipité. Enfin, ils ont disparu de la terre, aux cris de joie de la nation dont ils avoient été les tyrans, aux cris de joie de tous les peuples auxquels ils avoient offert un spectacle d'horreur. Quelle fin ! quelle chute !

Ce résultat d'un règne si passager, peut-il faire dire à personne, que le sort des méchans est heureux, que leur destinée est digne d'envie ? Et si nous avions le courage de fixer encore un instant nos regards sur ces hommes, dont le triomphe sembloit une exception à l'ordre éternel de la Providence, nous jugerions leur mort moins affreuse pour eux que leur vie. Le calme, le repos leur étoit inconnu ; et poursuivis par des pensées dévorantes, ils étoient leurs démons et portoient l'enfer avec eux. Ils avoient rempli, refoulé leur ame de crimes et de crimes, et leur nature en étoit forcée ; leur nature perverse ne pouvoit y suffire. O justice du ciel ! que vous avez été prompte ; que vous l'avez été, même pour nous qui apprécions le tems à une

si petite mesure ; même pour nous, possesseurs d'un seul de ces instans qui se détachent de la durée des siècles, qui passent avec la rapidité de l'éclair, et qui tombent à flots de l'éternité !

Oui, le méchant fait une œuvre qui le trompe. Cette belle expression des livres saints n'eut jamais une application plus évidente et plus précise qu'aux jours funestes et à l'époque désastreuse dont nous venons de vous rappeler le souvenir.

J'ai vu le méchant terrible et verdoyant comme un laurier vert : mais j'ai passé ; et voilà, il n'est plus.

Ils sont tombés, ces hommes si puissans ; ils ont péri, ces tyrans de la France, ainsi que les premiers compagnons de leurs forfaits ; et le châtiment qu'ils ont subi, la mémoire qu'ils ont laissée, serviront d'épouvante aux êtres de leur espèce, si jamais la nature en reproduisoit de semblables.

Ici néanmoins, je vous entends, ou je lis dans votre pensée. Voilà pour les

bourreaux, dites-vous ; mais leurs victimes, leurs innocentes victimes, quelle protection ont-elles reçue du ciel ? Elles ont en vain réclamé l'assistance du souverain Maître du monde. Leurs pères, leurs enfans, leurs épouses éplorées, ont en vain tendu vers lui des mains suppliantes, ont fait en vain retentir les airs de leurs cris pitoyables : nul secours n'est venu, nul bras libérateur ne s'est déployé, et l'on a consommé tous les sacrifices. Pleurez, familles infortunées ; pleurez, vous en avez le droit ; vos larmes ne seront point injurieuses à l'Eternel, et il répandra sur vous ses consolations : nous l'en prions du moins, nous l'en conjurons de toute la puissance de notre ame. Mais vous qui, avec l'esprit seul, et quelquefois avec un sentiment d'indifférence, insultez à la Providence et voudriez la faire comparoître devant votre tribunal pour demander une explication de ses décrets; vous qui êtes ainsi, qu'attendez-vous d'un ministre du Seigneur, et quel discours vous adressera-t-il, à l'ouïe de vos

accusations et de vos murmures? *Contestera-t-il* avec vous au nom de l'Eternel? Non; il vous dira que les lois générales de la Providence, ces lois tutélaires, ces lois abondantes en bienfaits, doivent en imposer à vos doutes et à vos inquiétudes. Un instant qui embarrasse votre esprit, cet instant pris dans l'immensité des tems, ne peut altérer les sentimens d'admiration, de reconnoissance et de respect dont nous sommes pénétrés chaque jour de notre vie, dont nous sommes pénétrés en apercevant le rapport constant des merveilles de la nature et des œuvres célestes avec le bonheur de la race humaine. Nous n'avons pas été appelés à connoître dans toute son étendue le vaste enchaînement du monde moral, et nous ne pouvions pas l'être, puisque cet enchaînement déborde la vie présente, ainsi que nous vous le rappellerons bientôt. Loin donc qu'il nous soit permis de faire usage d'une exception pour inculper l'ordre universel, c'est à nous d'interpréter cette exception dans le sens des grandes choses qui, par une

harmonie frappante et par leur invariable uniformité, ne peuvent jamais cesser d'être le principe véritable, le principe élémentaire de nos opinions et de notre confiance. Ah! sans doute, en considérant les preuves éclatantes, les preuves innombrables de cette Providence tutélaire, nous aurions le droit de répondre à ceux qui nous adressent leurs murmures, à ceux qui fixent toute leur attention sur une époque particulière, et qui nous en demandent compte, nous aurions le droit de répondre : Allons adorer notre Dieu ; allons *sur la montagne sainte*, raconter, célébrer ses grâces infinies et ses bontés éternelles.

Non, vous ne serez point effrayés, vous dont le cœur est affermi par la piété ; vous ne serez point effrayés d'une exception apparente aux idées que vous avez conçues de la Providence divine. Le système général établi par l'Être suprême n'est point ébranlé ; il subsiste en son entier ; et si votre esprit, avide de tout expliquer, de tout entendre, s'inquiétoit

de ses doutes ou de son ignorance, vous vous rappelleriez ces belles paroles de notre texte : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Eternel.*

Vous l'aurez remarqué sans doute ; c'est uniquement en arrêtant vos regards sur les œuvres connues du Dieu de l'univers, que nous avons tâché d'affermir votre foi dans sa Providence. C'est du passé, c'est du présent, que nous avons tiré nos preuves ; et l'avenir, ce tems sans mesure, reste là tout entier pour compléter vos motifs de persuasion.

Il y a dans ce tems qui vient après nous, dans ce tems sans mesure, des moyens de compensation pour les distributions dont vous vous plaignez. Vous reconnoissez un Être suprême, et vos murmures l'attestent ; car voudriez-vous adresser des reproches à une aveugle nécessité ? Laissez donc faire à celui qui abonde en puissance. *Nous ne voyons que les bords de ses voies ;* mais une

heureuse pensée ne nous quittera point. Les conceptions du Dieu fort ne sont pas terminées, sa volonté n'est pas anéantie au moment où nous disparoissons de la terre. Il étoit avant son système; il le suit, le maintient; il l'achevera. Il appellera les justes à lui, et les regardera d'un œil favorable; il leur réserve une place, qui sera le second degré de leur destinée, qui les dédommagera des traverses attachées à leurs premiers pas. Et alors, selon l'expression des Livres saints, *ce sera le tems de chaque chose.*

Considérons donc la vie, ce qu'elle est en effet, l'ouverture d'une vaste scène dont le dernier terme nous est inconnu; et ne jugeons pas un commencement comme une œuvre complète. Quelquefois la justice se consomme sous nos yeux; quelquefois elle tarde; et quelquefois elle est gardée pour *les assises* solennelles du Roi de la terre et des cieux. Heureux les hommes dont la cause sera portée à ces *grands jours!* heureux s'ils ont aimé Dieu, s'ils l'ont servi, s'ils ont eu confiance

en leur Juge! *Et Dieu dit à Noë : Entre toi et toute ta maison dans l'arche, car je t'ai vu juste devant moi en ce tems.*

Nous avons vu de nos jours une révolution qui nous a paru semblable à un déluge ; et nous aurions pu dire avec Moïse, en parlant par image, que *toutes les fontaines du grand abyme s'étoient rompues, et que les bondes des cieux s'étoient ouvertes.* Un juste, entre plusieurs, avoit frappé vos regards ; il étoit élevé sur le trône, et tous les symboles de la grandeur, tous les rayons de la gloire environnoient sa personne ; mais sur-tout il aimoit le bien, il cherchoit à le faire, et il rapportoit à son Dieu le pouvoir dont il étoit dépositaire. Vous l'avez vu dans l'abandon, poursuivi par ses ennemis, en proie à leur aveugle fureur ; et vous avez attendu jusqu'au dernier moment sa délivrance. Vous avez cherché des yeux l'arche sainte qui pouvoit lui servir d'asyle ; elle n'est point venue : et quand vos espé-

rances ont été trompées, vous avez murmuré contre la Providence, et vous avez osé l'accuser dans votre cœur et dans vos discours. Y pensiez-vous ? Ah ! que n'avez-vous imité l'innocente victime ! elle étoit environnée des horreurs de la mort, que son ame continuoit à bénir le nom de l'Eternel. Oui; celui qui faisoit tant de pertes en quittant la vie, se confioit à son Créateur ; et jamais une incertitude ne vint le troubler ; jamais du moins il ne se permit un murmure contre le souverain Dispensateur des événemens. Ah ! n'en doutons point, il l'aura trouvée cette arche de salut que vous réclamiez pour lui ; il l'aura trouvée, non pour se mettre un moment à couvert des méchans en passage sur la terre, mais pour arriver au séjour de l'éternelle paix. Ne la voyez-vous pas la barque du Seigneur qui vient chercher les justes au moment où la mort les a séparés de leur séjour d'épreuve ; la voilà qui sillonne le tems, cet océan sans bornes, et qui va de mondes en mondes y prendre les élus du Dieu de l'univers. Nous le

reconnoissons, ô notre souverain Maître, les cieux et les abymes vous sont ouverts pour récompenser ou pour punir ; et les petites gradations qui marquent ici-bas votre Justice et votre Providence, sont imperceptibles dans l'immensité de vos plans, dans la succession infinie de vos répartitions et de vos décrets.

Ah ! vous nous l'avez bien dit : *vos pensées ne sont pas nos pensées, et vos voies ne sont pas nos voies.* Dieu de bonté, faites grâce à notre impatience, à nos discours inconsidérés, à nos criminels murmures. Voici, nous serons plus sages ; et renonçant à nos censures orgueilleuses, nous ferons un meilleur usage du plus beau de vos dons, de cette raison que nous tenons de votre magnificence. Oui, nous respecterons vos voies ; nous nous humilierons devant vos pensées, et nous adorerons votre providence éternelle : *Elle a soin des lis des champs qui ne sèment ni ne moissonnent.* Comment nous abandonneroit-elle, nous qui avons été appelés à connoître les merveilles de votre puis-

sance et la grandeur de votre bonté ? Nous sommes l'œuvre de vos mains, et nous serons encore vos enfans par notre amour, par notre reconnoissance, par une confiance exempte de doutes. C'est à votre voix que les ténèbres du néant se sont changées pour nous en clarté ; et ce sera de même, par votre volonté toute-puissante, que les notions vagues et tremblantes des habitans de la terre se fixeront un jour et deviendront pour eux une science certaine. Tems heureux que nos vœux appellent ; époque de lumière et de gloire, pouvons-nous l'espérer, pouvons-nous l'attendre ? Ce sera le sujet de notre premier discours : revenez le méditer avec nous, et demandez humblement à l'Etre suprême d'animer votre piété, d'affermir votre foi, afin que ses promesses vous touchent et que sa parole vous soit agréable. Ah ! puisse-t-il nous aider à verser dans votre ame de nouvelles consolations ! puisse-t-il nous aider à vous parler dignement et avec une sainte autorité, du dernier accomplissement de sa Providence, de cette

vie future où un compte nous sera demandé, un compte dont nos craintes ou nos espérances sont déjà le présage ; nos agitations, nos remords, le formidable signal.

O Dieu ! soyez avec nous ; et si votre justice nous effraie, que votre bonté, votre inépuisable bonté, nous donne la paix. Et à ceux que vous aimez, laissez-leur espérer *que s'ils ont semé quelquefois avec larmes, ils moissonneront avec chants de triomphe.* Etre des êtres ! Dieu de charité ! ne nous rejetez pas ; et vous souvenant de notre foiblesse, daignez nous tendre une main secourable. Nous ne sommes rien sans vous, rien que par vous ; et dès notre naissance, dès nos premiers pas dans la vie, nous sommes l'expression et le type de votre Providence. C'est elle qui nous garde et qui nous rassure ; invoquons son secours, mais attendons ses jugemens avec espoir et avec patience. Le Maître du monde, présent à tous les tems, présent à tous les lieux, nous entend, nous écoute ; il

nous répondra quand il le voudra ; et comme *nos voies ne sont pas ses voies, et nos pensées ne sont pas ses pensées*, de même aussi nos espaces ne sont pas ses espaces, et nos momens ne sont pas ses momens.

DISCOURS IV.

De l'immortalité de l'ame.

La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. *Ecclésiaste, chap.* 8, ℣. 3.

Nous venons vous entretenir aujourd'hui du premier, du plus grand de vos intérêts; d'un intérêt devant lequel la fortune, les honneurs, la gloire du monde, ne sont rien. Toutes ces vanités périssent avec vous, et souvent leur ruine précède la vôtre; souvent elles nous délaissent au milieu de cette vie d'un moment que nous avons à parcourir: *mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné;* et c'est là le texte que nous avons choisi pour méditer avec vous sur l'immortalité de l'ame; sur cet immense avenir qui doit attirer toute notre attention et remplir toutes nos pensées. O Dieu, c'est en tremblant que votre serviteur regarde le sujet dont il doit parler

au peuple qui l'entoure, aux fidèles qui viennent chercher dans votre temple des paroles de consolation. Ah ! faites qu'ils s'en retournent avec espérance ; faites qu'ils s'en retournent pénétrés de confiance dans les éternelles bontés de leur souverain Maître et dans sa puissance infinie ! Qu'un rayon d'en-haut les éclaire, et répande dans leur ame une douce lumière ! que la grâce du ciel leur inspire d'avance ce calme, ce repos, heureux avant-coureurs de tous les sentimens religieux ! *Alors j'entendis une voix du ciel qui me disoit, écris : Heureux sont dès-à-présent les morts qui meurent au Seigneur ; oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.*

C'est dans les Livres saints, écrits avant la Révélation, que nous avons choisi notre texte : *L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Cette parole est de Salomon ; et nous voulons développer la vérité qu'elle atteste, sans recourir en ce jour au

au langage solennel du Nouveau Testament ; ainsi nous déduirons nos preuves, des perfections de l'Etre suprême et de notre propre nature. Ce seroit intervertir l'ordre et la succession des idées, que d'en appeler de prime abord aux déclarations et aux promesses de la Religion chrétienne : elle viendra, cette Religion, augmenter, affermir nos espérances ; et nous lui rendrons cependant un hommage à l'avance, si nous cherchons dans nos sentimens les plus élevés, le type ou la première trace du plus important de ses dogmes. Et n'est-ce pas de tous les tems que Dieu s'est révélé à l'homme, puisque, dès l'origine du monde, il a déployé dans l'univers le spectacle de sa puissance, les miracles de sa sagesse, les signes éclatans de sa bonté ?

Entrons dans le sujet que nous nous proposons de traiter.

Dieu nous rappellera-t-il à lui, quand notre passage sur la terre sera terminé, ou nous rejettera-t-il de sa présence après

nous avoir aimés ? nous éteindra-t-il dans le néant après nous avoir ornés d'une portion de ses attributs, après nous avoir permis de le connoître et de l'adorer ? et le dernier trait de sa puissance sera-t-il la vie ou la mort ?

Quel doute et quelle alternative ! et il s'agit pour nous de l'éternité.

Suivons notre route, et cherchons les vérités ou les vraisemblances qui doivent fixer notre jugement.

Dieu peut-il faire que notre ame soit immortelle ? Dieu le voudra-t-il ? Voilà les questions que nous sommes obligés d'examiner ; et la première fixera d'abord notre attention.

Si nous n'avions pas été les témoins de la déclinaison de nos forces physiques et de l'engourdissement de nos sens, jamais l'homme en pleine vie n'auroit eu la prévoyance ou le soupçon de sa mort, tant la prolongation de l'existence est une idée plus simple que sa discontinuité. Pourquoi donc regarderions-nous comme une

disposition surnaturelle, comme un résultat impossible, la conservation de notre ame, la perpétuité de cette autorité spirituelle dont le terme, s'il en est un, échappe à nos observations ? Dira-t-on que notre ame est matérielle, et qu'elle doit suivre la destinée de l'être corporel dont elle est la souveraine ; qu'elle doit avec lui s'évanouir ou se disséminer, se changer en poussière ? Mais où est l'homme mortel qui l'a vue, cette ame ? où est l'homme de génie qui l'a connue autrement que par les facultés miraculeuses dont elle est douée ?

Nous appelons l'ame un esprit, et nous ne l'honorons pas encore assez. Plus clair-voyans, peut-être nous lui trouverions un rapport avec l'Essence divine. Ah ! que ne pouvons-nous un moment nous séparer de nous-mêmes pour contempler en simples observateurs ce foyer de tant de pensées, ce principe moteur de tant de volontés efficaces ! Nous nous prosternerions alors devant une existence mystérieuse, dont les attributs sont si

merveilleux. Mais, occupés à diriger vers un but nos facultés spirituelles, nous ne donnons pas un moment à l'admiration du majestueux pouvoir dont nous avons reçu l'investiture du Roi de la terre et des cieux. Nous sommes le plus étonnant des phénomènes, et nous n'y pensons jamais ; ou si nous le faisons, c'est avec distraction, souvent avec dédain, quelquefois même avec injure. Oui, vous vous insultez vous-mêmes, vous qui, sur la foi périlleuse de prétendus philosophes, assimilez votre ame à une matière organique, et qui mettez en doute jusqu'à votre liberté dont vous avez cependant un sentiment si réel. Ah ! cessez de vous montrer les disciples ou les imitateurs de ces hommes tellement égarés par une fausse vanité, qu'ils sacrifient la gloire de leur plus belle prérogative au mérite de la singularité, et au petit honneur d'un petit système.

OEuvre magnifique du Dieu fort ! ame sublime ! ils ne parviendront point à vous avilir : vous portez l'empreinte de votre Auteur, les signes de sa puissance ; et

parce qu'il est éternel, vous serez immortelle. Sans doute l'instrument qui vous a été confié sur la terre est périssable : mais vous êtes distincte de lui ; et comme l'Etre suprême reste le même au milieu des modifications diverses de ses mondes et de ses créatures, vous qu'il a formée à son image, ame intelligente et spirituelle, vous subsisterez après la séparation des élémens matériels qui ont été soumis à votre empire. Et déjà ne voyons-nous pas, que, si notre pensée s'obscurcit ou devient pénible lorsque notre corps s'affoiblit, le sentiment du *moi* demeure en son entier ? Ce sentiment singulier n'est suspendu que pendant le sommeil, et suspendu même imparfaitement ; mais il renaît ensuite, et il règne en observateur et en maître au milieu des combats de notre esprit contre nos sens. Nous éprouvons même qu'il pourroit subsister abstraitement, et sans aucune de nos facultés physiques.

Il y a donc tout-à-la-fois liaison et séparation entre notre être matériel et cette

Puissance spirituelle qui combine, prévoit, médite et réfléchit; de même qu'il y a liaison et séparation entre notre faculté pensante et notre volonté; de même enfin qu'il y a liaison et séparation entre notre système intellectuel tout entier et le sentiment intime de nous-mêmes; entre toutes les parties de notre organisation, et ce *nous*, ce *moi*, placé au centre, et le chef pour ainsi dire de notre République individuelle.

Encore un moment de votre attention, avant de terminer une méditation métaphysique que nous n'aurions pu écarter sans négliger une partie essentielle de notre sujet.

La trame du sentiment intuitif qui compose notre identité, qui constitue en quelque manière la possession de nous-mêmes, cette trame est formée par le souvenir; et, en l'admettant, nous serions *nous* encore dans un autre corps; nous serions *nous* encore avec de nouvelles facultés spirituelles. La continuation de ce souvenir suffiroit donc pour

consacrer notre immortalité. Diroit-on cependant de cette continuation, qu'elle est au-dessus des pouvoirs du souverain Auteur de la nature ? Quelle démence ! Et si nous osions appliquer les mots de plus ou moins aisés, plus ou moins difficiles, à des miracles qui passent notre entendement, nous dirions que la perpétuité de souvenir, nécessaire pour maintenir notre être individuel, seroit un phénomène inférieur de beaucoup en apparence à la création de notre esprit, à la formation première de tout ce qu'il y a d'admirable dans notre existence.

Prenons-y garde ; le doute sur l'immortalité de l'ame n'est introduit, n'est favorisé, que par le doute sur l'existence d'un Etre suprême ; car si l'on étoit pleinement convaincu qu'un Dieu créateur a fait sortir l'univers du néant, qu'il en est l'ordonnateur et le soutien, comment disputeroit-on sur aucun des degrés de sa toute-puissance ? *Il a dit, et la chose a eu son être ; il a parlé, et la chose a comparu.* Ah ! si vous croyez à ces paroles, si vous

recevez l'idée sans bornes qu'elles présentent, pourquoi rejetteriez-vous la vérité annoncée dans notre texte : *La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné ?*

Nous venons d'examiner notre sujet dans ses rapports avec la Puissance divine : étudions-le maintenant d'une autre manière, et en cherchant à nous former une idée juste des intentions de l'Etre suprême, une idée juste, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de ses vues et de ses projets sur nous.

Nous nous proposons encore, en remplissant cette tâche, de prendre uniquement notre raison pour guide ; et de nous tenir ainsi, comme nous l'avons annoncé, hors du cercle lumineux tracé par la Religion révélée.

Quels sont les premiers élémens de nos recherches sur les desseins de l'Être suprême ? quels sont les premiers secours offerts à l'homme de tous les tems et de

tous les pays, pour asseoir sa croyance ou ses conjectures dans une question si vaste et si profonde ? C'est, il nous semble, l'aspect des œuvres de la divinité ; l'étude de nous-mêmes ; de nous, êtres les plus distingués entre les êtres ; et pardessus tout, une méditation attentive sur les perfections du Maître du monde.

Nous jugeons, nous croyons Dieu d'une puissance sans bornes, en contemplant les phénomènes innombrables dont l'univers est le glorieux assemblage. Nous sommes remplis de confiance dans sa bonté, en observant que toutes ses œuvres ont un rapport avec la félicité des êtres animés. Enfin, nous croyons à la grandeur de ses conceptions, à la hauteur de ses pensées, en voyant le système entier de la nature empreint d'une majesté qui saisit notre admiration et nous remplit d'étonnement.

C'est en nous rappelant ainsi les perfections de l'Etre suprême, c'est en nous les représentant de tous nos moyens, que nous pourrons juger avec vraisemblance

de ses projets sur la race humaine, et de la part qu'il nous a faite dans l'ordre universel dont il est l'Auteur.

Remarquons d'abord une vérité importante, et qui exige de votre part un peu d'attention. Tout semble annoncer que dans le plan du Créateur il y a deux systèmes distincts : l'un a pour but le maintien uniforme des espèces ; l'autre, la perfection progressive des individus ; et l'homme seul dans sa nature appartient à ce dernier système. Il est bien classé dans une espèce, comme les plantes et les animaux, mais son mérite distinctif est individuel ; car il n'est pas soumis aux lois toujours égales de l'instinct ou de la végétation. Il est doué d'intelligence ; il jouit de la liberté ; et, selon l'usage qu'il fait de ces nobles facultés, il devient plus ou moins moral, plus ou moins parfait ; enfin, il y a d'homme à homme de telles différences, que, sous le rapport de l'esprit et du sentiment, chacun d'eux paroît un être particulier. Peut-être même que la plus grande beauté

de l'homme tient à des qualités personnelles ; car ce n'est point en commun avec son espèce qu'il s'améliore, qu'il se perfectionne, qu'il étend ses lumières et qu'il prend possession de l'avenir par la force de son génie. Nous croirons donc avec vraisemblance que Dieu, en traçant la carrière des hommes, en réglant leur durée, ne les a pas réduits à cette rotation de vies, de morts et de renaissances qui forme dans la nature la perpétuité des espèces ; mais il les a rangés sur une autre ligne ; et après les avoir appelés à cette variété d'actions et de pensées qui dérive de la liberté, après avoir regardé leur marche, leurs progrès vers la perfection, il fera leur sort, un à un, dans les tems éternels dont il dispose.

Et déjà, ne nous a-t-il pas donné des arrhes de l'immortalité, en offrant l'avenir à notre prévoyance, en permettant à notre imagination de le parcourir ; et plus que tout, en nous pénétrant d'une ardente espérance ? Ces beaux attributs de notre ame ne seroient-ils qu'une illu-

sion ? ne seroient-ils, avec ce monde, qu'une apparition théâtrale ? Tant de facultés merveilleuses seroient-elles un vain ornement, et, pour ainsi dire, un simple cothurne, que les générations se passeroient les unes aux autres ? Et cette suite de fictions, cette scène mouvante, nous la réunirions à l'idée d'un Dieu de vérité et d'un Dieu qui peut tout !

Guidés par notre respect, considérons autrement le Maître souverain de l'univers : ce qu'il nous laisse entrevoir, il nous le destine ; ce qu'il nous a permis d'espérer, il nous le tient prêt. Il n'est aucune illusion, aucune fausse apparence dans les vœux de nos sens, et tous ont un terme effectif ; pourquoi serions-nous trompés par nos désirs les plus sublimes, par les convoitises et par l'attente de notre esprit ? Enfin, tout est en communication dans la nature ; comment nos espérances, comment nos pensées intérieures n'appartiendroient-elles qu'à elles-mêmes ?

Faites encore avec nous une obser-

vation importante. Nous sommes au milieu d'un système physique où tout est complet, où tout semble achevé. Les sphères célestes suivent avec une régularité parfaite la route qui leur est tracée; les plantes et les fruits de la terre obéissent de même, et toujours uniformément, au principe de végétation qui les anime; toutes les forces de la nature ont le degré d'action qui leur est propre ; et les divers élémens, par leur admirable harmonie, répondent exactement aux vues du Créateur; enfin, les animaux, renfermés dans les limites de leur instinct, y font leur tâche aussi, et l'acquittent en son entier. Tout semble donc autour de nous avoir atteint son but, ce but fixé par le souverain Auteur des mondes et de l'univers. L'homme seul, avec une carrière immense offerte à ses regards, n'y fait durant sa vie que des pas incertains : il voit un terme, il voit la perfection, et il n'y arrive jamais; jamais, à son jugement même, et de son propre aveu. Est-ce en effet sous le rapport de la morale et de la vertu qu'il s'examine

et se considère? Il s'adresse des reproches; il vit de regrets; et rarement à la fin du jour est-il en pleine paix avec sa conscience. Quelquefois ses passions l'ont détourné de sa route, et plus souvent ses foiblesses ont ralenti son courage. Il se repent, il forme des projets d'amélioration : mais il les assigne au lendemain, et ce lendemain ressemble encore à la veille. L'homme donc, sous le rapport de la morale, a toujours à gagner, a toujours des progrès à faire.

Enfin, à côté d'un monde physique, où tout est complet, où les moyens sont en accord avec le but, le monde moral nous paroît dans une sorte de confusion : mais les caractères de beauté dont nous le voyons empreint, suffisent pour nous apprendre qu'il est la plus grande œuvre de l'Eternel, et que toutes les autres y sont subordonnées; ainsi, n'en doutons point, le tems l'achevera. Et jusque-là soyons contens, soyons glorieux d'être les héros du système conçu par notre Dieu, et dont il n'est permis qu'à nous sur la terre

de chercher le secret et d'approfondir le mystère.

Le dernier but est encore pour nous à distance, mais un jour nous le connoîtrons; et pourtant c'est avec ce but, avec ce magnifique terme, que notre ame immortelle est dès-à-présent en rapport et en harmonie : dès-à-présent ; vérité importante et sur laquelle nous arrêterons un moment votre attention.

Examinez l'homme avec nous dans son essence morale, dans les développemens de son esprit. Il observe, il étudie, il rassemble des connoissances; et malgré ses travaux, malgré tous ses efforts, sa vie entière ne paroît qu'un commencement, ne semble qu'un apprentissage ; et en regardant ce singulier tableau, on est toujours entraîné à chercher dans un avenir inconnu la suite du présent et son interprétation. Ah ! si j'avois su, si je pouvois savoir ! voilà le langage secret de tous les hommes, soit qu'ils s'occupent de leurs intérêts personnels, soit qu'ils se livrent à des méditations plus générales.

Ils sont en mouvement continuel, ils sont toujours en marche ; et le point de repos, le point d'arrivée, qui n'est pas sur la terre, doit exister ailleurs. Oui, il y a dans nos facultés morales quelque chose qui passe ce monde. Et déjà, ne voyons-nous pas que tout a été fait pour l'avenir dans notre organisation spirituelle ? ne voyons-nous pas que nos sens seulement ont le présent pour consigne ; mais que tous les plaisirs, toutes les jouissances de notre esprit, tiennent ou au moment qui va suivre, ou au moment que notre imagination a placé dans un plus grand éloignement ? Ainsi, lorsque nous travaillons avec courage, c'est que notre attention se livre alternativement ou à l'espoir de vaincre une difficulté prochaine, ou à l'attente d'un salaire, ou simplement à la perspective du repos dont nous jouirons au terme de notre entreprise, à la fin de notre tâche.

Ainsi, c'est toujours l'avenir qui occupe notre pensée ; c'est lui qui devient, pour ainsi dire, le siége de notre existence morale ;

morale ; notre esprit n'est au présent qu'en apparence. Il en est de même des triomphes de notre amour-propre ; car la louange ne nous rend heureux qu'en réveillant en nous l'idée de notre supériorité, idée à laquelle des avantages vagues ou lointains sont attachés dans notre opinion. Il en est de même encore de la conquête et de l'accumulation de l'argent. Il en est de même des promotions aux honneurs et aux dignités ; enfin, de tout ce qui est plaisir d'imagination et de perspective. Ainsi cet esprit dont nous sommes investis, cet esprit qui compose notre essence et notre autorité, cet esprit *qui doit retourner à Dieu qui l'a donné*, est dès cette terre une image, un signal de l'avenir ; et il appartient évidemment à un autre règne que notre organisation matérielle.

O Eternel ! vous n'avez pas voulu que nous eussions sur notre propre nature des notions plus éclairées ; mais l'ignorance où nous sommes tenus, cette ignorance, rapprochée de la vaste étendue de nos découvertes, a quelque chose de mystique ;

et en nous préparant à la foi religieuse, elle doit élever notre pensée à ce Dieu tout-puissant, seul ordonnateur, seul dépositaire des miraculeux secrets au milieu desquels nous sommes placés, et dont nous faisons nous-mêmes partie.

Nous avons osé fixer un moment nos observations sur tout ce qu'il y a de plus fin dans la métaphysique de notre constitution morale. Nous voulions y chercher un renseignement, un indice de plus sur notre destinée future. Nous allons maintenant vous montrer un signe plus visible de la réalité de nos espérances ; et c'est encore dans notre propre nature que nous croyons le trouver. Ne nous refusez pas votre attention lorsque nous vous entretenons d'un si haut intérêt.

Qui de nous ne connoît pas ce sentiment intérieur présent à toutes nos actions, à toutes nos pensées, et auquel nous avons donné le nom de *conscience ;* tribunal redoutable où nous comparoissons nous-mêmes devant nous-mêmes ;

magistrature suprême placée en nous et au-dessus de nous, et peut-être le plus merveilleux phénomène de notre nature spirituelle? Je le demanderai maintenant; cette conscience, notre juge sévère, auroit-elle une fausse mission, un pouvoir usurpé? Non sans doute; et pourtant sa voix imposante, son auguste langage, seroient évidemment en disproportion avec les questions que nous aurions à résoudre, si nos spéculations et nos pensées avoient pour tout espace le cercle étroit de la vie. Certes le juge seroit trop grand, le tribunal trop majestueux pour un si petit district. Qu'alors même il seroit aisé de refuser son hommage et son obéissance à cette autorité intérieure, et de disputer son titre! on entreroit du moins en controverse avec elle; on opposeroit à ses préceptes le triomphe des méchans, les revers des justes; et l'on se joueroit de ses condamnations.

C'est au nom de l'avenir que notre conscience nous intimide, et c'est à notre ame impérissable qu'elle s'adresse : sa

patente lui vient d'en-haut ; c'est du Dieu des tems qu'elle l'a reçue, et c'est de lui qu'elle tient le courage et la force dont elle a besoin pour être respectée.

La conscience de l'homme est encore, sous un nouveau rapport, le signe et le présage d'une seconde vie. C'est elle, c'est notre conscience qui nous avertit de bonne heure du mérite de la morale, et qui nous entraîne au culte de la vertu dans tous les momens où nos passions nous laissent à nos sentimens naturels. Enfin, c'est elle qui nous porte à réunir l'idée d'un Dieu et l'espoir de lui plaire, à notre respect pour les droits des autres hommes, et à notre bienfaisance envers nos semblables.

L'impression rapide, involontaire, que fait sur notre ame le récit d'une action généreuse, n'est inconnue de personne, pas même des méchans ; car ils ne sont devenus tels que par degrés, et souvent ils ont commencé par rendre hommage aux lois morales et religieuses : ils étoient jeunes alors ; et nouvellement engagés

dans la carrière de la vie, ils conservoient encore l'empreinte de la nature. Mais c'est au fond des cœurs restés fidèles à leurs premiers penchans que la vertu se peint avec des caractères célestes, et qu'elle nous paroît un gage de l'immortalité. Ah ! vous que le hasard ou votre destinée auroit appelés à connoître un Etre de choix parmi les hommes et dont les perfections auroient frappé vos regards; une personne remarquable par la pureté de ses mœurs et l'innocence de ses pensées ; une personne animée de la plus douce et pourtant de la plus sérieuse piété; en adoration devant son Dieu, et n'aimant pas moins sur la terre tout ce qu'elle devoit aimer; pleine de reconnoissance pour l'Auteur de ses jours, et cherchant à l'exprimer par des œuvres de compassion envers l'infortune; sage et modeste dans les succès, patiente et résignée dans les revers, indulgente envers les autres, et sévère pour elle seule ; enfin, toujours émue, toujours craintive en réfléchissant aux foiblesses inséparables de la nature

humaine, et ne reprenant un heureux courage qu'après avoir saisi par la foi les espérances religieuses, après s'être fait une image vivante des inépuisables bontés du Maître du monde : ah ! si le hasard ou votre destinée vous avoit appelés à connoître, à contempler un Être si parfait, si préparé pour un céleste séjour et par ses espérances et par ses vertus angéliques, comment pourriez-vous croire à la fausseté d'un si beau signe de l'immortalité de l'ame, et comment pourriez-vous adopter l'épouvantable système d'une destruction sans retour? Non, non; vous direz, vous répéterez avec le Sage : *La poudre retourne dans la terre d'où elle est sortie; mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.*

Et que seroit-ce encore si un homme dont les qualités morales attiroient votre hommage, n'avoit connu de la vie que ses traverses; s'il étoit accusé, poursuivi par la haine; s'il succomboit sous les atteintes de la calomnie; si, toujours bon, toujours juste, il étoit entraîné dans les

réduits obscurs destinés à la vengeance des lois ; s'il y restoit sans amis et sans défenseurs ; s'il périssoit enfin, victime des méchans, et la proie sanglante du crime ? Ah ! croiriez-vous que nulle réparation ne lui fût destinée ? croiriez-vous qu'une sentence exterminatrice, rendue au nom de la tyrannie, fût son dernier jugement ? croiriez-vous que le monde, ce chef-d'œuvre d'harmonie, eût été formé pour devenir le théâtre du désordre moral ? et en est-il de plus grand que l'injustice ? croiriez-vous enfin que l'avenir fût sans correspondance avec le passé ? Non, l'Eternel est toujours l'Eternel et le Tout-puissant : le Dieu de l'univers ne reculera point devant des pygmées qui insultent à ses lois, et qui veulent être inhumains quand il est pitoyable, haineux quand il pardonne, despotes absolus quand il a daigné nous donner la liberté pour guide, et destructeurs de tout quand il a tout créé. Laissez, laissez venir le jour des éclaircissemens ; et vous saurez avec certitude qu'il n'est

rien d'incomplet dans les œuvres du Seigneur : laissez venir le jour où l'Eternel, ami de la justice et de la bonté, interrogera *cet esprit*, cette ame immortelle *qui doit retourner à lui ;* et sa parole alors, qui fera trembler les uns, qui consolera les autres, sera pour tous les êtres intelligens une instruction solennelle, et l'éclatante explication de ce magnifique univers.

La nature de notre esprit, le mystère de notre conscience, le culte involontaire que nous rendons aux idées de morale, l'oppression fréquente des gens de bien, et, par-dessus tout, la bonté, la sagesse, la puissance infinie de l'Être suprême ; voilà les principales considérations qui nous ont servi à diriger ou à soutenir votre croyance au dogme précieux de l'immortalité de l'ame.

Nous devons maintenant vous présenter un nouveau motif d'espérance. Nous le cherchons, nous le trouvons encore en nous-mêmes, dans cette nature sublime où tant de phénomènes sont réunis, et

où nous distinguons l'empreinte de la Divinité mieux que dans aucune autre de ses conceptions magnifiques.

Nous aimons ; nous savons, nous désirons aimer : et ce sentiment, inaltérable en nous, répand une grande lumière dans la route que nous suivons ; c'est un guide de plus pour atteindre à la connoissance de notre avenir. Et d'abord, rendons hommage au Maître du monde de ce qu'il nous a fait part du premier de ses plaisirs. Oui, le premier sans doute ; car s'il n'avoit pas aimé, auroit-il multiplié, comme il l'a fait, les êtres animés, et les auroit-il doués de tant de sensations fortunées ? Ah ! soyez à jamais béni, ô notre Dieu, pour avoir daigné dire en nous créant, Qu'ils aiment et qu'ils soient aimés ; pour avoir daigné nous appeler à cette prérogative suprême de l'ame, dont le charme est inépuisable, et qui semble nous approcher de vos perfections adorables.

Une réflexion s'offriroit à nous, si nous voulions examiner, étudier avec l'esprit,

ce sentiment qui nous transporte dans un objet chéri, et qui place en lui tous nos intérêts. N'est-ce pas là l'image d'une seconde vie ? n'est-ce pas une transformation de l'amour de nous-mêmes, de cette nature imparfaite, dans une plus pure et plus indépendante de nos liens personnels ? n'est-ce pas enfin le symbole de la continuité du *nous* avec une nouvelle essence ? L'idée est trop vague pour être soumise à l'appréciation d'un raisonnement méthodique ; mais notre imagination ne la rejette pas, et nous avons besoin de plus d'un sens moral pour pénétrer avec nos seules forces dans les mystères qui sont devant nous.

Laissons-là néanmoins ; quand nous le pouvons, les aperçus métaphysiques, et considérons dans toute sa simplicité le sentiment qui ouvre notre ame à de nouvelles espérances. Nous aimons ; nous savons, nous désirons aimer ; et le plus souvent nous y sommes contraints par une autorité inconnue, par un empire indéfinissable. Nous vivons alors en entier

dans l'objet de notre tendresse et de notre prédilection. Tout autre intérêt s'éloigne de nous, et nous devenons ou nous croyons être étrangers à nous-mêmes. La mort, la terrible mort, est-elle venue briser l'idole de votre cœur ; elle n'a pu vous enlever ce profond souvenir qui vous retrace à chaque instant l'objet de votre culte. Il n'existe plus en notre présence l'ami que nos regrets poursuivent ; il échappe à nos regards, mais nous communiquons avec lui par la pensée ; il n'est plus sur la terre, et nous lui parlons, notre ame le cherche, notre ame le trouve encore ; et s'élançant dans l'avenir, elle voit, par l'espérance, le terme de ses vœux, ce lieu de réunion où toutes les pertes seront réparées, où toutes les larmes seront taries. O Dieu, qui, en éloignant de nous, selon votre volonté, cette tendre mère, cet enfant chéri, ce mari fidèle, cette épouse adorée, nous avez toutefois permis de garder dans notre cœur leur vivante image, ce n'est pas sans motif que vous l'avez fait ; vous vouliez,

généreux Protecteur, nous laisser un gage de vos dispositions futures, de vos intentions bienfaisantes. Confiez-vous, ames sensibles, à cette garantie; ce n'est pas d'une illusion que l'Etre suprême se seroit servi pour adoucir vos peines : il est le Dispensateur, le Dépositaire éternel des réalités; que pourriez-vous craindre ? et pourquoi voudroit-il associer une fiction à tout ce qu'il y a de plus beau dans notre nature morale, à l'amour et à la fidélité ? N'est-ce pas avec ces sentimens, ces émotions sublimes, que nous adorons notre Dieu, que nous sommes près de lui, nonobstant son infinité ? Aimons, aimons toujours, et nous revivrons. Sortons de nous-mêmes par un mouvement de tendre affection, et nous croirons appartenir à une autre existence; et nous découvrirons à l'avance cet asyle hospitalier qu'un Dieu d'amour et de bonté promet aux ames sensibles. Ah ! nous vous y trouverons, vous que nous pleurons, vous qui nous avez assigné ce rendez-vous et par vos dernières paroles et par vos derniers regards.

Nous n'en serons pas rejetés ; ce sont les Anges d'un Dieu de miséricorde qui en défendent l'enceinte. Non, vous ne nous avez pas dit un éternel adieu, lorsque vos forces abattues ont expiré sur un sein fidèle, lorsque cette vie d'un jour s'est évanouie dans nos bras. Votre ame immortelle est retournée vers son Créateur, plus épurée que jamais ; elle est peut-être aujourd'hui, par ses invocations et par ses prières, notre soutien, notre meilleure assistance. O notre Dieu ! nous n'oserions vous dire, à l'aspect de tous les biens dont vous avez enrichi la terre ; nous n'oserions vous dire, donnez-nous-les encore : car un jour, un seul jour, étoit déjà trop pour nos droits ; mais en nous permettant d'exister dans un autre, vous avez, en quelque manière, ennobli les vœux que nous formons pour une seconde vie, et nous ne craignons point de vous les adresser.

Ah ! vous avez aussi de pareils vœux à former, vous, ames tendres, ames aimantes, et qui n'avez jamais pu trouver

sur la terre une association digne de la délicatesse de vos sentimens. Consolez-vous, vivez dans l'espérance ; il y aura pour vous un avenir où la perfection de votre nature trouvera son accord.

O Dieu ! quand arrivera-t-il ce tems que vous avez caché dans les secrets de votre sagesse ; ce tems de bonheur et de gloire, et où les justes que vous aurez élus entoureront votre trône et célébreront vos louanges ? Ah ! qu'il vienne le jour du Seigneur ; qu'il vienne, et que nos cœurs s'y préparent en rejetant les pensées mondaines, ou en les soumettant aux lois de la morale. C'est alors que nous pourrons dire avec hardiesse : *O mort ! où est ton aiguillon ? ô sépulcre ! où est ta victoire ? La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été ; mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* A Dieu qui l'a donné, à Dieu qui le rappelle, non pour l'anéantir, mais pour l'unir à de nouvelles destinées. *L'homme est de race divine ;* belles paroles de St. Paul. Soyons donc remplis de confiance. L'ame qui a

connu son Créateur, n'est point de ces œuvres qui doivent périr. L'ame qui a connu son Créateur ! ô Dieu, que tant d'honneur soit, par votre bonté, par votre miséricorde, le commencement d'une plus grande gloire ; le commencement, le présage de cette immortalité bienheureuse, l'objet constant de nos vœux et de nos espérances ! Pénétrons-nous de ces douces pensées, et n'oublions jamais que, pour en être consolés, pour l'être en tous les tems, en toutes les circonstances, nous devons aimer Dieu, l'honorer, le servir et nous rendre dignes de ses regards, dignes de le prier, dignes de ses bienfaits et de ses récompenses. Ce sont là les souhaits, les tendres souhaits que nous formons pour vous ; veuille le Dieu des cieux les entendre et les exaucer !

SECTION DEUXIÈME.

Devoirs communs à tous les hommes.

DISCOURS PREMIER.

Du meurtre, de la violence, et de l'indifférence à la vie des hommes.

Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. *Genèse, chap.* 4, ℣. 10.

Nous avons fixé votre attention sur les vérités fondamentales de notre système religieux. Nous vous avons entretenus de l'existence d'un Etre suprême ; de ses perfections, des devoirs généraux que nos rapports avec lui nous imposent ; des voies de sa Providence ; et de l'immortalité de l'ame. Notre plan nous conduit maintenant à méditer avec vous sur les divers principes de morale qui doivent servir

servir de règle à notre conduite ; et parmi ces principes, les plus essentiels formeront successivement le sujet de nos discours.

Nous mettons avec raison au premier rang le respect pour la vie des hommes, et nous n'aurions pas besoin d'un grand développement, si nous voulions uniquement aujourd'hui vous inspirer une nouvelle horreur pour le meurtre, attentat abominable et dont notre nature frémit : mais nous nous proposons d'étendre nos réflexions à cette indifférence criminelle avec laquelle les Nations et les Gouvernemens sacrifient la vie des hommes, ou par un fanatisme d'opinion, ou par des vues ambitieuses et personnelles, ou par un aveugle esprit de guerre et de conquête.

Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. C'est au meurtrier d'Abel que l'Esprit divin adresse ces paroles ; et nous croyons encore entendre leur retentissement, lorsque de malheureuses

victimes succombent sous des mains homicides.

C'est le plus grand des crimes qui signala les premiers tems du monde : il sembloit avoir été placé là pour être en vue à toutes les générations, et pour leur inspirer une salutaire épouvante ; mais les hommes, emportés par leurs passions, détournent leurs regards des exemples qui pourroient leur en imposer et les contraindre. C'est aux Ministres du Seigneur à leur parler sans cesse ; heureux, si, par leurs exhortations, heureux, si revêtant la sainte armure de la Religion, ils parvenoient à résister aux principes effrénés de notre âge, et au progrès des idées féroces que des monstres, en horreur à toute la nature, ont propagées parmi nous.

Nous céderons souvent à un sentiment d'indignation, en traitant le premier sujet dont nous avons fait choix ; et comment pourrions-nous le dominer au milieu des crimes dont le monde pré-

sent nous offre le spectacle ! Pressons-nous donc d'examiner, avec l'esprit seul, une question à laquelle on ne peut long-tems se défendre de mêler et d'unir toutes les affections de son ame. Oui, il faut de l'empire sur soi pour donner le tems à l'esprit, à tout ce qu'il y a de plus tempéré dans notre nature, d'expliquer les motifs de cette condamnation si fortement exprimée dans les paroles de notre texte : *Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.*

Ecoutons cependant l'instruction du raisonnement, et demandons-nous d'abord ce qu'est la vie dans un être tel que l'homme, et s'il est permis de s'en jouer ?

La vie, telle que nous en jouissons, est de courte durée ; mais, dans cet espace, l'homme s'unit à tout par la puissance mystérieuse de son incompréhensible organisation. La vie ; ah ! comment l'expliquerions-nous ? Elle est évidente comme sensation ; mais elle devient une

idée abstraite quand nous essayons de la définir : elle est au même rang que la pensée, la liberté, le bonheur ; au même rang que toutes les essences simples et primitives qui servent de principes aux raisonnemens et d'élémens à la réflexion.

La vie d'un être intelligent est donc, par elle seule, une merveille digne également et de notre admiration et de notre respect ; et pourtant, un moment d'irritation, un moment de vengeance, fait oublier une si grande vérité. Eh quoi ! l'être doué de la pensée, l'être qui veut, qui agit librement, qui retient le passé dans sa mémoire, qui saisit l'avenir par sa prévoyance, qui le décrit dans son imagination ; l'être qui parcourt le firmament, qui visite les cieux, et qui fait redescendre à son gré son esprit curieux jusque dans la profondeur des abymes ; l'être encore qui sait exprimer ses sentimens, qui les transmet aux autres, et qui reçoit d'eux les mêmes confidences ; l'homme enfin, dont Dieu a dit, *Je l'ai fait à mon image ;* voilà le phénomène animé,

la créature inimitable, étonnante, incompréhensible, que vous feriez passer de l'ardeur de la vie au silence de la mort, et que vous sacrifierez avec légèreté ; vous, à telle opinion ; vous, à tel intérêt.

Quelle offense à l'Etre suprême ! quel mépris pour le plus bel ouvrage de ses mains ! Il peut le refaire, disent les impies et les profanateurs de la Religion ; il peut le refaire cet ouvrage ; et les lois de la nature, émanées de lui, ont un principe de fécondité qui doit lever tous les scrupules des assassins et des meurtriers. Un homme succède à un autre homme, comme un fruit remplace un autre fruit ; et une mort, une vie, sont imperceptibles dans cette immense circulation. Horrible langage, et plus horrible pensée ! Quoi, le Créateur des mondes est infini dans sa puissance ; vous le dites vous-mêmes : et cette persuasion, qui devroit vous remplir d'épouvante, vous affranchit d'inquiétude au moment où votre fer homicide s'apprête, et au moment où vous vous disposez à détruire ce que l'Eternel

a fait. Ridicules pygmées, quelle est donc votre audace, et quel est aussi votre raisonnement ! L'homme, s'il vous paroissoit le produit laborieux d'un être subalterne, attireroit votre ménagement ; et comme l'œuvre d'un Dieu tout-puissant, votre respect n'est plus le même. Tremblez que cette insolence ne soit punie d'une manière éclatante ; tremblez que ce Dieu dont vous avez mesuré la puissance réparatrice, dont vous avez fait le compte avec tant de familiarité, ne vous réduise en poussière, et ne dédaigne même de vous dire, comme au meurtrier d'Abel : *Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ?* Oseriez-vous paroître en sa présence et couverts de ce sang qui *crie de la terre jusqu'à lui ?* Oseriez-vous dire à l'Eternel : Le voici celui que tu avois doué, dans ton amour, de facultés miraculeuses : nous l'avons tué, parce qu'il nous incommodoit dans les voies de notre ambition, parce qu'il avoit blessé notre amour-propre ou notre vanité. Nous l'avons tué pour accroître notre dépense de ses dépouilles, et pour

nous dispenser de consacrer au travail une portion de notre tems. Qu'est-ce qu'un homme de moins sur la terre ? qu'est-ce que les momens retranchés à sa vie ? qu'est-ce enfin dans le cours des siècles. . . . . ? Arrêtez, arrêtez ! et ne joignez pas à un premier forfait, des excuses encore plus criminelles.

Jusqu'ici cependant nous n'avons présenté l'homme à ses meurtriers que sous le premier de ses titres. Nous avons dit qu'il étoit l'œuvre de l'Eternel, et la plus belle entre toutes dans le cercle de nos connoissances. Voyez-le maintenant sous un autre rapport également sacré. Vous semblez l'ignorer ! cet homme que vous allez frapper, qui va périr sous vos coups, est un être sensible ; il aime, il est aimé ; il connoît le bonheur ; il parcourt, ainsi que vous, les traces du passé et le champ vague de l'avenir ; il a des souvenirs et des espérances. Il est, ainsi que vous, en relation avec toute la nature ; il est peut-être un père, un enfant, un

époux, un ami nécessaire. Il a des liens enfin qui l'attachent aux autres, et des compagnons qui lui sont unis ; et la vie que vous voulez lui ravir se présente encore à ses regards comme un tems de délices. Ah ! si le vide moral que fait souvent un seul être par sa mort précipitée, pouvoit être signalé d'une manière extérieure; s'il pouvoit l'être par un bruit, par un retentissement dont l'éclat fût proportionné à son effet réel, au brisement que cette mort occasionne ; vous-mêmes, hommes de sang, vous reculeriez d'horreur : mais les regrets de la victime, ses regards sur un monde qui s'enfuit, ses peines, ses angoisses, sont des douleurs silencieuses ; et les pleurs d'une épouse, d'un enfant, d'une mère, ces gémissemens éloignés ne frappent point vos oreilles. Hélas ! la pierre qui se détache d'un rocher insensible, produit plus de fracas que ce déchirement intérieur dont la mort est le résultat.

Cependant vous tremblez encore, meurtriers de tout rang et de tout état,

et vous ne pouvez vous en défendre ; vous tremblez, quand votre bras ou votre parole vont terminer une innocente vie ; vous tremblez, et cet instinct vous avertit qu'un Dieu vous regarde, que le Créateur des hommes a l'œil sur vous, et que bientôt il vous dira, comme à l'assassin d'Abel : *Qu'as-tu fait ? voici : la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi ?*

Hélas ! vous le savez : jamais en aucun tems, jamais en aucun âge, les ministres du Seigneur n'ont eu des motifs si puissans pour élever leur voix en faveur de l'humanité, pour exhorter les hommes à respecter le sang de leurs frères ; pour leur demander, pour les supplier de renoncer enfin à se jouer avec tant d'indifférence de la vie de leurs semblables. Attentats ambitieux au-dedans ; guerre et guerre par-tout au-dehors ; la terre est couverte d'un crêpe qui annonce sa désolation. Grand Dieu ! c'est à des opinions factices, c'est à des idoles faites de main d'homme, qu'on a dressé des autels ; et

les vôtres ont été désertés. Un despotisme inoui, s'aidant d'une aveugle obéissance et d'un fanatisme imbécille, a porté le ravage dans les maisons et la destruction dans les familles. Aucune vertu, même la plus paisible et la mieux reconnue, n'a pu servir de défense. On a fait du mérite un sujet de proscription ; des lois un instrument de haine ; de l'égalité un préparatif à la tyrannie ; du mot de *liberté* un signal d'esclavage ; des maximes de morale un langage d'hypocrisie ; de la Religion une insulte à l'Etre suprême ; et du sang le plus pur une exécrable orgie. Monumens de l'Histoire ! vous prêterez assistance aux principes qu'on a délaissés, si vous transmettez aux races futures le récit de nos malheurs ; si vous leur apprenez comment on s'est familiarisé avec tous les crimes ; comment on s'y est aguerri, du moment où l'on a versé le sang d'une victime innocente, du moment où l'on a voulu son sacrifice, du moment où on l'a commandé sans remords et sans pitié. Douloureux souvenir,

triste et lugubre pensée ! Hélas ! il est par-tout *ce sang de notre frère*, ce sang de notre *Abel ;* il est par-tout pour nous : *sa voix crie de la terre* jusqu'à Dieu ; mais ce n'est pas vengeance, c'est oubli, c'est pardon, et pour ses meurtriers, et pour ses froids amis, et pour tous *ses concitoyens*.

Passions politiques, que vous êtes terribles ! car rien ne vous arrête, rien ne met un frein à votre emportement ; et vous arrivez à considérer la vie des hommes comme un léger sacrifice, comparativement au but où vous souhaitez d'atteindre. Ecoutez ces orateure qui, les mains teintes de sang, voudroient associer tout un peuple à leurs fureurs destructives. Celui-là dit, qu'on ne peut immoler trop de victimes à la liberté ; cet autre, à l'égalité ; cet autre, au principe des droits de l'homme ; cet autre, au dogme mystique de la souveraineté du Peuple ; cet autre enfin, professant d'une bouche écumante de rage l'amour dont il se sent enflammé

pour les races futures, voudroit sacrifier à ce faux amour, à ce sentiment hypocrite, tous les hommes du tems présent. Insensés ! ils se vouent au culte fanatique de quelques idées vagues, de quelques idées abstraites ; et ils délaissent les saintes lois de l'humanité, ces lois claires, évidentes, et qu'un Dieu bienfaisant avoit gravées au fond de nos cœurs.

Un Philosophe de notre siècle, doué d'un grand génie et d'une ame sensible, ne croyoit pas que la liberté même dût être acquise par la mort d'un seul homme ; cette opinion qu'il eut seulement le mérite d'exprimer fortement, il l'avoit puisée dans la doctrine parfaite, dans la morale du Christianisme. Ah ! qu'eût-il dit, si, de nos jours, il avoit vu des millions de victimes, et toutes immolées, non pas à une liberté réelle, mais à une liberté de spéculation ; non pas au bonheur des hommes du tems présent, mais aux intérêts prétendus des races futures. Hélas ! qu'auront-elles de vous ces générations à venir ; qu'auront-elles de vous pour prix

de notre sang ou de notre désolation ? Le crime est une mauvaise semence ; il n'a jamais produit que des fruits venimeux.

Cependant, qu'allez-vous faire, vous qui, justement irrités, mais aveuglés par un esprit de vengeance et en proie à toutes ses fureurs, voulez être assassins envers les assassins et bourreaux envers les bourreaux ? Arrêtez ; et n'effacez pas la ligne qui vous sépare d'une bande farouche et d'une secte impie. *Ne dis point, Comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je ; je rendrai à cet homme selon ce qu'il m'a fait :* voilà les paroles du sage Salomon. La société deviendroit un théâtre de guerre, une scène où tous les crimes se succéderoient, si les hommes, refusant de recourir à la protection des lois, se faisoient justice à eux-mêmes. Une première vengeance deviendroit l'appel d'une revanche ; celle-ci, d'une violence nouvelle ; et dans ce cercle sans fin, bientôt on ne pourroit plus distinguer

les premiers mobiles de tant de désordres.

Eh quoi, voilà mon père, mon frère, mon enfant inhumainement massacrés; les tribunaux sont sans force et sans activité; et vous voulez que, des mêmes armes dont on a fait périr les miens, je ne poursuive pas les brigands, les barbares qui m'ont ôté plus que la vie! Je veux, je veux que vous soyez chrétiens; je veux que vous soyez les adorateurs du Dieu de paix et de miséricorde: car vous aussi vous aurez besoin de sa clémence et de sa bonté; non pas en ce moment peut-être où vous êtes épris d'un mouvement généreux, mais quand vous aurez à dérouler devant lui le tableau de vos actions et de vos pensées. Pardonnez, pardonnez, puisque vous désirez qu'il vous pardonne. Mais je vais essayer de vous retenir par une considération prise dans le sentiment même dont vous êtes animés. C'est la mort de vos parens que vous voulez venger; et leur sang, dites-vous, attend une réparation éclatante du seul ami,

peut-être, qui leur soit resté sur la terre. Ah ! que leur fait cette terre et les injures qu'on y reçoit? ils sont loin de nos intérêts, loin de nos calculs, dans la nouvelle patrie qu'ils habitent; et de là, peut-être, ils contemplent avec mépris toutes nos pensées mondaines, toutes les passions qui nous agitent. Cependant ils vous aiment encore; vous devez l'espérer, vous pouvez le croire; et ce sentiment, le seul lien qui les rattache au monde, leur fait désirer avec ardeur que vous puissiez mériter l'affection du Dispensateur éternel de toutes les destinées, afin qu'il vous appelle un jour auprès des amis de votre cœur ; auprès du père que vous pleurez, auprès de la mère adorable dont les regards sont encore fixés sur vous; auprès de ces enfans, les objets premiers de votre espérance; auprès d'une chaste épouse qui, loin de vous, se promène avec mélancolie au milieu des voûtes enchantées du paradis céleste. Ah ! n'en doutez point ; ces parens chéris, l'objet de vos regrets, et auxquels vous destinez un funeste sacri-

fice, ces parens chéris en observent les apprêts avec épouvante, et ils voudroient pouvoir arracher de vos mains le fer vengeur dont vous êtes armés. Ah ! ce qu'ils désirent, ce qui les touche, ce qui forme peut-être l'unique objet de leur inquiétude, c'est que votre moralité se perfectionne ; c'est que vous fassiez un pas de plus dans la route de la vertu ; c'est qu'une victoire remportée sur votre passion la plus ardente, soit inscrite sur le livre de vie, et rende votre compte meilleur auprès du grand Arbitre des actions humaines. Eteignez donc les flambeaux que vous aviez allumés sur l'autel de la vengeance, et renversez l'autel même, si vous en avez le pouvoir : allez adorer le Dieu qui tient dans sa main tous les tems, qui a des époques marquées pour sa justice, et qui n'a pas besoin de vous pour l'exécution de ses décrets : *il a pesé les montagnes au crochet et les vallons à la balance ;* il saura bien prendre la mesure des méchans, et apprécier leurs œuvres ; et il leur dira, le jour qu'il le voudra : *Maintenant*

tenant j'ai à faire à vous.... Oui, *la fin vient, la fin vient; elle se réveillera contre eux.*

Ce n'est donc point à nous que la vengeance appartient ; et, devant le tribunal de la Religion, une injure reçue ne peut servir d'excuse à un acte de violence. Ne dites donc point : *Comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je; je rendrai à cet homme selon qu'il m'a fait.* Non, non, *ainsi qu'il vous a fait* vous ne lui ferez point ; à moins que vous n'en ayez reçu des services, à moins que vous n'ayez à lui rendre du bien pour du bien ; et jamais sur-tout *la voix du sang de votre frère* ne s'élevera de la terre contre vous.

O France, que deviendrois-tu à la suite de tant de haines et de tant de crimes ? que deviendrois-tu, si personne ne vouloit rien oublier, ne vouloit jamais pardonner, et si les ressentimens imprimés au fond du cœur des hommes vivans se transmettoient encore en héritage ? ce seroit là le feu qui ne s'éteint point, les flammes éternelles.

Ah ! combien de coupables j'aperçois autour de ce foyer toujours menaçant ! Vous l'êtes, vous qui l'entretenez avec artifice ; et vous l'êtes aussi, vous qui ne faites rien pour en tempérer l'ardeur dévorante. Vous êtes coupables, vous qui voudriez haïr, qui voudriez proscrire jusqu'à votre ami, si vous en aviez un, dès l'instant où ses priviléges, ses avantages particuliers résisteroient un moment sous le niveau de l'égalité ; dès l'instant où vos mains, rendues si délicates par l'envie, croiroient toucher à la supériorité la plus légère. Vous êtes coupables, vous qui voudriez exciter des craintes, vous qui provoquez les soupçons, afin d'appeler le despotisme ou de le rendre excusable. Vous êtes coupables, vous qui mettez les hommes entre vos décrets et les obligations de leur conscience ; et qui faites un délit capital des mêmes résolutions dont la Religion fait un devoir. Vous êtes coupables, vous qui voudriez sacrifier au triomphe d'un système le repos et le bonheur de la génération présente ; et

vous êtes coupables aussi, vous qui voudriez lutter avec violence contre les opinions dominantes, et qui ne laisseriez pas au tems le soin de fixer les vérités et de les placer dans leur rang. Enfin, nous rapprochant plus particulièrement du texte de ce discours, et du genre d'excès dont il retrace l'idée, je dirai que *la voix du sang* de vos frères *crie aussi de la terre* contre vous, Magistrats et Législateurs, contre vous, dépositaires de l'autorité suprême, à quelque titre que ce soit; contre vous, lorsque vous dédaignez de donner aux lois l'appui des mœurs, et aux mœurs l'appui de la Religion; lorsque vous laissez errer les esprits sans leur donner d'autre centre que vos commandemens ou vos opinions. Ah ! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas ? l'homme peut devenir un être terrible, lorsqu'il n'est plus entrelassé par les liens de la morale religieuse. C'est bien alors qu'il diroit, *Comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je ;* et la terre, inondée de sang, présenteroit une succession continuelle de crimes

et de vengeances, de vengeances et de crimes. O Dieu qui nous l'avez donnée cette Religion sainte, n'abandonnez pas votre œuvre, et faites qu'elle triomphe de la perversité des uns, de l'indifférence des autres ! Ils reviendront à vous, ô Eternel ! ils y reviendront ; car les plus habiles égarent les nations quand ils se séparent de ces leçons émanées de votre esprit, et qui seront toujours la sagesse des siècles.

Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? voici : la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi ? Je m'adresse à vous maintenant, et toujours sous l'autorité divine, toujours au nom des paroles sacrées que je viens de rappeler ; je m'adresse à vous, princes et rois, ou chefs de républiques ; à vous qui voulez la guerre et qui la déclarez, qui la poursuivez avec si peu d'inquiétudes et pour de simples combinaisons politiques. Oui, elles vous regardent aussi ces paroles ; et Dieu dit : *Qu'as-tu fait ? voici : le sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi ?*

On croiroit, à la manière ardente et légère dont vous décidez de la destruction des hommes, qu'ils sont en vos mains les instrumens d'un jeu d'esprit, plutôt que des êtres organisés pour la vie et pour le bonheur. Ils sont l'ouvrage du Dieu suprême, et vous les dévouez, sans compter, à vos spéculations ambitieuses. Encore une année de guerre, dites-vous, afin d'accroître de quelques lieues de pays les limites de l'empire ; et cette année coûtera la vie à cent mille de vos concitoyens! Et si les ennemis, ces ennemis politiques, qui, demain peut-être, seront vos amis, ont vingt mille morts de plus, il y aura parmi vous sujet d'alégresse.

On s'habitue à considérer les hommes comme des quantités ; et on les chiffre aussi froidement que des pièces de monnoie.

Et qui le croiroit ; ces spéculateurs politiques, si libéraux, si prodigues de la vie des uns, de la fortune des autres, ne sauroient peut-être se rendre compte à eux-mêmes de l'utilité du but auquel

ils veulent atteindre. C'est par des idées d'habitude qu'ils croient à l'importance d'une augmentation de territoire, à l'importance d'une nouvelle colonie ; mais le rapport de ces avantages avec les sacrifices que la conquête exige, n'occupent jamais leur méditation. Ils se méprennent à chaque instant sur l'intérêt public, et les pauvres humains sont victimes de toutes ces erreurs de calcul. Comment, avec tant d'orgueil, les chefs des nations ont-ils un si grand mépris pour leur espèce ? Un sentiment contraire seroit bien plus raisonnable ; car les supériorités de convention sont bien peu de chose ; et c'est notre nature première, notre nature commune, qui est superbe et l'image du Créateur. Ah ! si, pour la mort d'un seul homme, Dieu a dit au meurtrier : *Qu'as-tu fait ? voici : la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi ?* quelles paroles adressera-t-il aux Princes de la terre, s'il les voit sacrifier à leur ambition ou à leurs vengeances des milliers et des milliers de victimes ?

Et n'êtes-vous pour rien dans ce forfait, vous peuples imbécilles, qui regardez une guerre comme un spectacle, et une bataille comme une scène animée dont votre curiosité se repaît. Vous aviez en main le sceptre de l'opinion, et vous n'en avez fait aucun usage. Que dis-je? et vous aussi vous voulez des conquêtes, sans réfléchir un moment que l'accroissement des Etats appelle le despotisme. Oui, que vos vœux soient remplis, et vous marcherez sous le joug en plus grand nombre: voilà votre profit, et voilà votre aveuglement!

Cependant, je vous rends justice; et, je n'en doute point, votre indifférence, votre docile résignation se changeroient en douleur et en épouvante, si vous pouviez être témoins des malheurs de la guerre; si vous aperceviez avec quelle facilité, avec quelle précipitation les généraux exposent les soldats livrés à leur commandement; et si vous saviez que, dans les combinaisons militaires, la gloire du chef ou sa réputation pèse plus que dix

mille vies ; si vous voyiez ces bandes guerrières, cette jeunesse en armes, où vous avez, vous, un fils, vous, un frère, emportées par leur courage, courir à la mort en commençant à vivre. Car telle est la guerre et ses travaux pénibles, qu'on ne peut y dévouer, qu'on ne peut soumettre à son fléau destructeur les hommes qui ont eu déjà leur pleine part des délices de la vie; les hommes qui ont éprouvé les traverses du monde; les hommes que des pertes funestes ont isolés, que la fortune souvent a délaissés, et dont l'ame est déjà flétrie par l'injustice et l'ingratitude. Non, il faut pour la guerre cette brillante jeunesse, l'ornement de l'espèce humaine; cette brillante jeunesse qui vit encore d'espérance, qui n'a point été détrompée, et à qui le monde paroît un enchantement. On abuse de son imagination, de son ardeur, de son imprévoyance, pour lui faire aimer les périls, et pour la distraire des idées funèbres qu'une réflexion tranquille ne manqueroit pas de lui présenter.

Ah ! si vous les voyiez ces jeunes soldats, si vous les voyiez, vous père tendre, vous mère passionnée, renversés et foulés dans la poussière par les chevaux de leurs compagnons, et délaissés, malgré leurs gémissemens, par des phalanges que rien n'arrête ; si vous les voyiez, vous père tendre, vous mère passionnée, emportés dans un hôpital où les secours commencent à manquer au nombre des blessés, et où des ouvriers novices viennent en hâte faire l'apprentissage de leur science, au milieu des cris de douleur des malheureux patiens : ah ! vous frémiriez sans doute à cet affreux spectacle ! Il a regretté, ce fils, ce malheureux fils, de n'avoir pas péri sur le champ de bataille ; il a regretté les soins dont il avoit fait l'épreuve pendant son enfance ; il a regretté sur-tout les derniers embrassemens des auteurs de ses jours : cependant il est près de mourir ; lui et ses compagnons n'ont plus qu'un souffle de vie : la tombe est entr'ouverte, et l'on cherche encore à les entretenir du monde et de ses mensonges. On voit, au

milieu de ces corps mutilés, et jetés çà et là sur des grabats à mesure que des tombereaux les apportent, on voit des hommes pleins de vie parcourir les rangs, et dire, avec la morgue du bonheur, à ces infortunés : « Camarades, soyez con- » tens, c'est au champ d'honneur que » vous avez succombé ; soyez contens, » vous mourez pour le Roi, vous mourez » pour la République ! » Les victimes affoiblies ne peuvent plus répondre ; mais lorsqu'elles entendent résonner à leurs oreilles ces vaines paroles de gloire mondaine, elles n'y prennent plus d'intérêt ; et lorsqu'elles entendent dire à des hommes, ou trompeurs ou trompés, *Soyez contens*, leur sentiment intérieur résiste à cette invitation de parade, à cette invitation toute artificielle. Contens ! disent-ils en eux-mêmes et du reste de leur pensée, du reste de leur souvenir ; contens ! et nous quittons le monde avant d'en avoir joui ; et c'est à l'entrée du banquet que nous sommes chassés. Contens ! et nous mourons. Contens ! et nous mourons loin

de nos parens qui nous avoient aimés ; leurs mains secourables ne se tendent plus vers nous, et nous ne pouvons plus être témoins d'une larme qui nous promette des regrets. Contens ! disent encore quelques-uns avec un profond gémissement ; contens ! et nous perdons l'union qui faisoit notre espérance, cette félicité que les regards de l'innocence et de la pudeur sembloient nous avoir garantie ; et voilà cet anneau, le gage de sa foi. . . . . Qui le reprendra, qui le rapportera arrosé de mes larmes ? Ah ! cruels politiques, vous nous avez enlevé aux plus douces jouissances de la vie, à celles qu'un Dieu bienfaisant avoit disposées pour nous ; et ce sont des chimères mondaines que vous nous présentez encore à notre dernière heure. Ah ! c'est d'un autre tems, c'est d'un autre séjour, c'est d'un autre Maître ; d'un autre sur-tout que des Princes de la terre, que nous voudrions entendre parler. . . . .

Nous n'en douterons point : si les regrets silencieux que nous avons essayé

de vous peindre avoient une consistance, une forme visible, les illusions de l'ambition ne tiendroient pas contre un pareil spectacle : mais les peines d'un cœur malheureux s'évanouissent avec lui ; et au milieu de la guerre rien ne frappe que la destruction ; et ce ne sont pas les douleurs des mourans qu'on examine, c'est le nombre des morts qu'on suppute et qu'on additionne. Et vous, survivanciers qui faites ces comptes, et dont les yeux ardens courent en même tems à d'autres intérêts, pressez-vous de sentir, de savourer vos forces; pressez-vous de croire à votre pleine vie, car demain peut-être sera votre dernier jour, et vous aurez aussi des successeurs qui ne songeront point à vous. Ah! qu'ils sont insensés, et ceux qui commandent la guerre et ceux qui s'en réjouissent ; et ceux qui dévouent à la mort tant de victimes, et ceux qui consomment avec tant de bonne volonté ces sacrifices. Les uns deviennent inhumains par spéculation, les autres par docilité! Les uns

ordonnent de haïr, sans que leur cœur soit agité; et les autres haïssent à jour nommé, sans jamais apprendre le motif de leur aveugle passion.

Rapides passagers que nous sommes sur cette demeure ornée des mains du Créateur, et unis par les mêmes liens, organisés d'une manière semblable, étions-nous appelés à tant de querelles? Faites avec nous une réflexion dont nous sommes frappés. Que deux hommes d'un même pays, et conduits par des intérêts différens, se rencontrent sur une terre étrangère et à quelques mille lieues de leur patrie: ils se rapprocheront, ils se croiront de la même famille, ils deviendront des frères l'un pour l'autre. Eh bien! les hommes de l'âge présent, voyageurs de hasard dans l'infinité des mondes, dans l'éternité des tems, ne devroient-ils pas être engagés par cet exil commun, par cette conformité de destinée, à s'entre-aider ou à vivre en paix. Ils se trouvent en effet à une distance incalculable de leur véritable patrie; à une distance au

moins incalculable et du lieu de leur départ et du terme de leur voyage ; ils sont tous errans dans l'immensité. Et pourtant c'est sur cette demeure d'un instant qu'ils se font la guerre et qu'ils s'entre-détruisent. O folie des folies ! ô ignorance profonde de notre petitesse et des grandeurs qui nous environnent !

C'est par la morale, et par elle seule, que nous sommes en rapport avec tout ; avec le connu et avec l'inconnu, *avec les choses passées et avec les choses qui sont à venir.* O vérités qu'on ne peut trop redire, fussent-elles dédaignées, fussent-elles rejetées sans cesse ! Non, le Dieu de bonté, le Dieu que vous servez, ne sauroit approuver ni vos funestes ambitions, ni vos haines politiques, ni vos guerres sanglantes ; et il détourne ses regards des combats où les hommes, ses créatures d'élite, se déchirent et s'entre-détruisent. Aussi, que d'autres viennent bénir les étendards de la guerre, et qu'ils le fassent au milieu de ce temple où nous adorons chaque jour un Dieu de

charité; nous ne suspecterons point leurs intentions, nous ne querellerons point leur conscience : mais ministres d'un Dieu de paix, nous ne parlerons que de paix, nous ne prêcherons que la paix. Notre bouche, consacrée à la louange des vérités religieuses, ne célébrera point ces principes de gloire mondaine qui ont introduit parmi les hommes tant de passions hostiles, tant de rivalités sanguinaires, et qui ont substitué d'illustres fictions aux maximes simples de la morale.

Ah! qu'elle revienne sur la terre, cette fille du ciel, cette paix, cette aimable paix; elle s'annonce, elle ne peut tarder; c'est le Seigneur qui l'envoie pour consoler nos cœurs : c'est lui qui prête l'oreille aux gémissemens de la terre; c'est lui qui prend pitié de nous. Et déjà, que tous les citoyens se préparent à faire servir un si grand événement au bonheur de la patrie. Vous, les chefs de l'Etat, que l'abondance de vos soins paternels répare, s'il se peut, les pertes que nous avons faites. Appelez à votre aide les bras

de l'agriculteur, l'industrie du manufacturier, le génie du négociant, et cette confiance qui double toutes les forces. Vous, les gardiens des mœurs, ministres de la Religion, ranimez votre zèle, et entraînez les hommes dans les routes laborieuses de la vertu et dans les riantes voies de la foi et de l'espérance. Vous, orateurs; vous, écrivains distingués, et en droit par vos talens de guider l'opinion publique, faites sentir le prix du repos; et donnez aux idées d'ordre, aux sentimens de modération, le secours de vos paroles et l'appui de votre éloquence. Vous, jeunes gens, associez-vous à tout ce qui est beau; et après avoir quitté les combats, cultivez les arts de la paix; aimez les divers genres de gloire; et au milieu des assemblées politiques, acquérez ce courage de l'esprit, plus rare encore que la valeur militaire, et qui, dirigé par la sagesse, devient l'ennemi redoutable des oppresseurs et des tyrans. Et vous, femmes sensibles, à qui l'Etre suprême, ce Dieu d'amour et de bonté, a remis une

si

si belle part dans la distribution des autorités sociales, adoucissez les mœurs de nos guerriers, et rattachez-les par vos doux liens aux intérêts domestiques, aux sentimens de famille, et à toutes les affections qui seroient le but continuel de la vie, si des biens de convention, ou des idées factices, ne venoient pas nous détourner de nos penchans naturels. Vous enfin, braves et généreux soldats, qui reviendrez bientôt dans vos foyers, chargés des trophées de la victoire, puissiez-vous, après avoir combattu pour l'honneur et pour la renommée, retrouver au milieu de nous une volonté franche de louer et d'admirer; une reconnoissance qui réponde à votre attente et vous dédommage de vos travaux ! puissiez-vous encore, après avoir combattu pour nos droits, retrouver parmi nous la justice honorée ! puissiez-vous, après avoir combattu pour l'avantage et la prospérité de votre patrie, y retrouver debout la fortune publique ! puissiez-vous sur-tout, après avoir combattu pour la liberté, la

retrouver cette liberté, et dans les lois, et dans le gouvernement, et dans l'esprit public, et dans le cœur de tous les Français! O Dieu! nous formons des souhaits; mais vous seul vous les exaucez, vous seul en avez le pouvoir : ô Eternel ! soyez-nous favorable ; faites que nous nous aimions les uns les autres comme vous nous avez aimés; et que la paix, le jour où elle viendra, nous trouve préparés à une régénération de mœurs, de principes et de sentimens. Et que de cette terre, consolée par votre clémence, il ne s'élève désormais que des cris de louange et de bénédiction à l'Auteur de la nature, à notre Maître, à notre souverain Bienfaiteur.

DISCOURS II.

De la Justice.

La justice élève une Nation, et l'iniquité fait l'opprobre des Peuples. *Proverbes*, *chap.* 14, ℣. 34.

La justice élève une Nation, et l'iniquité fait l'opprobre des Peuples. Cette association de la justice aux idées de gloire et de beauté; cette association magnifique n'est pas une vaine image, mais une vérité parfaite; car la justice réunit des caractères si imposans, des propriétés si utiles et si nécessaires, qu'au milieu de nos institutions politiques, elle est une représentation de l'ordre dans l'auguste assemblage des œuvres du Créateur. Oui, la justice qui laisse à l'intérêt personnel toute son action, qui le laisse en quelque manière se plier et se replier sur lui-même, mais qui le contient dans les limites fixées par l'intérêt général; la justice alors nous

rappelle cette Puissance, aussi simple que régulière, qui, en laissant les globes célestes se mouvoir sur leur axe, les retient en même tems autour d'un centre commun, et les empêche de contrarier, par leur marche errante, le système harmonieux de l'univers.

Les vastes réunions d'hommes soumis au même pacte social, ces réunions auxquelles nous avons donné le nom de *Peuples* ou de *Nations*, ne seroient qu'un assemblage tumultueux d'ennemis ou de rivaux, une scène continuelle de prétentions en discorde et d'intérêts en hostilité, si la justice, cette belle idée morale et politique, n'étoit pas venue régler les ambitions et les convoitises; et si elle n'avoit pas élevé une barrière contre les entreprises de l'égoïsme, en formant le code des droits réciproques. Elle n'a point arrêté le développement de l'industrie; elle n'a point mis en esclavage les facultés de l'homme; mais elle nous a tous avertis de nos obligations envers les autres, et elle nous a donné le moyen de

vivre en communauté, sans trouble et sans confusion. Oh ! quels services elle a rendus aux hommes, cette justice aujourd'hui si insultée par ceux-là même qui devoient la défendre ! Mais telle étoit sa force, que les débris de ses colonnes renversées servent encore de soutien à l'édifice social.

Cependant la justice n'est pas seulement respectable à nos yeux, comme la meilleure et la plus ancienne protectrice de l'ordre public ; elle réunit encore, dans ses titres de gloire, le singulier mérite d'avoir été le premier mobile des grandes entreprises, le premier encouragement offert au développement de l'industrie. Le jour où l'on a dit à l'homme actif et laborieux : « Cette terre, dont tu arracheras les ronces et les épines, que tu remueras, que tu laboureras, que tu ensemenceras, que tu défendras contre les incursions des animaux destructeurs ; cette terre t'appartiendra d'une manière irrévocable » ; le jour où l'on a pu lui

tenir ce langage, tous les genres de travaux furent excités, toutes les émulations prirent naissance.

L'institution des propriétés, lorsqu'elle fut consacrée et garantie par l'autorité publique, permit aux hommes de donner un libre essor à leurs moyens et à leurs talens ; et, au nom de leur intérêt personnel, ils accrurent, sans y penser, la prospérité générale : car il y a cela de merveilleux dans la justice conservatrice des propriétés, qu'elle ne sépare rien qu'en apparence ; tant les hommes ont besoin de compagnons pour acquérir de la fortune, et de copartageans pour en jouir ! Un particulier ne peut faire valoir son capital par l'agriculture ou par des établissemens de fabrique ou de commerce maritime, qu'en cédant la moitié du revenu aux hommes qui lui prêtent leurs secours dans ces divers genres d'entreprise ; et l'autre moitié, il la divise entre des ouvriers ou des serviteurs, qui lui donnent en échange le fruit de leur travail, ou qui lui dévouent et leur tems

et leurs soins. Ainsi les hommes qui entretiennent leur oisiveté par le vol et le brigandage, nuisent essentiellement à la partie laborieuse de la société, qui obtient, par son travail, une partie des revenus dont les propriétaires ont la disposition.

Le riche est un simple distributeur des subsistances rassemblées dans ses mains par l'argent; et son lot en plaisirs n'est pas souvent le meilleur. Il ne peut augmenter le nombre de ses sens, ni forcer d'un degré leur capacité : il est donc réduit à rechercher des commodités dont l'habitude éteint le charme; et à goûter, au milieu des inquiétudes de son imagination, les uniformes jouissances de l'oisiveté.

Ainsi la justice, qui sert à maintenir la distinction des propriétés, n'offense point le bonheur, même dans les momens où le hasard des fortunes offre çà et là le spectacle d'une grande inégalité. Il faut d'ailleurs, en parcourant d'un œil philosophique les résultats de l'institution des propriétés, considérer cette

institution dans son ensemble et dans ses diverses dépendances. Et l'on auroit de quoi répondre aux objections d'une aveugle jalousie, si l'on avoit montré que le travail, l'émulation, l'industrie, et le repos, la paix des sociétés, tous ces biens incomparables, ont pour base première la sauve-garde de sa possession, et la jouissance certaine de la fortune dont on s'est rendu maître par son travail et par des moyens honnêtes et légitimes.

Les lois doivent sans doute, par de sages mesures, apporter des obstacles à l'accumulation des richesses dans les mêmes mains ; mais toute disposition arbitraire, toute atteinte au principe inviolable de la justice, seroient aussi contraires à l'intérêt de la société qu'aux lois de la morale.

Qu'on se figure un peuple nombreux où la justice cesseroit d'être en recommandation et en honneur : bientôt on verroit la fraude et la tromperie devenir un objet universel d'industrie ; on s'y adonneroit, comme à une spéculation de

tous les jours et de tous les instans ; et cet abaissement dans les idées ameneroit tous les genres d'avilissement. Il n'y auroit plus aucune élévation dans les sentimens ; aucune vérité, aucune confiance, aucun exercice noble de l'esprit et du caractère ; et ces qualités, ces vertus, après avoir fait si long-tems l'ornement et la gloire du monde, deviendroient peut-être un sujet de dérision.

Remarquez aussi comment la Religion, qui prête continuellement son assistance aux vérités politiques, recommande partout la justice. Et Job, le saint homme Job, lorsqu'il cherche à obtenir la bénédiction du ciel ; lorsqu'au milieu de ses peines il recueille les titres dont il peut se glorifier auprès de l'Eternel, il dit : *J'étois revêtu de justice, et elle me servoit de vêtement ; mon équité m'étoit comme un manteau et comme une tiare.*

Ah ! qui de nous pourroit, avec une confiance entière, adresser les mêmes paroles à l'Être suprême, à cet Être qui

suit nos actions dans les ténèbres, et qui lit dans nos pensées ; à cet Être qui sait tout, qui voit tout, qui est présent partout ! Vous vous croyez justes, vous qui vous souvenez d'avoir été des dépositaires fidèles ; vous qui n'avez jamais ravi le bien d'autrui, ni par force ni par adresse. Vous ignorez donc toutes les dépendances de l'esprit de justice, de cet esprit simple dans sa conception, mais dont les applications sont si diverses ? Le menteur est un homme injuste, l'hypocrite de même, le calomniateur de même ; l'ingrat encore est injuste. Les autres vous disent la vérité ; vous l'attendez, vous l'exigez d'eux ; et si, en échange, vous leur dispensez des mensonges, vous êtes évidemment injustes. Les autres se montrent à vous tels qu'ils sont ; et si vous vous parez à leurs yeux de couleurs empruntées, vous êtes injustes ; vous ressemblez à ces faussaires qui mettent l'effigie du prince, ou la marque du titre fin, sur des monnoies de bas aloi. Les autres parlent de vous selon leur sentiment, selon leur

pensée ; et vous trahissez votre conscience pour attaquer leur réputation, et pour leur imputer des torts qu'ils n'ont pas : quelle injustice plus grande pourriez-vous jamais commettre ? Enfin, les autres vous ont rendu des services, et vous vous tenez à l'écart quand ils ont besoin de vous ; vous êtes encore injustes, et souverainement injustes.

Mais sans sortir du cercle précis de la justice et de son interprétation commune, êtes-vous justes, vous qui empruntez sans être sûrs de rendre, ou qui risquez imprudemment le gage de vos créanciers ? Etes-vous justes, vous qui abusez du malheur pour imposer dans vos contrats des conditions tyranniques ; ou qui vous prévalez d'une situation favorable à votre avarice, pour mettre en concurrence les hommes de travail, et réduire leur gage au plus étroit nécessaire ? Etes-vous justes, vous qui abandonnez vos domestiques au moment où l'âge et les infirmités ne leur permettent plus de vous rendre les mêmes services ? Etes-vous justes encore, vous

qui refusez *de rendre à César ce qui est à César*, et qui cherchez à vous affranchir des tributs que vos concitoyens acquittent avec scrupule et avec candeur ? Enfin, sans aucune distinction de personnes ou de circonstances, êtes-vous justes, vous tous *qui faites à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ?* Scrutez-vous, examinez-vous, rentrez dans l'intérieur de votre conscience ; mais songez que l'œil du Juge suprême y pénètre avec vous, et qu'il n'est pas là à distance de vos tromperies, comme les hommes, mais à l'origine même de vos feintes et de vos dissimulations.

Eh quoi ! c'est vous, foibles humains, c'est vous, dénués de toute espèce de titres auprès du souverain Maître du monde, et qui pourtant lui adressez habituellement des vœux et des prières ; c'est vous qui, dans le même tems, vous montreriez injustes envers vos semblables ! Vous demanderiez des grâces en élevant vos regards vers le ciel, et vous vous refuseriez, sur la terre, à une réciprocité légi-

time, à une réciprocité commandée au nom de la morale et au nom des lois !

Mais je vais suivre un moment vos petits calculs, et me resserrer avec vous dans les intérêts du monde. Que vous promettez-vous de telle ou telle injustice ? un profit pécuniaire : mais évaluez le bonheur que pourra vous procurer ce profit, avant d'y sacrifier l'estime et la confiance des autres ; faites ce compte exactement, et vous verrez que la morale stipule mieux pour vous que votre avarice. Vous vous croyez, peut-être, affranchis de toute espèce de liens, en dédaignant l'opinion publique ; et vous ne voyez pas qu'au-delà du nécessaire, le prix de l'argent, l'attrait des dépenses, tiennent à l'espoir d'une sorte de considération relative ; et qu'ainsi le plus petit luxe d'état est un commencement de servage envers cette opinion que vous feignez de mépriser.

Voyez-le donc : il est deux opinions ; l'une noble et respectable à cause de ses rapports avec les idées d'ordre, et celle-là récompense la justice et la bonne foi ;

l'autre petite et ridicule dans son autorité, et celle-là récompense le luxe et la fortune.

C'est pourtant cette dernière que vous voulez servir, et servir uniquement ; il n'y a pas là de quoi vous glorifier, de quoi vous dire indépendans, de quoi vous dessiner à vos propres yeux comme des gens de force et libres de préjugés.

Ah ! quittez ces erreurs, quittez ces tromperies de votre imagination ; et pour votre intérêt, même le plus prochain, honorez la justice et suivez ses leçons. Et vous qui vous sentez foibles contre les exemples corrupteurs du tems présent, appelez à votre aide la Religion, et laissez-vous guider par sa vive lumière. Croyez-la, quand vous hésitez, et quand vous commencez à perdre route au milieu du labyrinthe de l'intérêt personnel. Que le calme de l'homme juste, que la sérénité de son ame, vous attirent vers lui et vous engagent à le choisir pour modèle. Ne le voyez-vous pas, c'est l'expression de Job ; ne le voyez-vous pas, au milieu des méchans,

couvert de son manteau et paré de sa tiare ? Les vanités, les convoitises du monde errent autour de lui sans l'émouvoir ; il résiste à leurs séductions, et il oppose à l'insolence des vices du siècle toute la majesté de la vertu. Ah ! qui oseroit mal juger des forces de l'homme juste ? Il est en harmonie avec l'ordre ; il l'est avec la nature ; il l'est avec les pensées du Créateur : il faudroit, pour l'abattre, altérer son essence. O Dieu ! s'il en est parmi nous de ces justes que vous aimez ; soutenez leur courage, afin qu'ils nous servent à tous d'encouragement, et afin qu'ils nous présentent le beau spectacle de l'homme en alliance avec le ciel, et en combat victorieux avec les passions qui nous font la guerre.

Nous n'oublions point que nous sommes appelés à vous entretenir de la justice des princes, de la justice des gouvernemens, de la justice des dépositaires de l'autorité suprême ; n'importe le titre ou la nature de leur puissance. *La justice*

élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples ; voilà les paroles sacrées que nous avons choisies pour texte : mais nous ne nous sommes pas écartés de notre sujet en considérant d'abord, dans les rapports d'homme à homme, les devoirs imposés par cette éminente vertu. L'intérêt des particuliers et l'intérêt des nations offrent aux regards de l'observateur plusieurs caractères distincts ; mais ils ont une origine commune, et leur union est indestructible.

Grand Dieu ! c'est aux puissans de la terre que nous avons à parler ; mais que sont-ils devant vous ? Faites que nous remplissions notre ministère avec sagesse et avec courage. Inspirez-nous la confiance dont nous avons besoin, et prêtez à notre langage l'autorité qui lui est nécessaire. C'est de la justice des nations, de la justice des peuples que nous voudrions rappeler le devoir et retracer la nécessité. Quel sujet, et dans tous les pays et dans tous les âges ! quel sujet en ce tems ! *Dites à Jérusalem de nous entendre,*

et

et à Sion de nous écouter. Ah! si nous pouvions espérer de ramener aux sentiers de la justice et de la vérité les hommes qui s'en sont écartés ; si nous pouvions jeter en terre quelques germes d'un fruit salutaire ; si nous pouvions, animés d'un saint zèle.... *Mais Paul plante, Apollos arrose, et Dieu seul donne l'accroissement.* Oui, l'homme essaie, l'homme poursuit, et Dieu seul bénit ses travaux.

C'est au nom de la justice, c'est pour la protéger, pour la défendre, que les gouvernemens ont été institués ; et cette première vérité, cette vérité simple, devroit être sans cesse présente à l'esprit et au souvenir de tous les dépositaires de l'autorité.

Les hommes, à mesure qu'ils renoncèrent à la vie sauvage et à leurs courses errantes ; les hommes, à mesure qu'ils se rapprochèrent et se réunirent, eurent besoin de trouver dans un plus petit espace les productions nécessaires à leur subsistance, et ils se livrèrent à la cul-

ture des terres. Ils reconnurent ensuite, et promptement, que l'établissement des propriétés pouvoit seul exciter le travail et l'émulation ; et ce système une fois admis, les idées de justice s'étendirent et se perfectionnèrent. On prescrivit des devoirs, et l'on eut besoin d'une surveillance. On eut des conventions, et l'on s'occupa de leur garantie. De là l'origine du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif ; deux autorités qui, l'une et l'autre, ont pour motif et pour titre premier l'intérêt commun des hommes au maintien de l'ordre social. Un gouvernement injuste ressemble donc à un père dénaturé : celui-ci agit contre son instinct, l'autre contre sa loi primitive.

Une seconde considération doit rendre la justice infiniment respectable aux chefs des Etats ; c'est que sans elle ils ne pourroient jamais gouverner un grand pays. C'est la justice en effet qui tient en harmonie cette multitude infinie de relations dont l'ordre social se compose, et qui réduit ainsi la tâche des gouvernemens

à un nombre de combinaisons proportionné à leurs facultés et à leurs moyens. Ils seroient entraînés, ils seroient contraints à une action continuelle, si, dédaignant la justice et son intervention salutaire, ils vouloient tout régir par des lois ou des volontés arbitraires. Le despotisme le plus rigoureux, le plus actif, ne pourroit suffire à une telle entreprise.

Qu'on me permette une comparaison. Représentons-nous l'homme, déjà disproportionné par sa foiblesse à l'administration morale qui lui a été confiée; l'homme, ne réglant qu'imparfaitement son esprit et ses goûts, ne dominant qu'avec peine son imagination, et combattant souvent à armes inégales son caractère et ses passions; représentons-nous l'homme, affaissé de cette manière sous les difficultés de son gouvernement moral, et demandant néanmoins d'être encore chargé du soin de régir le mouvement intérieur de son être physique. Il veut guider lui-même le jeu continuel

de ses fibres ; il veut guider l'action des vaisseaux innombrables dont l'économie vitale est composée ; il veut en diriger les ramifications ; il veut enfin devenir le moteur arbitraire de cette organisation secrète soumise jusqu'à présent aux seules lois de la nature. Quelle folie à l'homme ! vous écriez-vous. N'étoit-ce pas assez pour sa science, de l'autorité qui lui avoit été confiée ? Vous avez raison ; mais il faut porter le même jugement des chefs d'un grand Etat, lorsque, non contens de leur immense tâche, ils voudroient encore gouverner, déranger, modifier et changer à leur volonté cette vaste partie de l'organisation sociale, placée d'un tems immémorial sous l'empire de la justice.

Qu'on réfléchisse au rapprochement que nous venons de faire ; il est exact, et doit servir à rendre plus sensible une vérité de la plus haute importance.

Ah ! que la justice simplifie le travail des princes et des hommes en autorité parmi les nations. Nous l'avons déjà dit, et nous aimons à le répéter : la justice

est dans l'ordre moral une image de ces lois primitives de la nature, auxquelles nous attachons avec raison le mouvement régulier des mondes et l'harmonie de l'univers.

Telle est même l'utilité complète de la justice; telle est sa concordance avec l'esprit des sociétés politiques, qu'on ne peut y toucher d'une manière arbitraire, qu'on ne peut y toucher avec l'autorité, sans l'altérer ou la dégrader.

C'est ici pourtant qu'une objection commune se présente naturellement. Le respect pour la justice, dira-t-on, ne doit-il pas céder à l'intérêt de l'Etat? Nous répondrons hardiment que cette question est vaine; car jamais la justice n'est en contradiction avec l'intérêt de l'Etat, et jamais l'intérêt de l'Etat n'est en contradiction avec la justice.

Voulez-vous en effet subvenir à des besoins extraordinaires : une répartition d'impôts, établie sur des proportions justes, sera plus productive qu'une répar-

tition établie d'une manière arbitraire et capricieuse ; et il restera de plus, en ressource, tous les moyens qui naissent de la confiance.

Mais vous dites : Les impôts sont au comble ; le peuple murmure ; le crédit a disparu, le crédit n'existe plus ; et les dépenses publiques se sont élevées à un si haut période, que l'on manqueroit des fonds nécessaires si l'on se refusoit aux mesures de violence, aux altérations de monnoies, aux engagemens hasardés, aux promesses fallacieuses. Voilà donc le moment où la justice seroit en contradiction avec l'intérêt de l'Etat.

Vous parlez ainsi ; mais ce n'est pas la justice qui est en contradiction avec l'intérêt de l'Etat ; c'est votre administration, c'est votre conduite. La justice seroit votre meilleure aide, si vous aviez été sages, si vous l'étiez encore. Ne dites donc pas que vous en ordonnez le sacrifice pour l'intérêt de l'Etat ; car ce sont vos erreurs et vos fautes qui amènent cette fatale nécessité. Et malgré l'extrémité

des affaires, un retour de votre part à l'économie, à la modération, à toutes les idées saines en gouvernement, vous rendroit encore riches par la justice, et riches par elle seule.

La justice a pour amies la raison et la prudence; et c'est après l'avoir isolée de ses fidelles compagnes, que vous la calomniez, que vous la déclarez incapable de rendre service à l'Etat. O insensés! est-ce à vous qu'il appartient de détruire sa réputation? Ne la voyez-vous pas accompagnée du cortége des siècles, et entourée de tous les législateurs, de tous les princes qui ont illustré la terre? Rangez-vous devant elle, esprits rebelles à son autorité, esprits de nouvelle extraction, et qui voulez tout changer, tout mettre à votre date. Mais la justice n'est pas un système; elle est la morale, elle est la politique, elle est le génie social; elle est enfin l'idée éternelle, et l'un des anneaux de l'ordre universel.

L'intérêt de l'Etat présente un caractère bien différent; il est, par sa nature,

arbitraire et mobile ; chacun l'explique, chacun le décrit à la mesure de son savoir, et très-souvent au gré de sa passion dominante. Et quand on examine les différens interprètes de cet intérêt, quand on les regarde et qu'on les voit à la hauteur commune, on ne peut les mettre en parallèle, eux et leurs opinions, avec les majestueux supports de la justice, avec les autorités qui l'ont fondée, et qui ont déterminé l'hommage des hommes et le respect des nations.

Disons-le donc, et avec une pleine confiance : la prééminence de la justice, sur le mot imposant d'*intérêt de l'Etat*, ne peut être détruite qu'à la parole des anges, et par des êtres dont les lumières surnaturelles attireroient notre aveugle confiance. Jusque-là, nous croirons que la justice est le premier des intérêts au milieu des sociétés publiques ; le premier en utilité, le premier en force ; et de plus encore, le premier en honneur et en réputation.

Oui, le premier en utilité, le premier

en force ; car la justice appelle la confiance, et la confiance met entre les mains du gouvernement toutes les fortunes ; elle les lui donne même à l'avance, car elle ajoute au présent les ressources de l'avenir. Tout l'argent sort, tout l'argent circule à l'abri de la justice ; et la plus simple promesse est égale aux métaux qu'on pèse à la balance, et dont on a vérifié le titre par des experts.

Vous vanterez, sans doute, ce que valent aussi la fraude et l'injustice ; vous montrerez que, par elles, on reçoit et l'on ne rend point ; on promet, et l'on n'exécute point ; que par elles, on fait mieux encore, on retient les dépôts, et l'on injurie ses créanciers ; on s'empare des propriétés, et l'on accuse les propriétaires ; qu'enfin, et de toutes manières, on remplit son trésor de butin, et l'on s'enrichit de dépouilles. Telle est la marche financière du crime : mais alors aussi l'épouvante devient générale ; l'argent fuit, l'argent se resserre ; et, comme on fait rentrer les troupeaux à

l'approche des loups ravisseurs, chacun retire ses richesses du milieu de la circulation; on les cache, on les dissimule, on a peur de sa fortune comme d'un sujet de persécution; et les citoyens en alarme ne songent plus qu'à se garantir de l'autorité suprême, de cette autorité qu'eux-mêmes avoient élevée pour défendre leurs droits et pour assurer leur tranquillité.

Hommes puissans dans l'Etat, princes ou chefs populaires, régnez avec justice, et gouvernez de même. Vous le devez, par respect pour les lois religieuses; vous le devez pour le bien général; et vous le devez encore pour votre intérêt particulier. Vous vous méprenez quand vous faites un autre compte; car le tems est toujours pour la morale. Les moyens de violence vous séduisent par la rapidité de leur effet, et vous croyez, de plus, qu'ils affranchissent des soins nécessaires pour captiver la confiance; mais si vous éprouviez le besoin de colorer vos actions, et si vous appeliez à votre aide l'hypocrisie,

ne seriez-vous pas avertis, ne reconnoîtriez-vous pas vous-mêmes, que l'estime a son usage pour les hommes en autorité? Eh bien, cherchez-la cette estime, non par une feinte, non par aucune surprise, mais par les grandes voies qui mènent à elle. De quoi sert l'hypocrisie, dans les rangs élevés de la société ? Elle ne peut en imposer à personne; on est là trop en vue pour échapper aux regards vigilans des observateurs. Ah ! pourriez-vous longtems l'ignorer ! la franchise et la vérité sont le plus bel ornement du pouvoir suprême; elles sont *sa tiare*, ainsi que la justice et la bonne foi.

Le Roi-prophète, dont les paroles ont servi de texte à notre discours, se formoit une idée vraie de l'injustice des gouvernemens, lorsqu'il la dévouoit, non pas seulement à l'indignation des hommes, mais encore à leur mépris. Et en effet, l'injustice des princes est plus honteuse que l'injustice des particuliers; puisque, dépositaires de l'autorité suprême, et

tenant en main la force publique, ils ne craignent point la vengeance des lois, et peuvent, sans péril, manquer à leur parole. *L'injustice fait l'opprobre des peuples ;* voilà l'expression de l'écrivain sacré.

Oui, autant il est beau, autant il est honorable aux souverains, aux guides des nations, de contenir, par la justice, des passions en combat et des intérêts en rivalité ; autant, peut-être, il y a d'abjection et de lâcheté à se servir de la toute-puissance pour violer à son gré les droits dont on est le gardien, les droits universels dont on a l'auguste tutelle.

Que faites-vous donc, vous qui, au milieu des ressources immenses et multipliées d'un riche pays, choisissez dans vos embarras un moyen dont l'indigence absolue cherche encore à se défendre, l'expédient honteux et facile de retenir ce qu'on doit, de prendre aux créanciers de l'Etat leur fortune. Que faites-vous, et que faut-il vous dire ? *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples.*

Que faites-vous, vous qui, pour dissimuler votre esprit de fraude, ou pour en éloigner la publicité, vous acquittez d'abord avec une monnoie de fiction, et qui l'annullez après en avoir épuisé l'usage? que faites-vous, et que faut-il vous dire? *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples.*

Que faites-vous encore, et vous qui punissez les enfans des fautes de leurs pères, ou les pères des fautes de leurs enfans; et vous, qui poursuivez comme une violation de la loi les actions commises avant l'existence de cette loi, les actions jusque-là reconnues pour bonnes ou pour innocentes; et vous qui admettez en preuve les dénonciations de la haine ou de la politique, et qui condamnez un accusé sans lui permettre de se justifier, sans l'appeler ni l'entendre? que faites-vous, et que faut-il vous dire? *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples.*

Que faites-vous sur-tout, vous qui mettez les hommes entre l'éternelle loi de la

conscience et la loi nouvellement écrite ; et qui punissez par l'exil ou la mort la préférence que l'on donne à la première, cette préférence qu'un Dieu commande ; et ce Dieu c'est le vôtre ? Ah ! n'est-ce pas à vous, et à vous qu'il faut dire : *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples ?*

Ah ! soyez moins terribles, soyez moins redoutables, et soyez justes. Vous célébrez les nombreuses victoires que vous remportez sur des ennemis : mais que font-ils les ennemis ? ils sont injustes ; ils confisquent, ils distribuent les biens selon leur caprice ; ils emprisonnent, ils bannissent, ils proscrivent pour des fautes légères, ou par esprit de vengeance ; ils substituent aux règles leurs volontés arbitraires, et aux lois de douceur et de confiance des lois de rigueur et d'alarme. Voilà ce que font les ennemis, même les plus hardis et les plus tyranniques, les ennemis tels qu'il y en a peu. Oui, la marque distinctive de l'hostilité, de l'abus de la force, c'est l'injustice, et toujours l'injustice.

Et ne pourroit-on pas le dire : tous les maîtres sont égaux pour être injustes ; tous ont une science suffisante pour mal faire ? Bien plus ; les hommes n'auroient besoin d'aucun chef, s'ils n'aimoient pas la justice ; car s'ils étoient obligés de faire un choix entre les divers genres d'agression, autant leur vaudroit d'être exposés à leurs rivalités réciproques que d'encourir les dangers d'une oppression tyrannique.

Enfin l'injustice, de la part des princes ou des magistrats revêtus d'une autorité suprême, a pour suite funeste de pervertir et de corrompre la société entière : on obéit, on cède aux grands exemples ; et lorsque les hommes, placés sur le piédestal du gouvernement, ces hommes vus de par-tout, montrent une parfaite indifférence pour les idées de justice, chacun se dégage des principes auxquels il s'étoit asservi ; et d'imitations en imitations, la licence devient générale. Alors la vertu n'est plus qu'un vieux mot dont on recherche le sens, dont on se demande

l'usage ; et la morale, tombée en dissolution, ne pourroit échapper à un entier oubli, si des hypocrites adroits n'en recueilloient pas les lambeaux pour les faire servir encore quelque tems au succès de leurs tromperies.

O Religion sainte ! venez à notre secours. Ils disent qu'on peut se passer de vous, et jamais vous ne nous fûtes plus nécessaire. Vous seule êtes courageuse, et vous seule avez droit de l'être ; car vous parlez au nom du Seigneur ; car vous commandez à ceux qui commandent, et vous pouvez inspirer de la crainte aux despotes farouches, aux tyrans orgueilleux du nombre de leurs esclaves, aux maîtres de la mort et des épouvantemens. O Religion sainte ! seule amie constante des hommes, venez à notre secours ; montrez aux princes, aux chefs des nations, qu'au plus haut degré de puissance, ils ont encore des devoirs à remplir. Faites qu'ils prennent plaisir à la justice, et *qu'elle leur serve de manteau, et comme de tiare.* Faites que la vérité, la droiture,

deviennent

deviennent un baume pour leur cœur, et qu'ils en goûtent la douceur, qu'ils en connoissent la suavité; oui, que ces vertus leur donnent la paix et la tranquillité, et qu'ils reçoivent ainsi sur la terre le commencement des récompenses promises aux bienfaiteurs des peuples ! Ah ! s'ils en imposoient par leur exemple, comme nous marcherions tous avec plaisir dans la voie qu'ils auroient frayée ; comme nous y marcherions en les louant, en les aimant, et en célébrant leurs lois équitables ! nous répéterions encore les paroles du roi David : *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples ;* nous les répéterions ces belles paroles, mais ce seroit pour les apprendre à nos neveux, et pour les graver dans leur souvenir ; ce seroit pour leur dire que nous avons eu du bonheur, que nous avons eu de la gloire en respectant une si grande vérité, et en y conformant notre vie particulière et notre conduite publique.

Où sont les peuples, où sont les gouvernemens en réputation de justice et

de bonne foi ? Ils vous diroient : Voyez nos laboureurs ; ils recueillent en paix le fruit de leurs travaux, et dès le lendemain ils sèment avec joie. Ils confient à la terre avec sécurité le germe productif de leurs prochaines moissons. Ils nous diroient : Voyez nos commerçans qui, par une rivalité salutaire, sont tous en mouvement pour aller échanger nos biens superflus contre les denrées précieuses dont nous sommes privés ; ils animent l'argent, ils donnent la vie à tous les capitaux ; et leur fortune, qui parcourt le monde, reviendra grossir la fortune de l'Etat pour retourner encore, dans les mêmes chemins, y chercher, y trouver de nouvelles richesses. Voyez toutes les classes industrieuses de la société, qui, chaque jour, servent de leur intérêt personnel l'intérêt public. Et d'où vient tant d'abandon, d'où vient tant d'activité ? de la sûreté que donnent à tous les échanges le règne et la stabilité des lois.

Où sont les peuples, où sont les gouvernemens en réputation de justice et de bonne foi ? Ils vous diroient que le crédit

est une ressource inépuisable dans les besoins de l'Etat ; et qu'aucune exaction, aucune rapine du despotisme, ne peuvent être mises en parallèle. Ils vous diroient encore : Voyez cette multitude innombrable de contrats civils, d'engagemens écrits, de promesses sur parole, dont le mouvement social se compose ; ils ne produisent au milieu de nous ni désordre ni heurtement : un seul principe tient tout en harmonie, et l'opposition des intérêts ne détruit pas l'unité de leur direction vers le bien de l'Etat.

Enfin, où sont les peuples, où sont les gouvernemens en réputation de justice et de bonne foi ? Ils vous diroient : Voyez la paix dont nous jouissons, et sa longue durée ; nous n'avons pas besoin de lever d'immenses tributs pour nous tenir en état de guerre : tous nos voisins sont devenus nos amis, et se plaisent dans notre alliance ; ils croient à notre vérité, et d'un mot nous les rassurons ; ils croient à notre modération, et notre prospérité ne leur fait point ombrage.

O Dieu, que ce soit à nous, que ce soit à notre nation de tenir un jour à l'univers un langage pareil ! Ah ! si tant d'éclat ne fécondoit aucune vertu ; si tant de puissance étoit stérile pour le bonheur, ce seroit au vain bruit de l'histoire que nous aurions fait nos divers sacrifices, et il n'y auroit rien pour la saine raison ; rien pour les choses réelles ; et rien, c'est à nous de le dire et de le dire avec courage, rien pour notre Dieu, rien pour l'éternité. Ah ! qu'une lumière céleste vienne éclairer nos foibles conceptions ; qu'elle nous serve à connoître les vrais biens de la vie, et à les placer en leur rang ! Nous aimerons alors la morale ; nous l'honorerons, nous la respecterons ; nous verrons qu'elle est dans ce monde notre meilleur guide, et qu'unie à la Religion, elle est le commencement de nos plus belles espérances.

DISCOURS III.

De la Charité.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait. *Esaïe, chap.* 19, ℣. 17.

Qu'elles sont dignes d'attention et dignes de respect les paroles de notre texte ! Etoit-il possible d'inviter les hommes à la charité d'une manière plus simple, et en même tems si pressante ? *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel, et il lui rendra son bienfait.* Esaïe, qui annonça distinctement la venue du Sauveur du monde, semble avoir voulu prophétiser aussi la beauté de la morale chrétienne, et marquer à l'avance son principal caractère.

Riches du monde ! *celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel.* Dédaignerez-vous cet emploi ? Quelle spéculation, quelle usure pourroit vous offrir un plus

grand profit, ou un meilleur intérêt ? Le Maître du monde a des trésors inépuisables ; et, en multipliant votre avance, il ne s'appauvrira pas. Faites affaire avec lui ; c'est à votre avarice, c'est à votre cupidité que je m'adresse. Qu'obtiendrez-vous pour cet argent dont vous suivez avec un regard inquiet l'accumulation journalière? Vous aurez quelques jouissances de mollesse ou de caprice, et bientôt vous y serez accoutumés. Vous rassemblerez dans votre maison de nouveaux objets de luxe ; et en étalant votre faste, en disant aux autres tacitement, *voyez ce que j'ai, vous ne l'avez pas*, vous vous environnerez d'envieux, de jaloux, de censeurs ; vous aurez beaucoup d'ennemis, et pourtant peu d'admirateurs. *Certainement l'homme se promène parmi ce qui n'est que de l'apparence ; certainement ils tempêtent pour néant. On amasse des biens, et l'on ne sait qui les recueillera.* Voilà le langage du Psalmiste, et nulle vérité n'a été plus attestée par l'expérience. Prêtez donc,

prêtez à l'Eternel ce superflu qui vous est d'un si petit service, qui accroît si foiblement votre bonheur; prêtez-le sur un gage d'une valeur inappréciable.

Hélas ! y pensons-nous assez ? l'Être suprême reconnoîtra ce que nous faisons pour le pauvre. O quel signe d'amour envers les hommes ! Ils doivent tous s'en réjouir, ils doivent tous en bénir le Seigneur. Vous, indigens, vous savez que le Maître des cieux veut s'engager pour vous; vous, riches, vous savez qu'il veut être votre rémunérateur, qu'il veut entrer en compte avec vous. *Je vous donne un premier commandement : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de toute votre pensée; et voici le second, qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Le second, qui lui est semblable : ineffables pensées ! Eh quoi, c'est toujours par des vertus sociales, c'est toujours par la bienfaisance que nous pouvons plaire à notre Créateur ! O charité sublime ! vous n'êtes pas seulement l'esprit

médiateur entre les hommes, entre leurs différentes situations, entre les besoins des uns et l'abondance des autres; vous êtes encore le sceau d'alliance entre le ciel et la terre, et la chaîne qui nous unit au souverain Auteur de la Nature.

C'est ainsi que s'agrandit à nos yeux le sujet dont nous voulons vous occuper aujourd'hui ; il appartient à la morale politique et à la morale privée : méditons-le de concert, et demandons ensemble que la lumière divine nous guide et nous éclaire dans cette religieuse entreprise.

Le sort des indigens est confié, dans l'état social, à deux patronages différens. Le pauvre réclame l'assistance des particuliers au nom de la Religion ; et quand il s'adresse aux dépositaires de l'autorité suprême, aux représentans de la communauté nationale, c'est la justice, la simple justice qu'il auroit le droit d'invoquer : mais alors nous circonscririons le mot de *pauvre* dans le cercle des infortunés,

privés du nécessaire absolu et hors d'état de l'obtenir par leur travail.

Ne le perdons pas de vue : ce fut pour l'utilité sociale que le privilége des propriétés fut institué; et c'est encore dans le même esprit que les lois ont garanti la sûreté des héritages.

On prévit bien que leur division, leur subdivision et la succession des partages introduiroient, au milieu des hommes, des différences de fortune ; mais on ne pouvoit l'éviter : et ces inégalités ne représentant pas dans la même proportion des différences de bonheur, on dut politiquement s'y soumettre ; on dut réfléchir que c'étoit-là le résultat d'une disposition essentielle au repos de l'Etat, essentielle à l'encouragement du travail et aux progrès de l'industrie.

Nous avons développé ces vérités dans notre discours précédent, et lorsque nous avons montré l'importance de la justice, son origine politique et ses nombreuses dépendances ; nous devons donc éviter aujourd'hui de rentrer dans la même discussion.

Il seroit insensé, nous l'avons vu, de sacrifier aux aveugles ressentimens de la jalousie l'institution des propriétés, cette pierre angulaire de l'édifice social ; et l'on ne peut l'ébranler, on ne peut y porter atteinte, sans déranger une des plus savantes et des plus admirables conceptions.

Cependant, et appelés à parler de la charité après vous avoir entretenus de la justice, nous ne pouvons dissimuler qu'on se seroit trouvé dans l'obligation d'apporter une limite à la libre disposition des biens, si, en l'admettant, en l'autorisant, il n'y avoit eu aucun moyen d'empêcher qu'une portion des citoyens, qu'un seul homme fût exposé à manquer du nécessaire. La justice alors, telle que nous l'entendons, telle qu'elle est déterminée par ses lois, n'eût plus été la justice. Et c'est ici qu'on découvre, qu'on voit dans tout son jour l'importance et la nécessité de la charité politique ; et je donne ce nom à la bienfaisance que les gouvernemens doivent exercer. Une telle

charité ne seroit qu'une justice étroite, si elle avoit été, comme je viens de l'indiquer, une condition tacite de l'institution des propriétés. C'est-là une grande vérité, et qui élève à son rang la tutelle du pauvre. Oui; cette tutelle, cette surveillance inquiète et continuelle, ne doit pas se présenter aux regards des chefs de l'Etat sous l'aspect d'une action généreuse, mais comme une obligation imposée à leur autorité représentative, comme une obligation sociale parallèle aux devoirs des dépositaires des lois civiles, parallèle aux devoirs des juges et des magistrats.

Nous dirons donc à la puissance qui, dans chaque pays, est appelée à régler, à distribuer les subsides; nous lui dirons, qu'elle doit mettre au rang des dettes de la plus ancienne date les secours nécessaires à l'indigence. Ces secours, sagement combinés, se rapportent à deux grands établissemens publics généralement connus. L'un assure un moyen de subsistance, en échange d'un travail, dans les momens où le mouvement naturel

des échanges ne fourniroit pas une occupation aux hommes de peine, aux hommes dont toute la fortune, toutes les ressources consistent en salaires. L'autre assure des secours gratuits aux hommes réduits par leur âge, ou par leurs infirmités, à l'impossibilité de gagner une rétribution journalière en se dévouant, selon leur usage, selon l'assujettissement de toute leur vie, au service des propriétaires.

Et qu'on ne leur dise pas, pourquoi n'avez-vous pas fait des épargnes au tems de vos forces ? L'auroient-ils pu sans une rigoureuse économie ? et le défaut de prévoyance est-il un motif de réprobation ? Hélas ! ce défaut n'appartient que trop à notre nature. Ce ne sont pas des hommes graduellement perfectionnés par les secours de l'enseignement qui ont recours aux aumônes de l'autorité publique, ce ne sont pas eux qui viennent solliciter une place dans les hôpitaux ; mais des hommes dénués, la plupart, des bienfaits de l'éducation : et la société ne peut, dans aucune cir-

constance, regarder en arrière pour contester l'étroit nécessaire à l'un des membres dont elle est composée, au plus obscur de ses citoyens.

Ne perdez jamais de vue ces vérités élémentaires, vous qui fixez les contributions des peuples, et qui en déterminez l'emploi. Ce qu'on vous demande ici n'est pas une charité, mais une justice.

Vous voulez qu'on multiplie les gendarmes, les maréchaussées, les surveillans de police ; vous voulez qu'on accélère l'exercice de la justice ; vous voulez qu'on rende les peines contre les malfaiteurs, plus sévères. Négligeriez-vous, dans le même tems, de calmer le désespoir des indigens, cette source inévitable de tous les crimes ?

Vous faites le compte des subsides nécessaires pour une nouvelle campagne de guerre, et vous montrez que le succès procureroit au souverain cent mille sujets de plus ; mais si un plus grand nombre d'hommes, sous la domination du prince, ont besoin d'être aidés par le trésor pu-

blic, n'est-ce pas là le meilleur emploi que vous puissiez faire des revenus de l'Etat ; le meilleur en morale, le meilleur en politique ?

Aux tems les plus renommés de la Grèce et de Rome, plus de la moitié de la population étoit composée d'esclaves ; et les patrons auxquels ils étoient soumis, devoient sans interruption pourvoir à leur subsistance. Cette servitude n'existe plus dans notre Europe, où les travaux mécaniques sont exercés aujourd'hui par des mains libres. Glorifions le triomphe des premiers droits de l'homme ; mais remarquons en même tems que, depuis cette grande révolution, la charité est devenue plus nécessaire et d'une application infiniment étendue.

En effet, la subsistance de la plus grande partie d'une nation dépend actuellement d'une exacte rencontre entre les besoins des propriétaires et les besoins des hommes salariés ; mais dans la multitude innombrable de rapports et d'échanges que

ces besoins mutuels occasionnent, comment n'y auroit-il pas des lacunes, c'est-à-dire, des momens où le propriétaire n'appelleroit pas à lui les services des hommes qui ont leur force pour tout bien, et leur travail pour toute ressource ?

Que les chefs des Etats examinent avec attention ce grand résultat de la liberté ; et ils reconnoîtront que les dispositions, les soins vigilans de la charité publique, sont devenus une des branches les plus essentielles de l'administration.

Et c'est ici que nous sommes appelés à fixer toute votre attention sur une des plus belles vues morales et philosophiques de la Religion chrétienne, de cette Religion qui, en concourant de toute sa puissance à l'abolition de l'esclavage, a recommandé dans le même tems la charité; l'a recommandée sans cesse, et en a fait la base de ses lois et son premier précepte. Quelle sagesse, et aussi quel génie, quelle marche superbe ! Y atteignez-vous seulement de vos regards, vous qui voulez tout changer ; vous qui imposez des lois de votre

invention aux peuples de la terre ; vous qui donnez encore, et avec tant d'orgueil, des rudimens nouveaux à l'opinion des hommes ?

Vous avez encore une grande vérité à connoître et à respecter au nom de la charité, au nom de la bienfaisance publique, vous qui exercez dans un Etat l'autorité souveraine ou la toute-puissance. Vous croiriez, en bouleversant les fortunes au gré de vos spéculations, que si vous n'ôtiez rien aux dernières classes du peuple, coupables peut-être d'injustice, vous ne le seriez pas de dureté. Mais vous êtes hommes, et vous savez de reste que notre nature à tous est modifiée et par l'éducation, et par nos différentes habitudes. Ainsi, lorsque vous frappez de la foudre les particuliers riches, ou les citoyens dans l'aisance ; lorsque vous les précipitez du faîte de la fortune dans un état d'angoisse et de privation ; lorsque vous condamnez les hommes accoutumés aux délassemens de l'esprit, à travailler de leurs mains

mains pour atteindre au nécessaire absolu ; et lorsque ni l'âge ni le sexe n'obtiennent de vous une exception ; ne dites pas alors que vous connoissez la bonté, que vous connoissez la compassion, que vous connoissez même la douce et religieuse humanité. Venez au bas de cette montagne dont vous n'occupez que le sommet ; au bas de cette montagne effrayante d'où l'on voit rouler les misérables jouets de votre autorité et les victimes innombrables de vos proscriptions. Placez-vous là ; et, à l'aspect de tant de malheureux fracassés dans leur chute, vous apprendrez que le bouleversement des fortunes, si terrible pour les victimes, devient encore par ses suites un désastre universel.

Le pauvre au moins, comme on l'a dit, trouve-t-il son avantage à la déroute des riches ? Gardez-vous de le croire. Le pauvre vit de salaires, et de salaires dont il a besoin chaque jour ; ainsi, toute espèce d'interruption dans ses ressources est un mal réel pour lui, un mal que le raisonnement ne peut réparer. Son étroite

situation ne lui permet pas d'attendre l'effet éloigné des principes abstraits ; et on lui diroit en vain, dans sa détresse, que les propriétés survivent aux propriétaires, et que tout revient au même dans un tems donné. Cette consolation, que l'esprit métaphysique a su trouver, ne peut être reçue par des hommes inquiets, avec raison, du lendemain.

Enfin, les mœurs publiques sont une des meilleures garanties de la charité, et ces mœurs s'altèrent sensiblement au milieu des bouleversemens d'états, au milieu d'une subversion générale. Bientôt des propriétaires nouveaux succèdent aux anciens ; et, comme ils n'ont fait aucun apprentissage de la fortune, ils la dirigent, ils s'en servent à contre-sens. Ils ont acquis tout-à-coup une supériorité qui les étonne, et ils en demandent l'usage aux vils adulateurs dont ils s'environnent. Ils brisent aveuglément le frein de l'opinion et la barrière des mœurs. Ils croient, sur la réputation de l'argent, que toutes les jouissances, que tous les plaisirs lui

appartiennent ; et ils font avec scandale les plus ridicules essais, les plus honteuses expériences, avant de revenir de leur erreur, avant d'être absolument détrompés. Enfin, enivrés par leur prospérité, et se faisant des goûts, se créant des passions, pour se mettre en accord avec leurs moyens de dépense, souvent ils ont dissipé leurs trésors avant d'avoir appris qu'il existoit des malheureux. Vous donc qui disposez du pouvoir suprême, craignez les bouleversemens de tout genre, si vous attachez quelque prix au règne de la morale ; car il faut du tems aux vertus pour germer, pour s'élever, pour se fortifier ; et comme elles ont l'habitude de certains rapports et de certaines proportions avec les institutions sociales, on ne dérange pas impunément, autour d'elles, les idées et les opinions qui leur servoient de soutien.

Nous terminons ici les avertissemens que ce discours sur la charité nous a mis dans la nécessité d'adresser aux hommes

publics. Ah ! sans doute, lorsque nous prêchons la plus douce et la plus touchante des vertus, c'est vers les hommes privés que nous devons être impatiens de diriger nos regards ; car eux ne peuvent être distraits de la pitié, ni par aucune abstraction, ni par aucun système spéculatif ; et ils sont trop foibles dans leur isolement, pour oublier, pour ignorer le prix des généreux offices, des soins consolateurs, et de tous les sentimens d'affection, de tous les sentimens secourables. Eux seuls aussi sont appelés *à prêter à l'Eternel*, car ils ne peuvent faire du bien sans quelque sacrifice personnel ; au lieu que les gouvernemens, dans leurs dispositions bienfaisantes, sont de simples distributeurs de la fortune de l'Etat.

Les occasions offertes à la charité particulière se renouvellent continuellement, car les malheureux sont par-tout ; et la vigilance souveraine, n'agissant que du centre, et presque toujours par des réglemens généraux, il lui seroit impossible, même avec des soins entendus, d'em-

brasser dans sa tutelle tous les pauvres et tous les infortunés. Il faut donc que les particuliers suppléent à l'action de l'autorité souveraine ; et ils doivent remplir cette œuvre religieuse selon l'étendue de leurs facultés. Ils ne rejetteront point la prière de l'affligé, et ils seront à la recherche du malheureux qui cache ses pleurs et qui rougit de ses besoins. Ils s'associeront aussi aux secours que distribuent les administrations des hôpitaux, les administrations des communes, s'ils ont confiance à la direction et au ménagement économique de ces autorités ; et sans doute qu'eux-mêmes s'appliqueront à faire le bien avec discernement et avec prudence ; car ce n'est pas la paresse qu'il faut encourager, mais la pauvreté qu'on doit secourir.

Ne dites pas cependant comme plusieurs d'entre vous : Je fais travailler, je paie des salaires ; j'assure ainsi la subsistance de beaucoup de gens, tous laborieux, la meilleure espèce de citoyens ; et cet usage de ma fortune me dispense de rien

donner en aumônes publiques et particulières. Quel abus du raisonnement ! Et votre erreur est-elle artificieuse ou véritable ?

Sans doute, c'est une action bonne, dans l'ordre social, que l'échange habituel du revenu des uns contre le travail des autres ; mais aucun mérite n'y est attaché, car la richesse ne serviroit de rien aux propriétaires, s'ils ne pouvoient pas la convertir dans les diverses productions de l'industrie. Ce n'est donc pas à ce prix *qu'on prête à l'Eternel.*

L'homme qui peut aspirer à une transaction si magnifique, ne reçoit rien en échange de son argent. Il donne aux indigens hors d'état de s'acquitter par aucun service à cause de leur âge ou de leurs infirmités; et il répand gratuitement des secours sur une famille où le nombre des enfans épuise les ressources du père.

L'homme encore qui peut aspirer à une pareille transaction, examine, apprécie les besoins particuliers à de certaines

positions, et il se montre libéral avec délicatesse envers les personnes déchues tout-à-coup de leur ancien état. Il ne dit point, avec ces oppresseurs endurcis, aux personnes élevées dans l'aisance, et dont les goûts, les sensations, les organes se sont adaptés quarante ou cinquante ans à une même situation ; il ne leur dit point, au moment de leur ruine : Contentez-vous maintenant des alimens, des vêtemens les plus grossiers. Il ne se dégage pas de toute compassion, en comptant le nombre des individus réduits à un pareil lot dès leur naissance. Il ne détourne pas sa pensée des effets de l'habitude ; et loin de diriger sa pitié par des règles générales, il étudie de plus près le bonheur et le malheur ; il cherche à adoucir l'amertume d'une dégradation précipitée, et il rend de cette manière un culte à l'Eternel. Ah ! fut-il jamais une époque où cette espèce de bienfaisance ait été plus nécessaire ? On ne voit par-tout que des hommes jetés hors de leurs anciennes places, et transportés tout-à-coup des songes heureux

de la fortune au milieu des réelles et pénibles angoisses d'une indigence à laquelle ils n'ont point été préparés. Ils ne tiennent à leurs jours passés que par des regrets, et leur courage ne peut suffire à la grandeur de leurs sacrifices. Ah! secourez-les, vous qui le pouvez ; et environnons tous leur disgrace d'un intérêt qui leur plaise et qui les console.

Ces dernières paroles ramènent mon attention, d'une manière générale, vers une sorte de malheur commun à tous les hommes, et auquel cependant nous dédaignons, nous négligeons sans cesse de porter assistance. Oui ; il est des services plus essentiels, plus efficaces que les dons et les largesses, et qui sont de même une offrande agréable au Dieu de bonté. Et pour mieux connoître cette vérité, rappelons-nous d'abord l'essence de notre nature. L'homme, soumis aux lois de son organisation physique, est encore avec plus de continuité dans la dépendance de ses sensations morales.

Nous sommes habituellement heureux ou malheureux, et par nos souvenirs et par notre prévoyance ; heureux ou malheureux, et par l'action de notre esprit, et par les égaremens de notre imagination. Remarquons ensuite que cette partie morale de nous-mêmes a dû prendre un accroissement de consistance à mesure que l'esprit de société s'est animé, s'est aiguisé davantage. Nos prétentions alors se sont multipliées ; et par elles nous avons été exposés aux humiliations, aux disgraces, aux contrariétés de tout genre. Des paroles, des formes, des manières, en nous présentant l'opinion des autres, sont devenues pour l'être social une source constante de peines ou de plaisirs. Tout ce qu'il y a de plus subtil a pris de la substance, et s'est changé en force, pour nous encourager ou pour nous abattre ; et souvent notre esprit essaie en vain d'analyser ces impressions fines et nuancées qui composent le tableau de la vie. O mystères de notre nature morale ! qui pourra vous pénétrer et vous définir ?

Sommes-nous au centre de tant de merveilles, ou faisons-nous route autour d'elles? Nos recherches se perdent, nos facultés s'épuisent dans cette méditation. Heureusement, et c'est un phénomène de plus, heureusement qu'un rayon de lumière éclaire les vérités et les principes dont nous avons un usage habituel. Ainsi, quand nous éprouvons une satisfaction si douce et si pénétrante, à l'ouïe des paroles qui nous flattent ou qui nous consolent, ne sommes-nous pas avertis des moyens de bienfaisance dont nous avons été rendus dépositaires? Et puisque les autres nous font tant de bien en relevant notre courage, en nous raffermissant contre nous-mêmes, en nous montrant un meilleur avenir, refuserions-nous de les assister à notre tour dans leurs soucis, dans leurs angoisses et jusque dans les combats de leurs sentimens, ou dans les tourmens trop réels d'une imagination alarmée?

Cependant, nous le voyons sans cesse; les mêmes hommes qui ont retrouvé la paix de l'ame auprès d'une personne gé-

néreuse et sensible qui a su les entendre, qui a su parler le langage de leur douleur; ces mêmes hommes, loin de songer à rendre aucun service pareil, en évitent l'occasion, ou savent habilement s'y soustraire. Ils ont joui de la douceur avec laquelle on a traité leur foiblesse, et ils intimident ou repoussent avec dureté les mouvemens expansifs qui s'adressent à eux, et qui semblent chercher une assistance. Ils se souviennent peut-être encore des consolations dont ils ont eu besoin ; mais, en les recevant, ils les ont considérées comme un simple jour répandu sur leur situation ; et privés de tout l'esprit que donne le sentiment, l'art bienfaisant qui a rendu les consolations salutaires, n'a point fixé leur attention, et nulle trace de reconnoissance ne sert à guider leur conduite, et à marquer leurs obligations. Cependant, nous le savons tous, quelques momens donnés à un malheureux devenu la victime de ses agitations, auroient suffi, peut-être, pour le rendre au repos; et si vous disiez que vous

ne pouvez pas disperser ainsi votre tems, si vous disiez que vous vous bornez à exercer, au sein de votre famille, tous les genres de bienfaisance, il nous seroit alors permis de vous suivre de nos regards dans le cercle où vous voulez vous renfermer.

Que verrions-nous alors, et le plus souvent ? Un ton de commandement envers vos inférieurs, une dure raison envers vos égaux, et rarement cette bonté qui s'associe aux foiblesses de la nature humaine. Vous ne consentez à aucun sacrifice de vos droits, et vous ne voulez soumettre votre caractère à aucune gêne ; ainsi votre autorité, votre humeur, voilà vos seuls guides. On vous étudie, on vous ménage, on a peur de vous blesser; et jamais il n'entre dans votre esprit que vous ayez à remplir les mêmes devoirs. Vous êtes, il est vrai, vous êtes quelquefois généreux de votre fortune : mais la Religion nous l'apprend ; les dons, les libéralités, les aumônes ne sont pas l'unique expression de la charité ; et c'est de plusieurs manières que *l'on*

prête au Dieu de bonté. N'en rejetez aucune ; et, dès ce monde, vous goûterez les prémices des récompenses célestes que la Religion vous promet. Essayez de cet emploi de la vie, et vous y recueillerez des satisfactions qui purifieront votre ame, et qui la rendront accessible aux plus douces émotions et aux plus sublimes espérances. Ah ! qu'elle charmera votre cœur, qu'elle vous paroîtra belle cette journée où, en la terminant, vous pourrez vous dire à vous-mêmes : J'ai guéri telle peine, j'ai adouci telle infortune, et j'ai tari les larmes d'un malheureux en lui adressant des consolations auxquelles il aspiroit inutilement. Et sur-tout, qu'il est imposant, qu'il est magnifique ce moment, le dernier de tous, où l'homme de bien, jetant ses regards en arrière et parcourant sa vie, peut emprunter le langage de Job, et dire avec vérité : *Je délivrois l'affligé qui erroit, l'orphelin qui n'avoit personne pour le secourir. La bénédiction de celui qui alloit périr, venoit sur moi, et je faisois que le cœur de la veuve sautoit de joie.*

O délices de la bienfaisance et de la charité, de quel prix n'êtes-vous pas à nos yeux ! Vous nous attestez l'existence d'un Dieu qui aime et qui veut le bonheur. O Dieu ! nous aimerons, puisque vous aimez ; nous ferons des heureux, puisque c'est là votre plaisir ; et, en présence du Gardien généreux de la race humaine, nous défendrons le foible et nous le protégerons. N'est-ce pas là l'engagement que vous voulez prendre ? Voici, le registre de ceux qui peuvent prêter à l'Eternel est ouvert, refuserez-vous de vous y faire inscrire ? ne demanderez-vous pas d'être admis à cette convention solennelle ? Notre Dieu parle de nous rendre ce que nous aurons fait pour les pauvres et pour les infortunés ; et tous nos moyens de bienfaisance nous les tenons de lui ! Ah ! profitons de son immense gratuité ; faisons-le tandis qu'il en est tems encore, tandis que l'ange de la mort n'est pas là pour nous dire : *Il est trop tard ; l'heure du jugement a sonné.*

Et vous qui nous êtes confiés par le sou-

verain Arbitre des destinées; vous dont l'indigence et les besoins nous présentent l'occasion de *prêter à l'Eternel*, venez, approchez-vous de nous, afin que nous puissions recourir à votre médiation. Ah! si vous êtes appelés à recevoir de nos mains le gage de notre alliance avec le ciel, vous êtes plus que nous, et beaucoup plus que nous. Vous devez attester le prêt que nous voulons faire à l'Etre suprême; vous devez lui en porter la parole. C'est votre témoignage que nous invoquerons pour réclamer les bontés du Dieu de l'univers. Quel titre d'honneur et de gloire peut égaler le vôtre, au jugement des hommes et dans le cercle de leur premier intérêt! Allez, et marchez devant nous vers les demeures saintes : vos vêtemens déchirés, ces lambeaux qui vous couvrent, sont plus respectables à nos yeux que les robes de pourpre et les manteaux consulaires. Allez, et marchez devant nous, afin de nous rendre propice le souverain Maître du monde. Oubliez l'homme hautain qui vous a long-tems dédaignés ; il reconnoit

aujourd'hui le rang que la Religion vous assigne. Oubliez l'homme avare qui vous écartoit de sa maison, pour vivre seul avec son trésor, pour contempler son argent et calculer ses épargnes ; il pense à vous, il vous rappelle, il connoît aujourd'hui le meilleur emploi qu'il pouvoit faire de son superflu. Oubliez l'homme du monde, qui se plaignoit de vos importunités : un revers, une maladie, lui ont appris, pour la première fois, ce que c'est que le malheur, et il va vous écouter ; il est prêt à vous tendre une main secourable. Pardonnez tant d'oublis, tant d'injures que nous voulons réparer.

Et vous, chrétiens, garantissez l'engagement que nous prenons en votre nom ; et de retour dans vos maisons, allez séparer de vos goûts frivoles, de vos somptuosités, de votre luxe, ce que vous voulez *prêter à l'Eternel.* Il est la source des richesses ; il est le Dispensateur unique des biens de ce monde et des récompenses éternelles ; il tient tout dans sa main. Pourrions-nous négliger d'obtenir un titre

à ses bontés ? Ah ! qu'il est doux d'avoir à faire à lui quand il aime ! Que trouverez-vous ailleurs à mettre en comparaison avec les faveurs dont notre Dieu dispose ? rien qui ne soit vain comme le bruit, et passager comme l'onde. Saisissez donc, avec respect et avec reconnoissance, l'occasion qui vous est offerte pour donner à votre fortune une valeur impérissable ; pour la placer dans ces hauts lieux où les voleurs n'atteignent point ; pour la transporter dans ces domaines célestes où tout se multiplie par des nombres incalculables, où tout est sans bornes, où tout est infini comme le Maître des mondes et de la nature. Ah ! s'il n'y avoit qu'un jour pour *prêter à l'Eternel*, s'il n'y avoit qu'un seul lieu pour consommer cette négociation, pour signer, pour sceller cet auguste traité, nous sortirions en foule de nos maisons pour arriver à tems. Le riche se feroit suivre de ses trésors ; et ses valets, ses chariots, rempliroient les chemins, obstrueroient les routes ; il voudroit à tout prix que ses sacrifices fussent les premiers

aperçus. Eh bien ! c'est à toute heure et à tout moment que nous pouvons consacrer notre offrande ; et nous le pouvons tous, n'importe le degré de notre fortune : car *la pite de la veuve* est reçue dans ce prêt auquel la Religion nous appelle ; *la pite de la veuve* y est comptée, et les anges semblent sourire à ce don que la bénédiction du ciel va fructifier.

Elle est grande, elle est magnifique l'idée religieuse qui admet tous les hommes aux jouissances de l'esprit de charité ; qui les admet également, mais d'une manière différente, à ce commerce de bienfaisance et de gratitude si propre à nous rappeler les relations de l'homme avec l'Etre suprême ! Toutes nos vertus sont un reflet des perfections divines ; mais celles qui ont un caractère d'inspiration, celles dont notre cœur est le premier foyer, semblent une étincelle de la nature céleste. Aimons donc, et soyons charitables ; aimons, et adoucissons par nos soins la destinée des êtres sensibles ; nous seconderons ainsi les vues du Dieu de bonté, et nous travaillerons à son œuvre.

C'est peu de chose que nous sans les autres ; sans les vastes rapports que la vertu nous présente. *Quand je parlerois le langage des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale qui retentit.*

Oh ! vous qui le pouvez, réparez les malheurs produits par l'injustice et par la dureté de cœur. Jetez quelques bons grains, et semez quelques fleurs sur cette terre désolée, sur cette terre que d'autres remplissent de ronces et d'épines ; et laissez au Maître des tems, laissez à l'Eternel, le soin de rendre à chacun selon son mérite. Ah ! ce n'est pas lui, ce n'est pas notre Dieu qui est changé ; ce n'est pas sa bonté qui est finie. Voyez le printems qui revient encore ; voyez l'astre du jour qui reparoît à son heure marquée ; voyez par-tout les signes de la protection céleste. Ne cessez donc pas d'aimer et de faire du bien ; et vous rappelant ces paroles, *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel ;* vous rappelant ces paroles,

enseignez-les de bonne heure à vos enfans, afin que leurs premiers pas dans le monde soient de la charité ; les seconds, de la charité ; et les derniers encore de la charité ; et afin qu'ils soient avec vous à la grande journée des récompenses.

DISCOURS IV.

De l'Indulgence.

Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. *S. Jean, chap.* 8, ℣. 7.

Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. Voilà ce que Jésus-Christ disoit aux Juifs irrités contre la pécheresse, et prêts à lui faire subir un traitement rigoureux. *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre.* Ah ! que ces paroles, consacrées par la Religion, ont un caractère éminent de douceur et de bonté; et qu'elles deviennent pénétrantes par leur rapport intime avec notre nature ! Nous marchons dans la vie, environnés de piéges, et d'un pas chancelant; nos sens se laissent séduire par des amorces trompeuses; notre imagination nous égare par de fausses lueurs; et notre raison elle-même reçoit chaque jour, de l'expérience, le degré de lumière qui lui manquoit

et la confiance dont elle a besoin. Tant de dangers unis à une si grande foiblesse ; tant d'intérêts divers, avec une prévoyance limitée, une capacité si restreinte ; enfin, tant de choses inconnues, et une si courte vie : toutes ces circonstances, toutes ces conditions de notre nature, ne sont-elles par pour nous un avertissement du haut rang que nous devons accorder à l'indulgence, dans l'ordre des vertus sociales ? Elle est aussi nécessaire que la charité ; elle se lie à des principes semblables ; et, comme la charité encore, elle se classe également et parmi les devoirs de l'homme privé et parmi les devoirs de l'autorité souveraine : mais, sous cette dernière relation, elle prend un nom différent ; et l'on emploie alors, pour la désigner, les mots augustes de *clémence*, de *grâce* et de *miséricorde*. L'indulgence en effet, dont les nuances sont délicates, dont les limites ne sont pas fixées, ne peut être exercée arbitrairement que par les particuliers ; mais il importe à la société entière que l'indul-

gence des princes et des magistrats soit soumise à une marche réglée, ou à des principes réfléchis ; et c'est après le triomphe de la justice qu'elle peut apparoître et consoler les hommes.

Ne parlons d'abord que de l'indulgence des particuliers ; de cette indulgence si lumineusement indiquée dans notre texte : *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre.* Ces paroles, remarquables par leur simplicité et par leur précision, nous disent à tous : Vous qui jugez les autres avec sévérité, vous qui les condamnez rigoureusement, vous qui les dénoncez à l'opinion publique, vous qui seriez prêts à vous constituer leurs accusateurs, voyez si vous avez acquis le droit que vous vous adjugez ; voyez si vos vertus vous le donnent ; voyez si votre morale et votre conduite n'offrent aux censeurs ou à la critique aucune prise sur vous. Hélas ! où est-il l'homme qui soit exempt de foiblesses ? où est-il l'homme qui n'ait aucun reproche

à se faire ? où est-il l'homme qui puisse regarder en arrière de sa vie sans éprouver un seul remords, ou sans connoître aucun regret ? Celui-là seul est étranger aux agitations d'une ame timorée, qui ne s'est jamais examiné lui-même, qui n'a jamais séjourné dans la solitude de sa conscience. L'un n'a pu dominer son caractère ; l'autre préfère obéir à ses passions plutôt que de les réprimer ou de les combattre ; quelques-uns ont accommodé leurs principes à leur avarice et à leur ambition ; et leur vérité, leur franchise, ont été plus ou moins complètes, selon la mesure de l'intérêt personnel qu'ils avoient à sacrifier ; enfin, le plus grand nombre, au milieu des vanités et des honneurs du monde, ont oublié l'Auteur de tous les biens. Et voilà les hommes qui demanderoient la mort de la pécheresse ! Ah ! *que le plus juste de vous lui jette la première pierre.*

Et ne croyez point qu'un haut rang dans l'opinion, et même une grande réputation de vertu, donnent le droit de se montrer sévère envers les autres.

Vous avez beaucoup reçu, mais *il vous sera beaucoup redemandé.* D'ailleurs, certains que vous êtes de l'hommage des hommes, vous présenteriez-vous avec une égale confiance aux regards pénétrans de notre divin Juge ? Nous vous voyons distingués entre tous par une conduite généreuse, et par des sacrifices éclatans ; mais l'amour de la louange n'a-t-il pas été votre principal motif? Et quand vous auriez su faire le meilleur choix parmi les ambitions mondaines, vous ne seriez peut-être qu'un politique habile aux yeux du souverain Apprécia-teur de toutes les actions et de toutes les pensées. C'est donc à vous, mais en secret et sous le voile imposant qui cache vos foiblesses, c'est à vous que je demanderois, si vous vous croyez étrangers à la condition des hommes, ou si, vous examinant attentivement, vous n'appelez pas, comme nous, l'indulgence et la compassion sur la terre.

O vertu! vertu parfaite! si vous aviez un interprète parmi les mortels, et un

interprète digne de vous, c'est à lui que nous devrions nous adresser pour bien connoître le prix et le mérite de l'indulgence ; il nous apprendroit par quel motif secret cette noble et généreuse qualité nous paroît toujours un des traits distinctifs de la beauté idéale, et l'un des premiers caractères de la véritable grandeur.

Ce n'est pas seulement d'une manière marquante que nous sommes appelés à exercer la vertu de l'indulgence ; cette vertu devient encore nécessaire dans les détails les plus communs de la vie sociale. Etudiez un peu la nature humaine, et vous n'exigerez jamais des autres qu'une certaine mesure d'efforts et de sacrifices. L'homme, lorsque nous le jugeons abstraitement, paroît susceptible d'une perfection graduelle, d'une perfection dont les limites ne nous sont pas connues : mais il en est autrement de l'individu pris au hasard, de l'homme soumis aux chances de la nature, et restreint encore

dans ses progrès par le genre de son éducation.

Ce sont là des vérités dont nous serions tous également frappés, si notre organisation morale étoit aussi visible que notre organisation physique; et vous faites simplement preuve d'ignorance, vous qui persistez opiniâtrément à vouloir des autres, en tribut, le degré de conception, le degré d'activité, le degré de suite et de vigilance que leur fortune spirituelle est hors d'état de donner.

Et ici l'on découvre un des caractères admirables de la loi divine. Les commandemens dont elle est composée, ces commandemens, tels qu'ils nous ont été interprétés par la doctrine chrétienne, sont tous relatifs et proportionnés à la mesure de nos forces; mesure qui sera connue de notre Juge. *La pite de la veuve*, ce mot de l'Evangile, ce beau mot que nous avons relevé en parlant de l'aumône, ce mot est d'une application universelle. Ainsi, lorsque nous marchons dans la route de la vertu, lorsque nous

voudrions atteindre à la perfection, faisons des efforts, mais sans désespoir, car l'Eternel connoît notre puissance; et c'est devant un tribunal où rien n'est caché, que nous aurons à comparoître..

Seroit-ce à nous à être plus rigoureux que Dieu même? L'indulgence est, de notre part, un acte de justice autant que de sagesse. Ajoutons maintenant que nous nuisons à notre propre bonheur en nous armant d'une aveugle sévérité, et en refusant de condescendre à la diversité des esprits et des caractères.

Les hommes d'un état supérieur se font simplement haïr, quand ils ne s'imposent aucun ménagement envers leurs semblables. Mais qu'arrive-t-il entre des égaux? qu'arrive-t-il dans l'intérieur de la vie domestique? qu'arrive-t-il, si l'on s'abandonne sans contrariété aux exigences même les plus raisonnables en apparence; aux exigences qu'on peut toutes motiver une à une? On se heurte contre une nature d'esprit dont la modification est souvent impossible; on se heurte contre un carac-

tère fixé, dominé peut-être par une force secrète; et, en s'occupant sans cesse de la même correction, on voit sans cesse le même défaut. Il n'y a plus alors qu'un échange d'humeur et de bouderies entre deux êtres, dont l'un revient à toute heure à ses avertissemens, et l'autre, à tout moment, à sa nature.

Vous le désirez peut-être; agrandissons notre spectacle, et voyez avec nous comment l'indulgence mutuelle est une idée mère dans le système de notre organisation.

Les hommes n'auroient pu vivre en société, si le Créateur avoit établi des inégalités trop grandes entre leurs facultés, car toutes leurs perspectives eussent été dissemblables; et placés dans le même cercle, jamais néanmoins ils ne se seroient entendus.

Que si les hommes, au contraire, avoient été modelés sur un plan trop uniforme, il y auroit eu, dans leurs intérêts et dans leurs rapports, une monotonie

incompatible avec une vie de mouvement et de liberté.

Admirons maintenant la mesure parfaite adoptée par la Sagesse suprême.

Il y a des distinctions entre les facultés des hommes ; et les unes sont l'œuvre de la nature, les autres le résultat de la diversité des éducations : mais ces distinctions n'apportent aucun obstacle à nos communications mutuelles, à toutes celles du moins véritablement nécessaires ; et le complément de ce beau système est confié à la vertu de l'indulgence ; il est confié à cette vertu, de la même manière que la charité est appelée à prévenir les inconvéniens inséparables de l'inégalité des fortunes.

Ainsi, l'indulgence et la charité sont des idées mères dans le système de notre monde ; et peut-être qu'un petit nombre de vertus principales doivent former son harmonie morale, comme un petit nombre de forces suprêmes constituent son harmonie physique.

Nous refuserions-nous à le dire et à le

répéter ; il n'est aucun précepte fondamental de la Religion où l'on ne découvre une sagesse adorable ; et ce que nous appelons, avec orgueil, de la philosophie, se perd dans la profondeur des voies de la Providence.

Nous continuons notre méditation sur les paroles qui forment le sujet de ce discours, *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre* ; et nous trouvons que l'incertitude de nos jugemens et les bornes de notre science nous invitent encore à l'indulgence, nous en imposent le devoir. Toutes les actions sont près de nous ; elles nous atteignent, elles nous touchent à chaque instant : mais c'est leurs motifs qu'il faudroit rechercher, pour juger l'homme avec clarté, pour juger l'homme au milieu de ses témoins, pour le juger *à son domicile ;* qu'on me passe cette expression, car c'est au fond de sa conscience que l'homme vit, que l'homme règne, que l'homme existe véritablement ; et c'est là aussi que l'Eternel le regarde.

Une intention que nous ignorons, un sentiment qui échappe à notre pénétration, excuseroient peut-être avec justice une action condamnable en apparence ; et quelquefois la même lumière feroit évanouir le mérite d'une démarche ou d'une conduite universellement applaudie. Ah ! si nous ne pouvons connoître ni les doutes ni les combats qui agitent le cœur de l'homme ; si nous ne pouvons être instruits avec certitude ni des raisonnemens qui le trompent, ni des illusions qui l'entraînent, ne devons-nous pas être réservés dans nos jugemens, et circonspects dans notre censure ? Condamnerez-vous sans pitié la pécheresse ? C'est d'elle que le Seigneur a dit : *Il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Louerez-vous l'éclatante piété des Pharisiens ? C'est d'eux que l'évangile nous parle dans ces paroles : *Et moi, je vous dis qu'ils ont déjà reçu leur récompense.*

O Dieu présent par-tout ! c'est vous seul qui pouvez être le Juge des hommes,

et

et leur Juge infaillible, puisque, seul, vous lisez dans les cœurs, et sondez la pensée; puisque, seul, vous faites sortir de l'obscurité les témoignages redoutables au crime, ou favorables à l'innocence. Oui, il existe cet Etre à qui nous ne pouvons rien cacher, cet Etre qui voit tout, du centre de l'immensité. Quelle effrayante pensée si la Religion ne nous rassuroit pas! O Puissances du ciel! dites-nous, répétez-nous sans cesse que l'Eternel est bon, qu'il l'est par son essence, qu'il le fut de tout tems et le sera toujours. Et nous, remplis de cette espérance, oserons-nous être durs et impitoyables? et en voyant passer cette multitude d'acteurs qui, sous divers déguisemens, occupent un moment la scène du monde; oserons-nous, en leur trouvant des torts, jeter à aucun d'eux *la première pierre?* Nous vivons trop en nous pour examiner les autres attentivement; nous sommes trop distraits pour les bien juger.

Enfin, lors même que, par une pénétration surnaturelle, nous découvririons

les motifs secrets des actions des hommes, et que nous condamnerions ces motifs ; tous les droits, tous les titres d'un coupable à l'indulgence ne seroient pas perdus. La Religion du moins nous en indique d'autres également précieux à la foiblesse humaine ; et c'est ici qu'un second sujet de réflexion va nous découvrir encore une des grandes vues, une des intentions sublimes du souverain Ordonnateur de notre système moral.

Dieu a voulu que l'homme fût gouverné par lui-même, et que, dans cet empire intellectuel dont il l'a investi, il y eût divers pouvoirs soumis à une seule direction.

C'est pour remplir cette intention primitive, que l'Etre suprême, en nous donnant la raison pour guide et la félicité pour terme, nous a placés au milieu d'une grande diversité d'intérêts, qui forment, en quelque manière, l'enceinte de notre autorité.

C'est là que l'homme, dans une sorte

d'équilibre inséparable de la liberté, se voit attiré vers le bien par son expérience et sa réflexion, tandis qu'il en est écarté par des passions inconsidérées ; c'est là qu'il est alternativement sage ou imprudent, docile ou rebelle aux lois d'ordre et aux conseils de la Religion.

Il entre cependant, il s'avance dans la route de la vie ; et un heureux instinct, éclairé, fortifié par l'éducation, lui inspire l'amour de la vertu et le désir de plaire à l'Etre suprême : mais il est appelé ailleurs par des illusions ; il y cède, il les suit, il quitte les voies où il commençoit à marcher d'un pas affermi, il chancelle, il faillit ; et condamné par son propre jugement, que va-t-il devenir ? Etouffera-t-il ses remords ; ou, de désespoir, renoncera-t-il pour toujours au culte de la morale ? Non, non : la voix bienfaisante de la Religion s'apprête à le ranimer ; elle lui apprend qu'au système des devoirs de l'homme, au système de sa liberté, Dieu a joint le système de la repentance et de son mérite ; et notre raison, guidée par

une si haute instruction, ne tarde pas à découvrir que ce dernier système, le système de la repentance, est aussi nécessaire que les deux autres à la formation et au complément de l'ordre universel. En effet, la liberté, dans son application à notre foible nature, n'eût été qu'une invention terrible, si l'homme, dès ses premières fautes, eût été soumis à une condamnation irrévocable ; et l'admirable législation destinée à tracer le cercle de nos devoirs envers les autres, envers nous-mêmes, et envers l'Etre suprême, cette législation où tant d'intérêts sont mis en harmonie, n'eût été qu'une vaine composition, si, dès nos premiers pas, nous avions été jetés dans le désespoir par le sentiment de notre imperfection. C'est donc à la faveur du repentir et de son mérite que nous cessons d'être épouvantés, et de notre liberté, et de notre foiblesse, et de la diversité de nos devoirs. Il nous reste une crainte salutaire ; mais aucun abattement ne peut, ne doit l'accompagner.

Disons-le, répétons-le dans cette occasion d'une manière générale ; les principes qui constituent notre organisation morale et qui règlent son mouvement, attestent à des regards respectueux une suprême science ; ils sont admirables, et par leur vaste application, et par la justesse de leurs rapports, et par la sagesse de leurs limites ; et c'est uniquement sous le travail d'une consumante analyse, qu'enfin dénaturés, ils ne s'offrent plus à nous dans leur sublime accord et leur véritable essence.

Alors on se permet de demander pourquoi l'Etre suprême, au lieu de faire servir l'indulgence et la repentance au complément de son système, ne les a pas rendues l'une et l'autre inutiles, ou en nous créant parfaits, ou en nous affranchissant de devoirs ? Mais vous qui faites un reproche à l'Intelligence infinie, vous si petits devant l'Etre éternel, savez-vous seulement si la liberté n'est pas un des élémens indispensables à notre amélioration progressive ; si elle n'est pas le moyen, l'unique moyen de communiquer des droits,

de donner un mérite à l'être créé ; et si elle n'est pas inhérente dans tous les points au plan général de notre destinée. O abîmes de la pensée ! esprit, instinct, liberté, volonté, comment vous sonderons-nous ? O abîmes de la pensée ! nous nous arrêterons sur vos bords ; et cherchant la lumière qui vient d'en-haut, nous croirons, nous dirons, que Dieu seul est parfait, et que seul il doit l'être ; que Dieu seul est affranchi, par son essence, des lois de gradation et de progression ; et que seul encore il peut être libre, avec une volonté constamment la même, avec une existence immuable. *Etendons nos mains vers le ciel, et reconnoissons les ignorances de notre ame.*

Réfugions-nous en ce moment vers les enseignemens simples autant que sublimes de la Religion ; et nous rapprochant plus immédiatement de notre sujet, bénissons l'Etre des êtres, qui, dans ses vues mystérieuses en faveur de l'homme, sa créature, n'a pas fait dépendre notre destinée d'une erreur ou d'une foiblesse ;

qui nous admet au contraire à nous racheter, à nous renouveler, pour ainsi dire, par nos regrets et notre repentir. Et ce n'est pas au loin que l'homme doit aller chercher cette purification; c'est en lui, c'est au fond de sa conscience qu'il peut retrouver l'espérance après le découragement, et le calme après les alarmes.

Quelle est belle la Religion, dans ses expressions sur la repentance! *Il y a*, nous dit-elle, *il y a de la joie devant les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende.* Grand avertissement pour nous! Quoi! c'est au séjour de la sainteté que la repentance est admise; c'est là qu'on se réjouit *pour un seul pécheur qui s'amende;* et sur cette terre, où les plus parfaits *ne sont que foiblesse*, on ne voudroit rien pardonner! Ah! c'est l'étude de notre nature et le sentiment de nos propres besoins qui nous appellent à l'indulgence, qui nous en imposent les devoirs; et l'homme s'oublie lui-même, quand il s'arme d'une rigueur inflexible contre les erreurs et les fautes dont il se constitue le

juge, dont il se déclare le vengeur. C'est assez, dans notre communauté sociale, de la sévérité des lois; et les particuliers n'ont pas le droit d'usurper ou d'imiter cette sévérité : elle fut inventée afin de contenir, par des exemples éclatans, les entreprises contraires à la tranquillité publique ; mais dans les relations d'homme à homme, il n'y a rien de nécessaire ni pour l'exemple, ni pour l'effet extérieur, ni pour l'instruction générale ; et nous rentrons alors sous la législation de la charité, sous l'empire des vertus qu'un Dieu de bonté nous commande.

Aussi l'indulgence n'est pas, comme on le présume souvent, une exception à la sévérité; c'est au contraire la sévérité qui est une exception à l'indulgence.

En effet, l'indulgence est un sentiment de tous les jours et de tous les momens ; elle ne se rapporte pas à des conventions, mais à notre nature; et c'est par tous les hommes indistinctement qu'elle peut être exercée. Il n'en est pas de même de la sévérité; celle-ci n'est un devoir que pour

les représentans de l'intérêt social ; et les punitions sont tellement consacrées à l'utilité, à la nécessité de l'exemple, qu'au moment où elles ne remplissent pas ce but, elles deviennent condamnables. Le magistrat cesse de paroître l'homme de la loi, quand il inflige des châtimens obscurs ; et il ne nous montre plus alors que son indifférence à la douleur d'autrui. Ah ! c'est assez pour un être accessible à la pitié, d'avoir prononcé une sentence ou de mort ou de proscription ; c'est assez pour lui, qu'une obligation si terrible ; on ne doit pas y joindre des duretés inutiles ; et c'est le nom qu'il faut donner à toutes les vengeances dont on n'est pas absous par l'intérêt social. Gardez-vous d'ordonner un seul degré de malheur que la loi n'autorise pas ; et pour vous en abstenir, songez qu'au moment où vos décisions arbitraires accroissent et prolongent, dans les ténèbres d'une prison, le tourment d'un coupable, c'est le moment peut-être où ce même coupable, où cet infortuné, par ses larmes et sa contri-

tion, attire sur lui la commisération de son Dieu; c'est le moment peut-être *où il y a de la joie devant les anges du ciel* pour sa repentance.

Mais ici, quelle pensée vient me frapper, et quel effroi me saisit! L'arbitraire est permis; il est toléré du moins pour les châtimens, pour la vengeance; et parmi nous, cet arbitraire est interdit pour la grâce et pour la miséricorde. Quelle opposition! quel contraste! La loi de mort a parlé; et dès ce moment-là aucune exception n'est reçue, aucune distinction n'est soufferte. La loi de mort a parlé : cette loi a été faite par les hommes; elle n'a donc pu signaler les crimes que d'une manière incomplète, et à la manière des hommes; enfin, ce sont des hommes encore qui l'interprètent : et parmi nous cependant, c'est en vain que, dans une circonstance unique et singulière, on sollicite un adoucissement, au nom des considérations les plus puissantes, au nom des motifs les plus dignes d'égards. La loi de mort a parlé; et c'est

en vain que de toutes parts on appelle la grâce et le pardon en faveur d'un malheureux une seule fois coupable, une seule fois peut-être, au milieu d'une vie féconde en belles actions. La loi de mort a parlé; et c'est en vain qu'on oppose à son application rigoureuse, ou des services rendus à la patrie, ou l'influence d'un nom rendu mémorable par les exploits, ou par les vertus publiques d'une longue suite d'ancêtres ; c'est en vain même qu'on y oppose la prévention des jurés, l'inimitié des juges, et quelquefois l'aveuglement passager de l'opinion, ou l'ascendant d'une faction populaire. La loi de mort, la loi de sang a parlé ; et c'est à ce moment-là que l'Autorité suprême est tout-à-coup sans pouvoir ; c'est à ce moment-là que ses yeux sont voilés, ses oreilles fermées ; c'est à ce moment-là que l'arbitraire est défendu. Ah! s'il exista cet arbitraire, s'il exista si long-tems pour l'oppression et pour la douleur, ne revivra-t-il jamais pour la compassion et pour la pitié ?

Qu'il nous soit permis de faire observer un autre contraste, et qui appartient également au sujet de ce discours. Le droit de grâce est aboli dans un tems où la philosophie nouvelle, dédaignant les enseignemens de la Religion, considère les hommes comme des êtres régis par la nécessité. Pourquoi donc, sous le règne de cette philosophie, les traiter avec un accroissement de rigueur ? pourquoi rejeter l'indulgence et le pardon ? Leurs fautes ne seroient plus une violation libre et malicieuse de l'ordre public, puisque chacun d'eux obéiroit à une force irrésistible; et les punir, sans pitié, sans miséricorde, c'est imiter ce roi de Perse qui faisoit battre de verges les eaux de la mer, lorsque la direction des vagues s'opposoit à la marche de ses vaisseaux.

C'est ainsi qu'une philosophie présomptueuse, au lieu de tout aplanir devant elle, comme ses disciples l'annoncent, multiplie au contraire les difficultés de notre esprit. Ses principes, qu'elle appelle *simples*, deviennent une force destruc-

tive qui va porter le ravage au milieu d'un système ingénieux où tout est délicat, où tout est dessiné par nuances et par gradations; et, sans sortir de notre sujet, nous voyons que l'intelligence de l'homme est en accord avec sa liberté, et que sa liberté l'est de même avec la nécessité de l'indulgence, avec l'efficacité du repentir. Tout s'unit par des liens admirables dans la magnifique ordonnance dont nous sommes le principal objet ; et quand nous étudions les diverses parties d'une si vaste conception, quand nous rassemblons notre attention sur un résultat environné pour nous de tant de mystères, nous errons long-tems dans nos propres spéculations ; mais en prêtant l'oreille aux enseignemens de la Religion, et devenus sensibles à leur onction sublime, nos incertitudes se fixent, et notre ame s'élève à la vérité. Oui, ces enseignemens peuvent seuls nous pénétrer d'une vive lumière; et seuls, par une inspiration céleste, seuls ils sont en harmonie avec l'esprit de la création et avec les secrets de l'Eternel.

Ah ! si nous pouvions vous associer à notre persuasion, la faute en seroit à nous, et nous prierions le Seigneur d'augmenter notre force, de multiplier nos moyens, afin de nous rendre capables d'annoncer sa parole avec autorité. Mais auroit-elle besoin d'aucune aide, cette parole sainte, dont toutes les expressions sont si pleines de vie ! Non ; la loi religieuse est claire dans ses préceptes : *Que le plus juste de vous* lui jette la première pierre. *Que le plus juste de vous !* Ah ! nous vous entendons, ô notre divin Maître ! vous nous avertissez de notre foiblesse, et nous ne présumerons plus de nous. Vous nous invitez à pardonner, et nous pardonnerons ; à être circonspects dans nos jugemens, et nous serons bienveillans, indulgens, charitables. Nous voulons devenir tout ce qu'il faut être pour obtenir votre protection, votre clémence, et sur-tout votre amour. C'est le vœu de nos cœurs, c'est le sentiment que nous éprouvons à l'aspect de cette bonté continuelle, de cette bonté pénétrante dont vos commandemens nous

présentent l'image. Daignez, ô notre Dieu! fixer le mouvement qui nous entraîne vers vous; daignez le rendre durable; et que désormais aucun intérêt de ce monde ne vienne le ralentir. Ah! c'est à l'Etre parfait, au Dieu puïssant, au Dieu de compassion et de miséricorde que nous consacrerons notre vie; et justement abattus par le souvenir de nos fautes passées, nous aurons présente à l'esprit cette parole incomparable en consolation et en espérance, cette parole adressée aux enfans de la terre : *Et moi je vous dis qu'il y a de la joie devant les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende.* Ah! gloire à l'Eternel; gloire au maître des cieux; gloire, amour et reconnoissance, dès maintenant et à jamais!

DISCOURS V.

Sur l'Orgueil et l'Ingratitude.

Et que tu ne dises pas en ton cœur: Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens. *Deutéronome, chap.* 8, ℣. 17.

Et que tu ne dises pas en ton cœur: Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens. Ces paroles renferment une double leçon; elles invitent les hommes à s'abstenir de l'orgueil, et à se défendre de l'ingratitude. On a des succès; on obtient des triomphes; et on les rapporte uniquement à son intelligence et à son mérite: voilà l'orgueil. On a des succès, on obtient des triomphes; et l'on refuse de reconnoître l'assistance qu'on a reçue des autres: voilà l'ingratitude. On est donc au centre et comme au point de réunion de ces deux vices, lorsqu'on aime à dire en son cœur: *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens.*

Un

Un tel sentiment est impolitique, même dans le cercle étroit de nos connexions sociales ; il est extravagant, il est impie, dans les rapports de l'homme avec la Divinité ; et l'examen de ces deux vérités formera le sujet et la division de notre discours.

C'est un asservissement, dites-vous, que la reconnoissance ; et un asservissement d'autant plus pénible, qu'il est vague, indéterminé, et qu'on ne peut fixer avec précision ni ses bornes, ni sa durée : mais ce calcul, cet aride calcul, si vous vouliez l'admettre, il falloit y songer avant de recevoir des services. Vous avez promis tacitement un sentiment de reconnoissance à un sentiment généreux ; il n'est plus tems de vous en affranchir. Mais pourquoi l'essaieriez-vous ? Et ne voyez-vous pas que la société entière est par sa nature un système de réciprocité, une alternative continuelle de bienfaits et d'obligations, d'avances et de retours ? Tout est échange dans nos

relations ; mais la majeure partie de nos conventions, de nos contrats plus ou moins formels, ne se terminent pas immédiatement. Nous recevons, et pendant un long tems, avant d'avoir rien à rendre ; car en naissant, nous réclamons des secours ; nous en avons besoin pour affermir nos premiers pas dans la carrière de la vie ; nous en avons besoin pour constituer nos forces physiques ; nous en avons besoin pour acquérir l'éducation de notre esprit. Nous sommes donc endettés, nous sommes couverts de bienfaits, avant d'avoir aucun moyen de nous acquitter ; et notre reconnoissance est le seul gage que nous puissions offrir. Enfin, jetés dans le monde à l'âge où les différentes ambitions se développent, nous resterions à distance de tous les buts, si nous ne trouvions pas, en commençant, des guides et des protecteurs. Quel est donc le moment où nous aurions le droit de dire : *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens ?*

Nous avons une dette aussi envers les

hommes publics qui servent la patrie, envers les magistrats qui la gouvernent avec justice, envers les soldats qui la défendent avec courage, envers les ministres de la Religion qui prêchent un esprit de paix. Ah ! sans cesse nous sommes environnés de bienfaiteurs, et par-tout nous en apercevons. Malheur à l'homme ingrat qui détourne ses regards d'un pareil spectacle ! malheur à l'orgueilleux qui s'en afflige ! Eh quoi donc, auriez-vous peur de votre reconnoissance ? auriez-vous peur d'être entraînés par elle, à penser, à agir pour d'autres que pour vous-mêmes ? Mais vous auriez peine à distribuer votre tems et votre vie d'une manière conforme à un sentiment si méprisable. Le Créateur vous a doués de plus de facultés qu'il n'en faut pour votre usage particulier ; et du superflu, vous êtes comme forcés de nuire à vos semblables, ou de les servir. Vous ne pourriez pas, en le voulant, vous renfermer dans le cercle étroit de votre intérêt personnel. Livrez-vous donc sans répugnance à l'esprit

social, à cet esprit, un des résultats de notre nature, et qui nous avertit de songer aux autres, de nous mêler aux autres, et d'être tour-à-tour généreux et reconnoissans, créanciers et redevables.

La confiance aux sentimens de reconnoissance sera toujours le principe de toute espèce d'émulation; c'est elle qui excite les talens, qui fait naître les héros, les grands ministres, et les hommes dont les éclatans services en divers genres concourent à la gloire et à la prospérité de l'Etat.

On ne doit rabaisser un sentiment moral par aucune comparaison; mais si nous en adoptions une pour rendre un moment plus évidente l'utilité sociale de la reconnoissance, nous dirions que cette utilité représente ou rappelle l'importance du crédit. En effet, le crédit, si nécessaire aux transactions de commerce, si nécessaire encore à l'administration publique, le crédit doit son maintien au respect dès engagemens. Et de même, les services que les hommes

se rendent mutuellement, services dont l'application renaît à chaque instant, ont la reconnoissance pour condition tacite, pour condition absolue ; et il n'est point de trait d'ingratitude qui ne serve à ralentir cette circulation d'offices, dont le mouvement actif et régulier de la société ne sauroit se passer.

Seroit-ce un raffinement, de faire observer encore, que la confiance aux sentimens de reconnoissance a d'autant plus d'efficacité sur les actions des hommes, que son but et son attente sont vagues ? Elle ressemble, sous ce rapport, à la possession de la monnoie métallique ; d'une monnoie qui, en représentant aussi d'une manière vague tous les biens dont elle est le gage, excite avec tant d'ardeur les vœux et la recherche des hommes.

Examinons de plus près encore la reconnoissance, afin de l'aimer et de l'honorer davantage. Elle semble composée des qualités les plus estimables ;

et l'on aperçoit dans ses élémens, la fidélité, la justice, et cette modestie qui nous éloigne d'une confiance exagérée dans nos droits ou dans notre indépendance. Tout est pur dans le sentiment de la reconnoissance; et comme il a dû naître avec nos besoins, il est, dans l'ordre de nos obligations, le premier en date. La générosité a plus de renommée parmi les hommes que la reconnoissance; mais cette supériorité d'éclat, qui assure à la générosité une récompense prochaine, laisse en partage à la reconnoissance le mérite de l'obscurité, mérite d'une si grande valeur en morale. Honneur soit aux vertus qui n'attendent rien de la louange, et dont l'Appréciateur des actions secrètes, le Dieu des cœurs, tient le compte!

La reconnoissance est encore la plus touchante expression d'une ame sensible; et tandis que l'orgueil nous isole, la reconnoissance multiplie nos liens avec les autres hommes; et ces liens, formés par le souvenir, ne peuvent se rompre

sans notre volonté. Ah ! si nous avions la fausse idée et la pensée orgueilleuse que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, que nous pouvons marcher seuls dans la carrière de la vie, bientôt notre cœur se dessécheroit, bientôt nous oublierions d'aimer, et nous perdrions ainsi la jouissance du plus beau don que nous ayons reçu de la Bonté divine.

Faites usage aussi de votre prévoyance ; et, au nom de votre intérêt, réfléchissez que, jeunes encore, s'il vous étoit possible de vivre uniquement de vous, et en vous, il arrive un âge où toutes les facultés s'affoiblissent, où nos actions passées, et le souvenir qu'on en garde, forment notre unique fortune ; un âge enfin, où l'avenir n'est plus notre allié, et où l'on se trouveroit insensiblement abandonné si la reconnoissance étoit bannie de la terre. Ne la mettez donc pas en disgrace par votre exemple, et ne dites pas, au tems de votre force, que vous ne devez rien à personne ; *que votre puissance et la force de votre main vous ont acquis tous ces biens.*

N'en doutons point ; il nous conduiroit mal pour notre bonheur, cet orgueil qui transformeroit en joug, et en joug pénible, le sentiment de la reconnoissance, et qui nous offriroit pour unique ambition et pour sujet de gloire, une indépendance parfaite, un affranchissement absolu. Hélas ! le plus universel des sentimens, l'amour paternel, ne dérive-t-il pas essentiellement de la foiblesse des enfans, de leur besoin de tutelle et de protection ? Le moment où ils contesteroient nos bienfaits et nos services, deviendroit un moment dangereux pour l'amitié ; car s'ils nous persuadoient, nous nous croirions sans vertu ; et en ébranlant ainsi la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, ils nous rendroient moins heureux, et nous paroîtroient moins aimables. La reconnoissance, séparée même de toute espèce d'office, de toute espèce de retour en actions réelles, est douce à celui qui en est l'objet ; et ce n'est pas un tribut onéreux qu'un simple sentiment : non,

ce n'en est pas un ; et plus notre bienfaiteur y attache de prix, plus il est digne d'en jouir.

L'orgueilleux accepte aussi des hommages ; mais il semble aspirer à les imposer de son unique autorité ; il s'attribue des droits, et il les exerce avec tyrannie ; il ne demande pas, il exige ; et pour se soustraire à toute obligation, il dit en son cœur : *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens.* Mais lorsqu'il veut tout rapporter à lui, tout lui est contesté ; on se plaît à déranger l'opinion qu'il a de lui-même, et l'on tend des piéges à son aveugle confiance.

C'est à l'amiable qu'il faut appeler les hommes à faire notre part ; autrement ils nous refusent même les redevances les plus justes et la dette la mieux reconnue. Telle est la loi des amours-propres, tel est le pacte des vanités, ou leur convention tacite. Disons-le donc aux orgueilleux ; ils ne songent qu'à eux ; et dans leur seul amour, dans leur seul intérêt, ils sont

encore des calculateurs ignorans et des spéculateurs mal-habiles.

Ne verroient-ils pas encore les autres désavantages attachés à leur caractère? ne verroient-ils pas que le sentiment intime de leur supériorité, ce contentement calme et sans mélange de doutes, les fixe à la même place, et les empêche de travailler à l'accroissement de leur science, ou au perfectionnement de leurs facultés?

Enfin, un malheur de l'orgueilleux, c'est que l'accumulation des avantages dont il jouit et dont il se glorifie, ne fait jamais sur lui qu'une impression uniforme. Il ne se perd jamais de vue; et en assistant toujours au même spectacle, nulle variété ne vient composer ses plaisirs.

Les hommes qui ont le plus à se défendre des séductions de l'orgueil et de ses nonchalantes habitudes, ce sont les rois, ce sont les princes. Comment échapperoient-ils aux piéges qu'on tend de si bonne

heure à leur crédule amour-propre ? On fait bruit auprès d'eux de leurs qualités, et l'on ne parle de leurs défauts qu'à l'écart et à voix basse. Les droits que donne la naissance leur sont représentés comme un héritage sans condition ; et ce qu'ils font pour les autres est célébré comme une munificence.

C'est vous sur-tout qui êtes coupables, vous qui les trompez, vous qui leur dissimulez les obligations dont ils sont responsables, et l'étendue des travaux auxquels ils doivent se former dès leur jeunesse. Ah ! si vous leur apprenez à être orgueilleux avant d'avoir rien mérité, comment se tiendront-ils prêts à disputer contre le malheur ? comment pourront-ils supporter les jeux de la fortune et les traverses du monde ?

Ne confondons point cependant avec l'orgueil la dignité qui sied aux princes, aux magistrats, à toutes les personnes en autorité dans l'Etat ; dignité qui est la simple expression d'un accord entre les

sentimens de l'homme et les hautes fonctions dont il est revêtu ; car s'il n'avoit aucune élévation, aucune gravité, ni dans ses discours ni dans ses manières, il annonceroit qu'il ignore l'importance de son ministère public, il paroîtroit insulter volontairement au choix qu'on a fait de lui, ou aux droits qu'il tient de sa naissance. Ainsi la dignité, dans sa perfection, peut exister sans aucun orgueil; elle ne doit point naître d'une opinion exaltée de sa personne, ou d'aucune jouissance délicieuse de soi-même, mais d'une juste idée des convenances; elle est comme une sorte d'appel aux sentimens de respect, aux égards qu'il nous importe à tous de rendre aux rangs et aux grandes places, afin d'assurer l'ordre social, et plus essentiellement encore afin de concourir au maintien de la liberté ; car les chefs d'un Etat, au moment où ils sont dépouillés de l'assistance que donne la considération, ont recours à la crainte pour se sauver du mépris ; et ils s'environnent alors des faisceaux du despotisme, et de tous les appareils de la tyrannie.

La dignité a donc son application et son avantage public, tandis que l'orgueil n'est jamais d'aucun service. Ces deux caractères ont quelque ressemblance au-dehors, mais aucune dans leur essence. L'orgueilleux en autorité attire à lui, s'approprie tout ce qui le décore ; et l'homme qui remplit un poste éminent avec dignité, rend hommage au pouvoir dont il est dépositaire.

Enfin, les particuliers eux-mêmes sont susceptibles d'une dignité absolument distincte de l'orgueil ; car des sentimens nobles, un caractère élevé, donnent à l'ame une empreinte uniforme, une assiette paisible ; c'est le commencement de la dignité : elle s'affermit, elle s'achève, si l'on élève ses regards vers un plus noble but que l'opinion versatile des hommes, et si l'on dédaigne alors cette souplesse sociale qui prend toutes les formes, s'asservit à tous les goûts, et se voue à l'imitation.

Il est d'ailleurs des qualités morales, qui, en attirant l'hommage des autres,

deviennent une sorte de magistrature : la dignité leur sied, la dignité leur est nécessaire ; et il n'y a point d'orgueil dans cette alliance. Un tel caractère perd toutefois en beauté, lorsqu'il se laisse atteindre par un sentiment de fierté ; à moins que ce sentiment, loin d'être hostile, loin d'être insultant pour les autres, ne serve qu'à nous affermir contre les disgraces de la vie et les injutices des hommes. O quelle administration nous a été confiée ! Nos défauts, nos qualités se touchent. Prions notre Père céleste de nous aider à remplir notre tâche ; et prions-le de nous pardonner nos foiblesses et nos erreurs. C'est avec lui que nous pouvons combattre, et c'est par lui que nous pourrons triompher.

Nous nous sommes peut-être arrêtés trop long-tems sur les considérations sociales propres à détourner un esprit sage des idées et des sentimens d'orgueil ; mais notre ministère de paix et de charité ne doit rien rejeter de tout ce qui peut rendre les hommes meilleurs, ou plus heureux ;

et rien n'est petit de tout ce qui peut atteindre à un si grand but. Quittons cependant les pensées mondaines ; et nous attachant au sens religieux des paroles de notre texte, considérons l'homme en présence de la Divinité. Il est devenu fier de ses trésors, de son crédit, de son autorité ; et rapportant à ses talens et à son mérite les succès qu'il obtient, la prospérité dont il jouit, il oublie son Créateur, et se dit à lui-même et dans son cœur, *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens.* Quel orgueil ! quel aveuglement ! O Eternel ! est-ce à vous que l'homme peut adresser ce langage, à vous qui avez le secret de ses facultés, à vous qui l'avez tiré du néant, à vous qui avez animé sa poussière ; à vous qui lui avez dit sois, et il a été ; pense, et il a pensé ; souviens-toi, et il s'est souvenu ; choisis, et il a choisi ; forme des vœux, et il en a formé ; deviens heureux, et il l'est devenu ?

Oui, gens de petite force et de grand orgueil, vous n'avez fourni aucun des élé-

mens de votre existence, aucune des facultés de votre esprit, et vous n'avez pas été appelés à conseil quand votre organisation a été préparée; quand vous avez été figurés, terminés; quand vous avez été faits ce que vous êtes. Votre volonté, votre instinct, vos moyens de perfection, tout est l'ouvrage du Dieu fort. Il a formé le vase, il l'a modelé de ses mains, et il y a versé des dons *qui ne viennent ni d'Orient, ni d'Occident, ni du Désert*, mais de sa généreuse bonté et de sa toute-puissance; et l'un des Apôtres de l'évangile a combattu l'orgueil, mieux que notre foible voix ne pourroit le faire, en consacrant sa pensée par ces mémorables paroles : *Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu?*

Une réflexion si frappante déjoue et rend presque ridicule la fastueuse confiance de l'homme dans ses avantages personnels, et l'orgueil que lui inspirent sa beauté, son esprit, son rang et sa fortune, Il lève la tête avec insolence; il regarde les autres avec mépris; et toute la nature

semble

semble lui dire : *Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu?* Tu es sur la terre au même titre que tes inférieurs ; au même titre encore que les êtres soumis à ta domination, et qui, entraînés par leur instinct, fendent les eaux, se meuvent sur la terre, ou se balancent dans les airs. On pourroit leur pardonner plus qu'à toi d'être orgueilleux ; car ils se croient immortels; ils se jugent parfaits : aucun discours ne les désabuse, aucune comparaison ne les humilie ; et l'ennemi qui leur fait la guerre ou qui les subjugue, ne leur paroît pas un maître, mais un danger. L'homme, au contraire, est instruit par son esprit même, des bornes de ses facultés; il apprécie sa foiblesse, et chaque instant l'en avertit. Il porte en arrière sa méditation ; il atteint l'avenir par sa prévoyance ; il mesure les cieux, il sonde les abîmes; et partout il trouve des secrets impénétrables. Il est lui-même un admirable phénomène ; mais il ne s'est point composé, il ne s'est point formé ; et si moralement il paroît

s'élever, se grandir par ses propres efforts, ce qu'il peut s'ajouter est compassé, et ses moyens de perfection il les a reçus d'un Etre suprême, il les doit à son Dieu.

Et voudrions-nous, dans nos momens d'orgueil, tenir tout de nous-mêmes ? Ce vœu, s'il étoit accompli, dégraderoit notre destinée ; car c'est à notre état de dépendance que nos plus belles espérances sont attachées. Que promettent en effet à l'homme ébloui de son rang, de sa fortune, de sa réputation même, que lui promettent ses plus hautes pensées ? rien qui ne soit passager : et son imagination, que peut-elle lui peindre ? rien qui ne perde sa couleur, rien qui ne s'efface en peu de tems, même à ses propres yeux. Hélas ! il est encore orgueilleux de ses pompes, qu'il s'y déplaît et qu'il cherche un autre bonheur ! Ah ! qu'il prenne ce moment pour remarquer près de lui l'homme modeste et reconnoissant ; l'homme qui cherche ses droits aux avantages dont il jouit, et qui s'intimide de la louange ; l'homme qui parle des autres,

et qui songe à eux; l'homme qui semble s'oublier, au milieu même de sa gloire. Combien est doux pour nos yeux un pareil spectacle ! c'est la beauté, relevée de tous les charmes de l'innocence.

Mais que l'orgueilleux sur-tout contemple avec envie l'homme qui, pénétré de l'idée d'un Etre suprême, rapporte à la faveur céleste les divers biens dont il jouit: son front est radieux, et la sérénité se peint sur tous ses traits; il croit qu'il doit tout à son Dieu; il croit qu'il en est aimé, il dit avec confiance, il dit avec fierté, J'appartiens au Maître du monde; et son plus grand honneur, sa première gloire, c'est le nom de son Bienfaiteur. Il n'a pas, comme l'orgueilleux, à considérer sans cesse si les hommages dont il est l'objet sont dans une exacte proportion avec ses droits ou avec l'opinion qu'il a de lui-même; il n'est pas à la peine pour cultiver sans relâche une grandeur d'apparat, une considération toute factice; il n'a pas, comme l'orgueilleux, un rôle à surveiller, un rôle à soutenir. Tout est réduit au plus

simple pour l'homme qui ne présume point de lui-même, et qui s'unit par la reconnoissance au Régulateur de nos destinées, au Maître souverain des événemens : il place à grande distance ses plus précieuses espérances ; et les guerres d'amour-propre ne touchent point à son bonheur, n'assaillent point son trésor. Qu'alors il se fait aisément à toutes les situations, à la vie domestique, comme à la renommée ; aux tributs circonscrits de l'estime, comme aux adulations sans bornes qui entourent les grandes places ! Orgueilleux, je vous le demande encore ; que mettez-vous en parallèle ? Vous n'êtes propres qu'à un seul état et à une seule circonstance. Il faut que la fortune vous serve, et qu'elle vous serve toujours : mais vous ne changerez pas son inconstance ; elle va s'éloigner, elle va vous quitter ; vous ne paroîtrez plus que l'ombre de votre grandeur passée ; et rentrant en vous-mêmes, vous serez déchirés par vos regrets ; vous deviendrez la victime de vos pensées d'habitude, et la proie de vos

souvenirs. Des amis ? vous n'en avez pas voulu : vous avez cru que tous les hommages vous étoient dus ; et aucun sentiment libre ne s'est porté vers vous. Des bienfaiteurs ? ce nom vous auroit fait rougir; et les titres même de la protection céleste, vous les avez méconnus : votre appui, vous le disiez, c'étoient *votre puissance et la force de votre main.* Tout étoit en vous, et vous n'êtes plus rien. Où chercherez-vous donc une association à vos peines? où trouverez-vous des consolateurs ?

O qu'elle est éclatante la défaite de l'orgueilleux ! Et souvent encore elle est remarquable par sa rapidité, et par la petitesse apparente des motifs qui l'occasionnent et des moyens qui la produisent. L'histoire nous offre par-tout des exemples à l'appui de cette vérité : et qui de vous n'a pas lu, dans les Livres sacrés, et l'étonnante élévation et l'étonnante disgrace de ce superbe Aman, le favori d'Assuérus, et le dépositaire de toute l'autorité du plus grand roi de la terre ? La foule

suivoit ses pas ; on trembloit à sa voix, et chacun fléchissoit devant sa toute-puissance. Un seul homme, sans marque, sans distinction ; un Juif obscur, assis aux portes du palais, ne se prosterne pas en le voyant passer, et semble contempler avec indifférence le fastueux cortége de l'orgueilleux ministre. Aman ne voit plus alors que cet homme ; il oublie les hommages qui lui sont prodigués, pour ne s'inquiéter que d'une seule exception ; et se livrant à un sentiment de vengeance, il a recours à des moyens criminels, qui précipitent sa chute. Esther, jeune et timide Esther, vous fûtes la foible main dont Dieu se servit pour déconcerter l'orgueil d'un homme parvenu au faîte de toutes les grandeurs, et pour renverser son éclatante fortune.

Oui, ministres puissans, et vous aussi monarques ou princes de la terre, vous êtes soumis à la commune loi, et vous apprenez par votre expérience combien la *couronne d'orgueil* est fragile. Vous faisiez le compte de vos richesses et le recen-

sement de vos soldats ; vous appeliez *invincibles* vos flottes et vos armées ; et un vent a soufflé qui a détruit vos fières espérances. Vous n'avez pas songé à Dieu, mais il a songé à vous. Il a dit à l'orgueilleux : *Je sais ta demeure, ton entrée et ta sortie.... Ton insolence est montée à mes oreilles ; et je te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu. Tu as dit, Avec la multitude de mes chariots, je suis monté au haut des montagnes aux côtés du Liban ; et là, je couperai les plus beaux cèdres et les plus beaux sapins..... Et déjà la fille de Sion t'a méprisé, et la fille de Jérusalem s'est moquée de toi.*

Les nations, comme les rois, peuvent se laisser entraîner aux idées et aux sentimens d'orgueil. Les succès à la guerre, l'abaissement de ses rivaux, l'agrandissement de son pays par des conquêtes, enfin le nombre et l'éclat des triomphes, sont des résultats magnifiques et dont l'imagination est frappée. Les victorieux

alors se persuadent aisément qu'ils sont appelés par leur destinée à régner sur la terre ; et dans l'ivresse de leur confiance, ils ne voient aucun terme à leur grandeur et à leurs prospérités. Mais qui a fait le compte des événemens dont le tems est dépositaire, et qui les a sondés ? Rome s'appeloit encore la ville éternelle, lorsque des barbares vinrent la saccager et la réduire en cendres. Et quelle puissance est à l'abri des revers ? où est la gloire à telle hauteur que le sort n'y puisse atteindre ? Nos passions, à défaut d'autres ennemis, ne sont-elles pas un moyen, toujours subsistant, de ruine et de destruction ? Qui le sait ? nos vanités en combat, nos prétentions hostiles, suffiront peut-être à elles seules pour déjouer nos projets ambitieux, pour arrêter nos vastes entreprises ; et semblables dans leur effet à la division des langues, elles pourront nous contraindre à laisser au milieu du monde notre tour de Babel imparfaite ; à l'y laisser à l'exemple des enfans de Noé, non comme un signe éclatant de notre génie, mais

comme un monument de notre orgueil. Ah ! craignons, non pour nous affliger, mais pour nous tenir sages, ou nous rendre modestes ; craignons qu'un jour on ne puisse nous dire : Vous avez voulu dicter des lois à l'univers entier, et vous ne pouvez régler vos intérêts domestiques. Vous avez voulu donner des plans de gouvernement à tous les peuples ; et le vôtre, rempli d'erreurs, pénétré de fautes, est une source intarissable de factions. Vous vous êtes montrés au-dehors comme des lions rugissans ; et chez vous on vous a rendus souples, et vous êtes benins sous la verge du despotisme.

Déjà pourtant nous nous sommes appelés *la grande nation*, et nous ne voyons aucun peuple en état de nous disputer ce titre : mais l'étendue d'un pays et le nombre de ses soldats peuvent donner de la crainte à ses voisins, sans leur inspirer du respect. C'est donc la grandeur morale qui honore les nations ; et celle-là, le tems seul en investit avec autorité, le tems seul la décerne. Il faut, pour y acquérir

des droits, non pas seulement de la vaillance, mais encore un caractère éclatant de justice et de générosité ; il faut des opinions en rapport avec les principes de vertu que les hommes révèrent ; il faut de plus, que la félicité publique serve de témoignage à la bonté des lois, et que les prospérités de la paix offrent à tous les regards le but et l'indemnité des sacrifices de la guerre. Une nation, pour atteindre à la grandeur morale, doit encore présenter le spectacle d'une confiance mutuelle entre les citoyens ; d'une sécurité générale ; et d'une estime habituelle pour les premiers magistrats et pour les chefs de l'Etat. Enfin une nation, pour atteindre à la grandeur morale, doit sur-tout offrir le précieux exemple d'une liberté véritable ; d'une liberté sans fiction ; d'une liberté qui élève l'ame, et qui sympathise, dans son action, avec les précautions nécessaires au maintien de l'ordre social. La grande nation ! Ah ! le titre superbe, quand il est mérité ; quand la conviction des esprits, quand l'hommage des cœurs

le fixent et le consacrent ! Puisse notre France le recevoir un jour des mains de l'histoire ! puisse-t-elle, en rachetant tant d'erreurs et tant de forfaits, se présenter avec confiance à ce tribunal éloigné qui n'a peur de personne ; à cet auguste tribunal qui seul dans l'univers peut mettre à leur rang, avec hardiesse, les nations et leurs chefs, les peuples et leurs maîtres.

Nous revenons à vous, à vous qui, pour la plupart, heureux dans votre obscurité, n'avez rien à faire aux grandeurs du monde. Retirez-vous auprès du Seigneur, et célébrez dans son temple ses inépuisables bontés ; venez-y jouir d'une émotion plus douce et mille fois plus douce qu'aucune exaltation de l'orgueil. Ah ! si l'homme religieux veut aimer chaque jour davantage la reconnoissance, il songera, il se souviendra que cette vertu nous éleva la première à l'Etre suprême ; que la reconnoissance nous inspira le désir de mêler nos voix au chœur des anges ; et que sur la terre, elle renaît, s'anime et

s'exalte à l'aspect d'un beau jour, au retour du printems, et lorsque nous contemplons les diverses beautés et les richesses innombrables de la nature. O reconnoissance ! n'êtes-vous pas encore pour l'homme quelque chose de plus ; et la faculté qui lui a été donnée de se souvenir avec émotion des bienfaits de son Dieu, n'est-elle pas une sorte de caution, n'est-elle pas au moins un présage des intentions du Maître du monde ? Elle nous avertit, elle nous annonce que l'Etre suprême veut avoir à faire avec la créature intelligente, veut entrer en compte avec nous ? Et l'Eternel, lorsqu'il jette un regard d'intérêt sur cette créature, lorsqu'il en attend un sentiment prolongé, l'Eternel ne la fait-il pas immortelle ?

Venez donc vous abaisser devant le plus généreux des bienfaiteurs. Il nous a tout donné ; ne l'aimerions-nous pas ? Ah ! que nous serions coupables, si nous disions au fond de notre cœur : *Notre puissance et la force de notre main nous ont acquis tous ces biens !* Que nous serions

coupables ! mais nous serions peut-être encore plus insensés. Hélas ! ce souffle qui nous anime, cette parole, et l'esprit qui l'éclaire, rien n'est de nous, tout est de notre Dieu. O Eternel ! dans notre dénuement, dans notre foiblesse, nous n'avons à vous offrir que notre gratitude et nos actions de grâces. Ne rejetez pas cet humble tribut ; et faites que nos louanges, que nos hymnes sacrés, s'élèvent jusqu'à vous, Etre des êtres, souverain Maître du monde. *Les cieux des cieux ne vous peuvent comprendre ;* mais nous sommes de votre domaine, nous sommes aussi les brebis qui composent votre troupeau, *et toutes sont par vous comptées.* O quel honneur pour nous de vous appartenir ! voilà notre orgueil, notre titre de gloire ; nous n'en voulons point d'autres. Et nous serons assez élevés, si, près des routes superbes qui mènent à vos parvis ; si, perdus dans la foule de vos adorateurs, nous pouvons un jour répéter la parole des anges, et nous écrier avec eux : *Saint, Saint, Saint, est le Dieu d'Israël, le*

Dieu de l'univers ; tout ce qui vit aux cieux est à lui ; tout ce qui est sur la terre est à lui ; tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout, tout est à lui ; et dans les tems passés, et dans les jours présens, et dans les siècles des siècles.

DISCOURS VI.

De la Vérité.

L'Eternel a débat avec les habitans du pays ; parce qu'il n'y a point de vérité, et qu'il n'y a que mensonge. *Osée, chap.* 4, ℣. 1 *et* 2.

Il n'est rien de si beau, rien de plus magnifique que la faculté donnée à l'homme de manifester ses pensées; et l'habitude seule a pu nous empêcher d'être en admiration continuelle devant un phénomène si merveilleux. Quoi! tant d'idées, tant d'impressions diverses, tant d'observations, le résultat de l'étude ou de l'expérience, tant d'aperçus gradués, nuancés presque à l'infini : toutes ces richesses spirituelles qui forment ou nos pensées ou nos sentimens, sont devenues transmissibles; et c'est à la parole que nous devons cette étonnante communication, ce miraculeux service.

La pensée, sans la parole, n'eût été que méditative ; et réduite encore à sa seule puissance, sa marche eût été retardée, et elle n'auroit fait aucun des progrès dont elle est redevable à l'émulation des recherches et à la communauté des découvertes.

La parole, en même tems, s'est perfectionnée à l'aide des progrès de l'esprit ; et par degrés elle a su peindre, avec la rapidité de l'éclair, les perceptions les plus fines, les sentimens les plus délicats.

Nous pouvons admirer séparément la pensée et la parole ; mais leur union, leur union parfaite est un des plus grands miracles de la souveraine Intelligence.

C'est au sein néanmoins de cette sublime alliance ; c'est entre deux dons célestes, la parole et la pensée, que le mensonge vient prendre place. Quelle profanation !

Le mensonge est donc une sorte de contrariété ou d'interruption dans le développement de notre système moral ; et

tel

tel est le premier caractère du plus méprisable des vices.

Nous avons été destinés à la vérité : tout en nous, tout autour de nous l'atteste.

Il n'est aucun mensonge dans l'univers physique soumis à nos regards. L'aurore ne nous trompe jamais, lorsqu'elle vient nous annoncer la prochaine apparition de l'astre du jour ; le printems, quand il nous promet le retour des riantes beautés de la nature : et lorsque les riches épis de l'été se lèvent tous ensemble avec une pompe solennelle, on ne voit pas tomber de leur sein des grains sans saveur ou sans aucune substance nutritive. Tout est vrai, éternellement vrai, dans le langage de la nature et dans les signaux éclatans qui précèdent ses bienfaits ; et nous pourrions déjà supposer par analogie, qu'au milieu de notre système moral, le mensonge, cette œuvre de l'homme, est une perversité, est une altération au plan général de l'Etre suprême.

Et comment un sentiment intérieur ne nous avertiroit-il pas encore, que le mensonge est une offense à la Divinité? On veut tromper ; on en forme le dessein, on ne néglige rien pour dérober ses intentions aux regards des hommes ; mais on ne peut jamais s'affranchir de la crainte qu'il n'y ait au-dessus de nous, qu'il n'y ait dans le ciel un Témoin et un Juge : tant l'idée d'une pensée sans relation, d'une existence silencieuse, d'un isolement absolu, répugne à l'homme le plus étranger aux opinions religieuses !

Ah! sans doute, il n'y a point de ténèbres devant l'Eternel, devant l'Être des êtres, le Dieu présent par-tout.

Oseriez-vous donc vous glorifier, lorsque, par des soins continuels, vous parvenez à en imposer aux spectateurs dont vous êtes environnés ? Eh quoi, *le Dieu de vérité, celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal*, resteroit seul confident de l'homme menteur! L'imagination se glace en se représentant un pareil contraste. Que seroit-ce si l'on osoit prendre le ciel

à témoin d'une assertion trompeuse? Les plus hardis y tremblent, et souvent alors la parole de l'imposteur expire sur ses lèvres. Hélas! nous nous humilions, incertains que nous sommes s'il en est plusieurs, plusieurs parmi nous, exempts de remords ou de regrets quand on retrace devant eux les dangers et la honte de la fausseté; incertains que nous sommes si tous nous pouvons entendre avec calme les paroles de notre texte : *L'éternel a débat avec les habitans du pays, parce qu'il n'y a point de vérité, et qu'il n'y a que mensonge.*

Nous aimons à considérer aussi comme une loi de la nature, comme une expression de l'Esprit divin, la difficulté qu'on éprouve à revêtir le mensonge des couleurs de la vérité. On fait d'inutiles efforts pour accorder avec des paroles mensongères, ses regards, le mouvement de ses traits, l'expression de son visage et les accens de sa voix. Tous ces esclaves habituels de notre volonté y deviennent

rebelles quand il leur est ordonné de trahir la vérité ; et l'on ne conçoit pas comment, simples organes physiques, ils sont moins dociles que la parole à la politique artificieuse du menteur ; ils semblent même s'ériger en témoins contre le langage de la fausseté, et le menteur a peine à les gagner. C'est un grand phénomène ; et l'on ne peut l'expliquer qu'en supposant, au fond de notre conscience, un défenseur de la vérité qui dispute de puissance avec nos passions corrompues.

Nous le répétons donc ; les hommes ont été destinés à la vérité ; et tout en nous, tout autour de nous l'annonce.

Nous venons de voir que le mensonge étoit en contradiction avec les lois primitives de la nature ; montrons qu'il est de même incompatible avec les principes fondamentaux de l'ordre social.

C'est un intérêt commun qui détermina les hommes à se réunir en société politique : ils crurent, avec raison, qu'ils amélioreroient leur sort en alliant leurs

forces, et en se procurant le moyen d'échanger entre eux, à toute heure, leurs richesses et leurs secours. La première condition d'un si vaste plan dut être la confiance; la confiance certaine, la confiance garantie par les lois. Et qu'eussent fait des hommes placés à côté les uns des autres, des hommes dont les rapports étoient aussi continuels que multipliés, si la dissimulation, si le mensonge, avoient formé leur caractère habituel ? Il eût mieux valu se tenir à distance, et en guerre ouverte. Que signifieroit même la parole, et quelle estime pourrions-nous en faire, si elle étoit constamment une fausse interprétation de la pensée? Les discours deviendroient des hiéroglyphes qu'on se donneroit à deviner; et l'on emploieroit à se comprendre, le tems qu'il faudroit donner à se servir : il n'y auroit plus de société; la fatigue seule en détourneroit.

On ne supposera pas non plus qu'il pût exister aucune affection entre des hommes irrités à tout moment d'avoir été trompés,

de l'avoir été les premiers ; et occupés, impatiens même d'employer les mêmes armes pour se défendre ou pour se venger. Quel épouvantable spectacle qu'un monde social ainsi composé ! Les hommes auroient à regretter de n'être pas sous la loi, sous le joug d'un instinct ; et ils demanderoient à l'Être suprême de leur reprendre ses deux plus beaux dons, l'intelligence et la liberté.

Nous le croyons aisément : les menteurs disent en eux-mêmes, Nous sommes bien loin de désirer qu'on adopte notre politique, que notre art devienne commun ; car moins nous aurons d'imitateurs, et plus notre conduite nous sera profitable. Eh, sans doute ; les menteurs, les calomniateurs, les hommes injustes, et tous ceux qui attentent à l'ordre social, peuvent tenir ce langage ; et c'est au milieu de la bonne-foi générale que les trompeurs aiment à vivre, car ils attaquent alors sans risque d'être attaqués : mais le système du monde moral dont ils

se jouent, est émané de la Sagesse divine ; il en est émané de même que le système du monde physique. Qu'ils voient donc, les insensés, qu'ils voient s'il est indifférent à l'homme mortel de se placer au milieu de l'œuvre éternelle pour en déranger l'organisation selon son pouvoir, et pour agir envers les autres comme il craindroit qu'on n'agît envers lui.

La morale et la Religion nous tracent à tous nos devoirs ; et les calculs personnels d'un moment, ces calculs que nous faisons avec tant de mépriſes, doivent disparoître devant un intérêt immuable ; ils doivent céder à un premier motif, le besoin que nous avons de plaire à l'Etre suprême, en nous conformant aux lois d'ordre, à ces augustes lois dont l'esprit est empreint dans toute la nature. O Dieu de vérité ! nous ne vous présenterons pas de vils menteurs dans vos créatures ; nous ne ferons pas cet usage de la liberté dont vous nous avez doués : nous nous éleverons, au contraire, par une méditation

religieuse ; et nous songerons (faites attention à cette réflexion) , nous songerons qu'entre toutes les perfections célestes, il en est une seule dont l'imitation complète est dans notre pouvoir ; cette perfection , c'est la vérité. Est-il pour l'homme un plus grand motif d'émulation ? La sagesse , la pénétration , la prescience, sont loin de nos forces; mais l'expression sincère de nos sentimens et de nos pensées; la vérité : voilà le caractère qu'il dépend de nous de revêtir.

C'est à cause de la beauté de ce caractère , que l'imagination même s'est attachée à le relever. Les héros que l'histoire ou la fable nous peignent, sont tous vrais et fidèles; et telle étoit, dans les tems chevaleresques , la qualité distinctive des hommes qui, par leur rang ou par leurs faits d'armes, attiroient sur eux l'attention publique. La vaillance et la vérité ; c'étoient-là leurs vertus d'éclat autant que leurs vertus réelles. Et il resta de ces tems anciens , bien anciens aujourd'hui , un

sentiment général d'honneur, qui faisoit regarder un reproche de mensonge comme le moins pardonnable de tous.

Enfin, dans les rapports habituels de la société, la simplicité, qui plaît à tout le monde, est une dépendance de la vérité. On aime à vivre avec les hommes qui ne donnent rien à deviner, rien à rabattre de leurs apparences. La connoissance universelle des foiblesses humaines ne permet pas de croire à la perfection; ainsi, ceux qui veulent en imposer par l'affectation, manifestent le dessein d'obtenir des hommages sans titre; et il y a révolte dans le monde contre cette entreprise. On se défend d'abord de l'admiration, mais on attaque ensuite; et souvent alors on dépouille l'hypocrite du degré même de réputation que des qualités réelles lui auroient acquis. Elle est donc sage et politique, la vérité; elle l'est dans ses différentes acceptions.

Et remarquons encore qu'elle fut destinée à l'ornement du monde moral : car ce monde deviendroit d'une monotonie

complète, si chacun quittoit son naturel pour se dessiner extérieurement sur un modèle conventionnel. Le Créateur a semé de la variété dans tous ses ouvrages; il en a mis dans les esprits, dans les caractères et dans les modifications innombrables qui résultent de la liberté : n'altérons pas ce brillant tableau, en nous efforçant de paroître sous une forme mensongère, la même que chacun essaieroit d'imiter.

Enfin, ou l'on ne trompe point, ou l'on ne trompe que peu de tems. Une première fausseté réussit; une seconde peut-être; une troisième encore : mais le menteur ne tarde pas à être reconnu, et dès-lors on renonce à le croire. Bientôt même, en butte à toutes les défiances, l'usage de la vérité, cet usage si nécessaire, semble lui être interdit, ou lui devient inutile; et il se voit mis, pour ainsi dire, au ban de la société.

Le mensonge désigné sous le nom de *calomnie*, est le plus difficile à découvrir; et cette considération le rend plus honteux et plus criminel.

Nous savons trop que la calomnie est écoutée de la malignité, et que souvent on lui laisse le tems de produire tout son effet avant de s'élever contre elle : nous savons de même qu'elle trouve un fatal accès auprès des hommes envieux et jaloux. Et combien elle est perfide dans son art ! Elle accuse, et ne montre point l'accusateur ; mais elle l'accrédite, elle le rend imposant, en le montrant sous la forme vague du public. *On dit*, *on dit ;* voilà les mots d'usage, les mots de choix pour le calomniateur avisé : ils lui servent à double fin ; à rendre la blessure plus profonde, et à cacher la main qui dirige le poignard.

Quelquefois les auteurs d'un bruit calomnieux, en discutent, en contestent eux-mêmes la vérité ; c'est de leur part un nouvel artifice : ils veulent acquérir un air d'impartialité ; mais c'est pour en faire un perfide usage, c'est pour frapper plus sûrement la victime.

Les libelles anonymes sont une calomnie plus méditée, ainsi plus condamnable

encore. Les mensonges que ces écrits renferment, tomberoient le plus souvent dans le mépris si l'auteur se montroit, si l'on connoissoit son obscurité, sa bassesse, sa mauvaise réputation ; mais il se tient dans l'ombre, et l'imagination le pare, et l'imagination l'agrandit ; il est seul, et l'on croit qu'ils sont plusieurs ; tant le vague étend les soupçons et trompe les jugemens ! Lâches, vous faites bien du mal, et pourtant votre infame conduite ne vous rend rien en bonheur. Un sentiment secret vous poursuit ; c'est de la honte, c'est du remords, c'est la crainte d'être découverts.

Menteurs de toute espèce ; menteurs par calomnie, par trahison, par méchanceté ; menteurs encore par ambition, par vanité, par avarice ; menteurs enfin par vile habitude ; menteurs de toute espèce, que vous prenez de peine pour être méprisés ! Il faut que votre esprit se consume en calculs ; il faut que vos souvenirs soient toujours là pour servir vos artificieuses combinaisons, et afin que

vos paroles du soir s'accordent avec vos paroles du matin, et les discours d'aujourd'hui avec le langage de la veille. Il faut encore, et c'est le plus difficile, il faut que vous accommodiez à un système de fausseté, vos accens, vos regards, vos expressions d'amitié, vos témoignages d'admiration, vos accidens de surprise. Ainsi tout doit être en mouvement, tout doit être en alerte dans la personne du menteur, dans sa personne morale et physique; et non pas seulement pour une grande circonstance, non pas seulement pour une occasion unique, mais pour suffire à la conduite commune de la vie, et pour traiter des intérêts qui reviennent à toute heure et à chaque instant : enfin, le menteur est dans la nécessité continuelle de se travailler, de se recomposer; et il ressemble à ces machines organiques auxquelles la main de l'ouvrier doit toucher sans cesse.

Ce n'est pas tout néanmoins : il est un mal plus grand, plus grand sans

comparaison. Le manque de vertu vous a fait recourir au mensonge, et le mensonge ensuite entretient tous vos vices. Oui ; le menteur, le menteur qui a fait taire la voix de sa conscience et qui s'est soustrait à l'empire des idées religieuses ; le menteur qui réduit ses calculs au monde et à l'opinion des hommes, se dit bientôt à lui-même : Qu'ai-je besoin de justice ? je feindrai la bonne-foi. Qu'ai-je besoin de pitié ? j'en imiterai le langage. Qu'ai-je besoin d'altérer ma fortune pour montrer de la générosité ? je ferai des offres de services, et j'inventerai, je prétexterai des obstacles lorsqu'on me demandera de réaliser mes promesses. Qu'ai-je besoin de ménager la réputation de mes concurrens ou de mes rivaux ? je nierai tous les discours qui me seront reprochés, et je calomnierai sous le masque de l'anonyme. Enfin, l'art du mensonge, tel que je le varierai, tel que je le perfectionnerai, me vaudra, sans privations, tout ce que les autres obtiennent par des sacrifices.

C'est ainsi que la fausseté, soit par ses

effets, soit par ses premiers motifs, devient le centre et le foyer de tous les vices. Et en personnifiant un moment le mensonge, on pourroit avec justesse lui attribuer le mot du démon dans l'évangile : *Comment t'appelles-tu ?* lui dit Jésus-Christ. *Je me nomme* LÉGION, *car nous sommes plusieurs.*

ENTRE les diverses formes que prend le mensonge, l'hypocrisie est une des plus révoltantes. L'hypocrite, en simulant l'amour de la morale et le respect de la Religion, a eu le tems d'étudier, de connoître les principes éternels auxquels tout être capable de réflexion consacre son premier hommage ; et si les plus belles idées sociales, si les vérités auxquelles toute notre destinée s'attache, ne l'ont point frappé ; s'il n'y a pris garde que pour devenir l'habile imitateur des traits extérieurs propres à en imposer aux autres, il faut que son ame soit abjecte, sa nature absolument dépravée. Malheureux, ô malheureux, qu'aucun sentiment

réel ne peut entraîner, et qui prenez le dessin, qui copiez les formes de toutes les vertus, sans pouvoir jamais en aimer une ! Et, nous le savons, ce n'est ni la légèreté, ni l'emportement d'une passion ; ce n'est aucune des excuses offertes par tant de coupables, que l'hypocrite peut réclamer : il a fixé son caractère, en y pensant ; et c'est dans le calme qu'il a préparé ses artifices.

On a dit de l'hypocrisie, qu'elle étoit un culte rendu par le vice à la vertu : idée ingénieuse, mais qui nous paroît manquer de justesse ; car ce n'est point à la vertu que l'hypocrite rend hommage par ses imitations mensongères : il recherche les bénéfices de l'opinion ; et pour y parvenir, il prend le masque le plus convenable à ses vues : il n'honore point la vertu ; mais il donne une valeur à l'estime, et il fraude pour l'obtenir. Aussi, et par une conséquence naturelle, lorsque l'estime est discréditée, ou lorsqu'ayant perdu sa lumière elle semble errer à l'aventure, l'hypocrite change de but et marche

à

à la suite des opinions triomphantes; il les étudie, et modèle sur leur apparence ses discours, ses passions, ses extases. C'est lui qui décrie tous les pouvoirs, en témoignage de son amour pour la liberté; c'est lui qui insulte les propriétaires, afin que l'on croie à sa pitié pour les indigens; et c'est lui qui, par un langage grossier, par un costume cynique, s'attache à faire parade d'un goût naturel pour l'égalité. Heureux qu'il se trouve de n'avoir plus besoin de feindre la morale, dont tous les caractères sont nuancés avec sagesse; la morale, si difficile à bien imiter, et sur laquelle l'hypocrite lui-même aperçoit un sceau divin dont il ne se joue qu'en tremblant. Combien il a plus beau jeu, lorsque l'intérêt du tems, l'intérêt du monde, invitent seulement à se montrer respectueux envers les principes qu'une révolution met en règne. Ces principes sont l'œuvre des hommes; et comme nous ne voyons pas encore qu'une main prudente en ait fixé les limites, l'hypocrite est dispensé de toute mesure; et l'exagé-

ration, ce mouvement si facile, suffit à sa politique.

Nous le pressentons ; vous désirez de détourner un moment vos regards du mensonge et de l'hypocrisie ; vous désirez de détourner un moment vos regards de ces vices bas et honteux que nous avons été forcés de décrire et de signaler, afin de produire au milieu de vous une indignation salutaire.

Que votre cœur se repose : il est, n'en doutons point, d'honorables amis de la vérité, de la franchise, de la simplicité ; et ils ornent plus que jamais le monde où nous vivons. Leurs sentimens, leurs principes, n'ont besoin d'aucun déguisement ; et l'art de l'homme pur et sans tache, son art, s'il en avoit un, seroit de se montrer aux yeux des autres ce qu'il est en réalité. Il suit, sans y réfléchir, cet instinct d'une belle nature qu'aucun intérêt n'a pu corrompre. Un secret sentiment l'encourage ; et après avoir rendu ses comptes au tribunal de sa conscience, il abandonne au

hasard le jugement des hommes, ou du moins il n'en fait pas le sujet continuel de son inquiétude. Sur-tout, il ne veut pas obtenir leur suffrage par des illusions ; et pour aucun motif il ne courra le risque d'être surpris dans une dissimulation qui seroit l'œuvre de son amour-propre. Il sera heureux d'être aimé, d'être estimé, d'être respecté peut-être; mais le charme des ces précieux sentimens seroit perdu pour lui, s'il les devoit à son industrie. Oui, son ame se refuseroit à en jouir; car l'Auteur de la nature, Dieu, a voulu qu'il n'y eût point de nobles plaisirs sans la vérité.

Vous donc qui vous fierez à elle, vous en revêtirez le caractère, et vous serez habituellement simples dans vos actions, simples dans vos discours, simples dans vos manières. Jamais vous ne vous permettrez de recourir à des paroles affectées, non plus qu'à ces exagérations de notre tems, à ces exagérations dont on se sert pour exprimer des émotions qu'on ne ressent point, et des mouvemens d'en-

thousiasme qu'aucune pensée sérieuse ne provoque, qu'aucun intérêt n'accompagne. Jamais vous ne vous livrerez à ces exaltations méthodiques, à ces véhémences méditées que l'esprit se commande. Peut-être même qu'avec tant de modèles d'un art complet autour de vous, vous essaieriez en vain d'en imiter aucun. Oui; l'homme simple et vrai, quand il veut feindre, quand il veut seulement outrer par l'expression ses sentimens et ses pensées, éprouve en lui-même une résistance; il croit sentir une force secrète qui élève une barrière entre le mensonge et la vérité; et une barrière qu'il ne peut franchir. A qui donc appartient la faculté de se montrer aux yeux des autres selon son intérêt et sa politique? à qui appartient la faculté de choisir, en quelque manière, son apparence? c'est aux hommes qu'aucun principe ne gouverne, qu'aucun sentiment ne domine, et dont le caractère mobile obéit à toutes les impressions, se prête à toutes les formes.

Sans doute, et l'on ne manquera pas

de le dire ; ces hommes-là doivent souvent un succès dans le monde aux défauts même que nous leur reprochons. Maîtres de leur ton, de leur masque, de leur langage, ils ne sont en querelle avec personne ; et leur adhésion prompte à l'opinion du jour, à l'avis des hommes puissans, leur vaut çà et là quelques faveurs, mais légères : tant les parts sont petites quand elles sont à faire entre tous les complaisans, entre tous les imitateurs!

L'homme vrai, l'homme simple, ne sera point leur concurrent dans cette poursuite ; la foule y est : lui ne s'y trouve point ; mais il reprend sur eux toute sa supériorité quand il faut persuader, quand il faut seulement être écouté, quand on veut obtenir de la considération et des égards, quand on aspire encore à guider les autres, à devenir soi-même un chef d'opinion. L'accord parfait entre les paroles et les pensées, entre les paroles et les sentimens, n'appartient qu'à l'homme simple et vrai ; et cet accord est aperçu, cet accord est saisi, par une sorte d'ins-

tinct commun au plus grand nombre des hommes ; car nous sommes tous de la même famille, et nous correspondons les uns avec les autres par un sens moral, indépendant de notre éducation, indépendant de la perfection des lumières.

C'est encore à l'homme simple et vrai qu'appartient exclusivement ce langage ardent, expressif, formé, pour ainsi dire, dans le moule de la nature, et qui s'en échappe avec explosion ; ce langage dont les effets sont quelquefois si puissans, et que l'art, même le plus laborieux, ne sauroit imiter.

Enfin, l'on n'est vrai, l'on n'est simple qu'en osant se montrer à découvert : ainsi l'homme revêtu d'un tel caractère, semble offrir une garantie de sa moralité ; et comme il est ordinairement précédé de sa réputation, un sentiment d'assurance lui devient naturel, et prête à sa personne une sorte de majesté. Chacune de ses paroles devient auprès des autres un témoignage irrécusable ; chacune de ses paroles est admise comme un motif de confiance,

comme une loi qui la commande. Quel rang on acquiert ainsi dans le monde ! O vérité ! céleste vérité ! vous êtes encore pour la terre et pour les intérêts dont notre vie d'un moment se compose, vous êtes notre meilleur guide, et la plus sûre politique !

Oui, notre meilleur guide et la plus sûre politique : et vous vous associerez, vous vous unirez davantage encore à cette réflexion, vous l'adopterez plus fortement, si, après avoir examiné l'influence de la vérité dans ses rapports d'homme à homme, vous étendez vos regards aux relations des princes ou des magistrats suprêmes, avec les peuples soumis à leur autorité. Vous reconnoîtrez bientôt que la vérité, la pure vérité, est sur-tout nécessaire aux gouvernemens ; qu'elle est pour eux le meilleur guide et la plus sûre politique. *La parole grave*, dit Salomon, *ne convient pas aux insensés ; combien moins la fausseté aux principaux du peuple.*

Qu'un homme, au milieu des rivalités sociales, prenne un faux guide et se trompe de route ; qu'un homme foible et lentement instruit par l'expérience ou par la méditation n'aperçoive pas de bonne heure toute l'importance de la vérité, on conçoit les prétextes dont il se servira, et peut-être n'oserez-vous pas constamment vous ériger en juges sévères. Mais qui de nous sauroit excuser le mensonge des princes et des gouvernemens ? qui de nous pourroit se montrer indifférent à un contraste habituel entre leurs actions et leurs paroles ? qui de nous sur-tout supporteroit leur hypocrisie ? Ils ont la puissance, ils ont l'autorité, et ils s'abaisseroient à tromper comme des esclaves : ils ont leur sort complet, leur fortune faite ; et ils agiroient comme des commençans dans la carrière de l'ambition. Les lois, ou un titre héréditaire, les auroient environnés des pompes, des honneurs et des rayons divers du rang suprême ; les tributs des peuples leur seroient apportés, les soldats obéiroient à leurs ordres ; les ambassadeurs

parleroient en leur nom ; et ils se tiendroient vils à leurs propres yeux par l'usage secret du mensonge ! tout les avertiroit au-dehors de leur grandeur, et ils se présenteroient honteux au tribunal de leur conscience ! Ils prononceroient les noms, les beaux noms, de *vérité*, de *franchise*, de *confiance*, de *loyauté;* et ce noble langage ils le consacreroient au service d'une perfide politique : *hypocrites qui prennent les ornemens du sanctuaire pour en revêtir leur idole!* Enfin, appelés par leurs fonctions et par leur devoir à défendre les principes de morale, ils donneroient l'exemple du vice le plus méprisable ; et se mettant eux-mêmes sous la protection de ce vice, n'osant se montrer à découvert, pourroit-on croire à leur courage ? pourroit-on de même se fier à leur science, s'ils ignoroient qu'une des premières qualités de l'homme public, c'est un caractère de vérité ?

Il n'y a point de fiction dans les vastes intérêts d'un empire ; tous ont des rapports ensemble, et des rapports invaria-

bles : il faut donc une même stabilité, un même enchaînement dans les vues et dans les pensées d'un administrateur suprême ; et cette condition ne peut être remplie, avec tous les brisemens, avec toutes les interruptions qui sont l'effet nécessaire d'un esprit de mensonge, ou simplement d'un penchant habituel à la dissimulation et aux petites finesses. La vérité seule a cette marche assurée, cette marche uniforme, qui convient aux grandes choses ; et tout cède à son ascendant quand elle est unie à la morale, son alliée naturelle.

Que fait, au contraire, un gouvernement faux et astucieux ? Il se consume en doutes sur ce qu'il doit dire, ce qu'il doit avouer, ce qu'il doit promettre, ce qu'il doit tenir ; et ces vacillations, ces incertitudes, tournent au détriment des affaires publiques. Ici, dit-il, un peu de mensonge, un peu de tromperie ; ici des paroles ambiguës ; ici des demi-vérités ; ici de la franchise, mais pour une occasion et pour en faire bruit. Mais de quoi sert

aux chefs de l'Etat cette pénible conduite ? espéreroient-ils échapper aux regards pénétrans dont ils sont environnés ? Ils ne voient donc pas, ils n'ont pas encore appris que le distributeur des grâces, un prince, un ministre même n'est jamais perdu de vue : ils ignorent également, et l'on doit s'en étonner davantage, ils ignorent que l'homme en pouvoir de faire du bien ou du mal à tout un peuple, vit au milieu d'observateurs intéressés, d'observateurs vigilans ; et qu'il essaieroit vainement de se composer un caractère de théâtre, une réputation factice.

Qu'ils laissent donc là toutes les dissimulations, tous les artifices ; et que, perfectionnant leur moralité, éclairant leur esprit, affermissant leur jugement, ils se mettent en état de paroître au grand jour, et de montrer sans crainte leurs sentimens et leurs intentions. Que dans l'administration des finances on croie à leur parole, on croie à leurs promesses ; et qu'ils rapprochent ainsi l'avenir, en le rendant présent par la confiance. Que dans leurs

traités d'alliance, dans leurs traités de paix, ils s'élèvent à ce degré de franchise qui rend inutiles les subtilités, les astuces, et toutes les finesses trompeuses auxquelles se préparent et s'exercent les différens disciples de la politique. Que dans tous leurs rapports avec la nation dont ils sont les magistrats suprêmes, ils regardent leur premier mouvement d'hypocrisie comme un avertissement pour eux de se rendre meilleurs ; et qu'alors, au lieu de saisir lâchement un masque afin d'en imposer par un faux dehors, ils travaillent courageusement sur eux-mêmes, afin d'être en effet ce qu'ils veulent paroître.

O nobles jouissances de la sincérité ! ne voudriez-vous pas les connoître, vous qui avez tant de moyens de vous faire pardonner une foiblesse ? et supporteriez-vous que tout un peuple remerciât le ciel des vertus de son prince, si vous n'aviez de ces vertus que les dehors et le simulacre ? Quels regards dans ce moment ne jetteroit pas sur vous le Dieu de vérité !

Verroit-il avec indifférence que les fictions d'un imposteur, les jeux d'un hypocrite, lui valussent des actions de grâces ? Il vous montrera tel que vous êtes ; il vous fera connoître, quand il le voudra, à ces hommes dont vous avez gagné l'opinion par adresse, dont vous avez usurpé les hommages par des tromperies. Personne ne sait encore l'heure où les ténèbres du mensonge se dissiperont ; mais la clarté viendra, elle viendra comme les rayons du jour qui tombent du ciel sur la terre. Est-ce là, dira-t-on tout-à-coup, ces chefs qui nous entraînoient sur leurs pas ? est-ce là ces chefs qui se présentoient à nous comme les premiers amis de la patrie ? est-ce là ces chefs qui couvroient la terre de leurs paroles de vertu, ces chefs qui dérouloient devant nous une suite de maximes dont nous étions les adorateurs ? Nous ne retrouvons plus aujourd'hui notre enthousiasme, nous ne retrouvons plus notre respect. Est-ce d'eux ou de nous que vient le changement dont nous éprouvons l'impression ? Non, ce n'est pas d'eux ;

ils sont encore les mêmes. Ce n'est pas de vous non plus, toujours prêts à être crédules ; mais l'autorité de l'hypocrisie a sa fin naturelle, parce qu'elle n'a point de base, et n'en peut acquérir aucune dont la force soit stable ; elle a sa fin sur-tout, parce que le Dieu de vérité est éternel, et que les lois générales de notre instinct moral, modifiées un moment par nos erreurs et nos passions, se remettent en accord avec les perfections du Créateur.

O que cet accord doit nous plaire ! qu'il doit nous émouvoir au moment où la vérité reprend son empire ; au moment où, après une longue attente, nous espérons la revoir en honneur parmi les hommes ! Heureuse époque et jour si désiré ! vous en jouirez plus que d'autres, vous dont le cœur est triste et l'esprit abattu à l'aspect des triomphes de l'hypocrisie ; vous qui n'avez pu supporter les succès du mensonge en crédit, en autorité et en insolence ; vous qui avez quitté nos villes pour aller respirer la vérité près du simple appareil de la nature, et au

milieu des œuvres magnifiques que les vices des hommes ne sauroient altérer.

Jeunes gens, c'est à vous sur-tout que la vérité sert d'ornement. L'union de la jeunesse à la candeur et à l'innocence ressemble à la sérénité d'un beau jour, et notre monde moral n'a rien à mettre en parallèle. Jeunes gens, qu'auriez-vous à faire d'hypocrisie ? ce vice est en contraste avec votre âge, avec vos inclinations généreuses. Soyez donc les premiers défenseurs de la vérité, de la vertu la plus hardie et la plus digne d'un noble courage!

Et vous, pères et mères, inspirez de bonne heure à vos enfans un saint respect pour cette vertu ; arrêtez-les au premier essai qu'ils feroient d'une dissimulation ou d'un artifice ; et s'il leur échappoit un mensonge formel, que ce soit un événement au sein de votre famille ; que l'alarme y règne, et que tout annonce au coupable la gravité de sa faute. Mais gardez-vous de cette sévérité qui feroit craindre à vos enfans d'avouer une foiblesse. Prévenez aussi ces affectations dont un

amour hâtif de la louange leur donne si promptement l'idée ; n'applaudissez qu'aux mouvemens simples de leur nature, et ne les encouragez pas à de faux dehors par une aveugle crédulité. Enfin, consacrez vos enfans, ces enfans *l'héritage de l'Eternel*, consacrez-les au Dieu de vérité, en attendant qu'ils puissent connoître et servir le Dieu de justice, le Dieu de bonté, le Dieu de la vie et de la mort, le Dieu de tous les tems et de tous les âges.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES. Page 1
Exposition de l'ouvrage. LIII

SECTION PREMIÈRE.

Bases de la Religion naturelle et de la morale.

DISCOURS PREMIER. *De l'existence d'un Etre suprême.* Page 1
DISC. II. *Union de la morale aux perfections.* 36
DISC. III. *Sur la Providence.* 65

SECTION DEUXIÈME.

Devoirs communs à tous les hommes.

DISCOURS PREMIER. *Du meurtre, de la violence et de l'indifférence à la vie des hommes.* 128

Disc. II. *De la Justice.* Page 163
Disc. III. *De la Charité.* 197
Disc. IV. *De l'Indulgence.* 229
Disc. V. *Sur l'Orgueil et l'Ingratitude.* 256
Disc. VI. *De la Vérité.* 287

Fin de la Table du premier volume.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Page 69, ligne 17, *n'auroit pas pu;* lisez *n'auroit pu.*

103, ligne 11, *de beaucoup;* supprimez ces deux mots.

187, ligne 16, *le roi prophète;* lisez *le sage roi.*

193, ligne 13, *roi;* lisez *sage.*

240, ligne 6, en remontant, *c'est d'eux que l'évangile parle;* mettez *c'est d'eux dont l'évangile parle.*

250, ligne 15, *les hommes;* lisez *des hommes.*

251, ligne 10, effacez la virgule après *exploits.*

254, ligne première, *ah! si nous pouvions;* lisez *ah! si nous ne pouvions.*

307, ligne 10, *des;* lisez *de.*

310, dernière ligne, et 311, première ligne; *chacune de ses paroles est admise comme un motif de confiance, comme une loi qui la commande;* lisez *chacune de ses paroles est admise comme un motif de persuasion, comme une loi qui commande la confiance.*

313, ligne 19, *de même;* lisez *encore.*

582799
RT
N
Necker, Jacques
Cours de morale religieuse.
éd., rev. et corr.
v.1

University of Toronto
Library

Not wanted in RBSC

MK/1979

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED